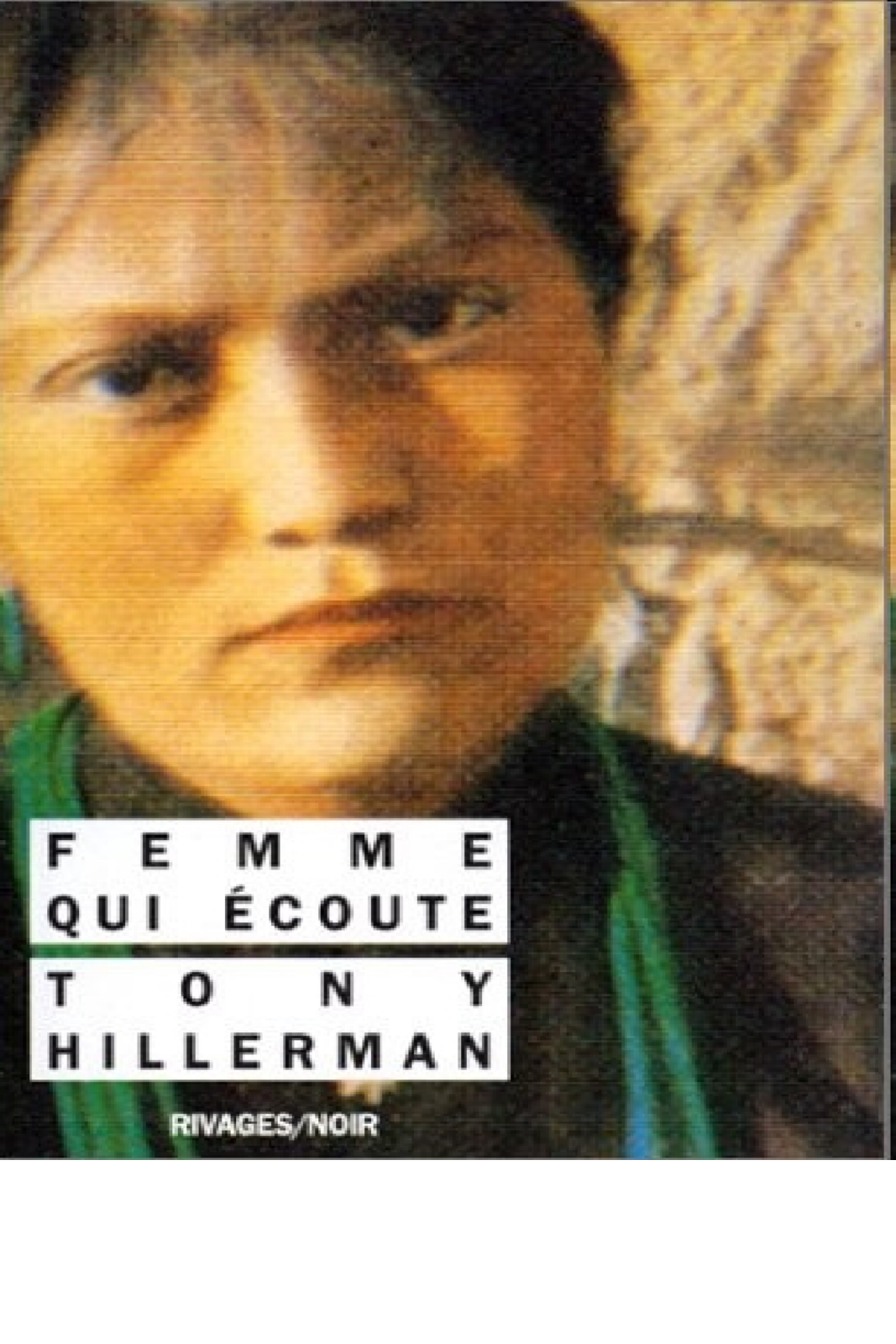


Femme qui Écoute

Hillerman, Tony

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



F E M M E
QUI ÉCOUTE

T O N Y
HILLERMAN

RIVAGES/NOIR

Tony Hillerman

FEMME QUI ÉCOUTE

Traduit de l'américain
par Danièle et Pierre Bondil

*Collection dirigée
par François Guérif*

Rivages/noir

Titre original : *Listening Woman*
Published by arrangement with Harper and Row,
Publishers, inc., New York, N.Y., U.S.A.

© 1978, by Anthony G. Hillerman

© 1988, Éditions Rivages

ISBN-10 : 2-86930-204-5

ISBN-13 : 978-2869302044

Note des traducteurs

Le lecteur américain est tout aussi ignorant que le lecteur français des mœurs et des coutumes des Indiens Navajos. Nous avons donc décidé de respecter le choix de l'auteur, qui a disséminé ici et là dans son roman les informations nécessaires à en assurer la bonne compréhension, et de ne pas alourdir le texte d'une quantité de notes explicatives et de termes en italiques. Toutefois, il nous a semblé utile de faire figurer en fin d'ouvrage un glossaire qui devrait permettre au lecteur qui en éprouverait le besoin d'avoir une meilleure vue d'ensemble de ces civilisations. Les mots suivis d'un astérisque dans la traduction pourront renvoyer à ce glossaire. Nous avons en outre établi une carte des territoires concernés.

Par ailleurs, certaines particularités orthographiques (accords, majuscules notamment) se retrouvent dans le texte de Tony Hillerman ; et des termes d'origine indienne peuvent présenter des différences d'un livre à l'autre : quelques lignes extraites du remarquable ouvrage de Harry Hoijer, " A Navajo Lexicon ", University of California Press 1974, permettront aisément de comprendre pourquoi (extrait consacré aux noms, les verbes étant environ dix fois plus nombreux en navajo).

N 102 táščìžìì 'swallow (the bird)'.

N 103 -tášŁòh 'hair of arms and legs'.

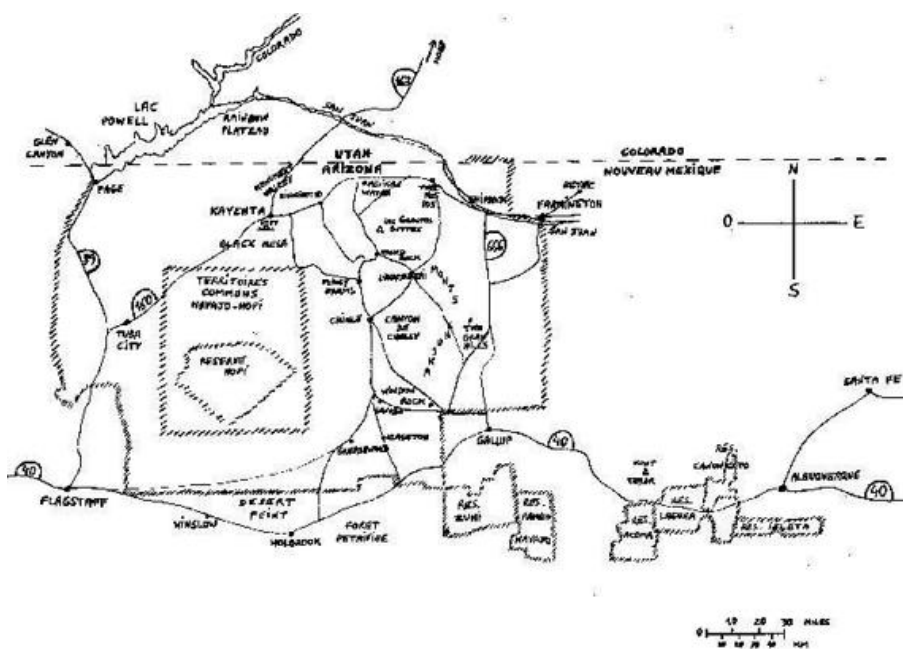
N 104 tácééh 'sweathouse'.

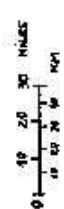
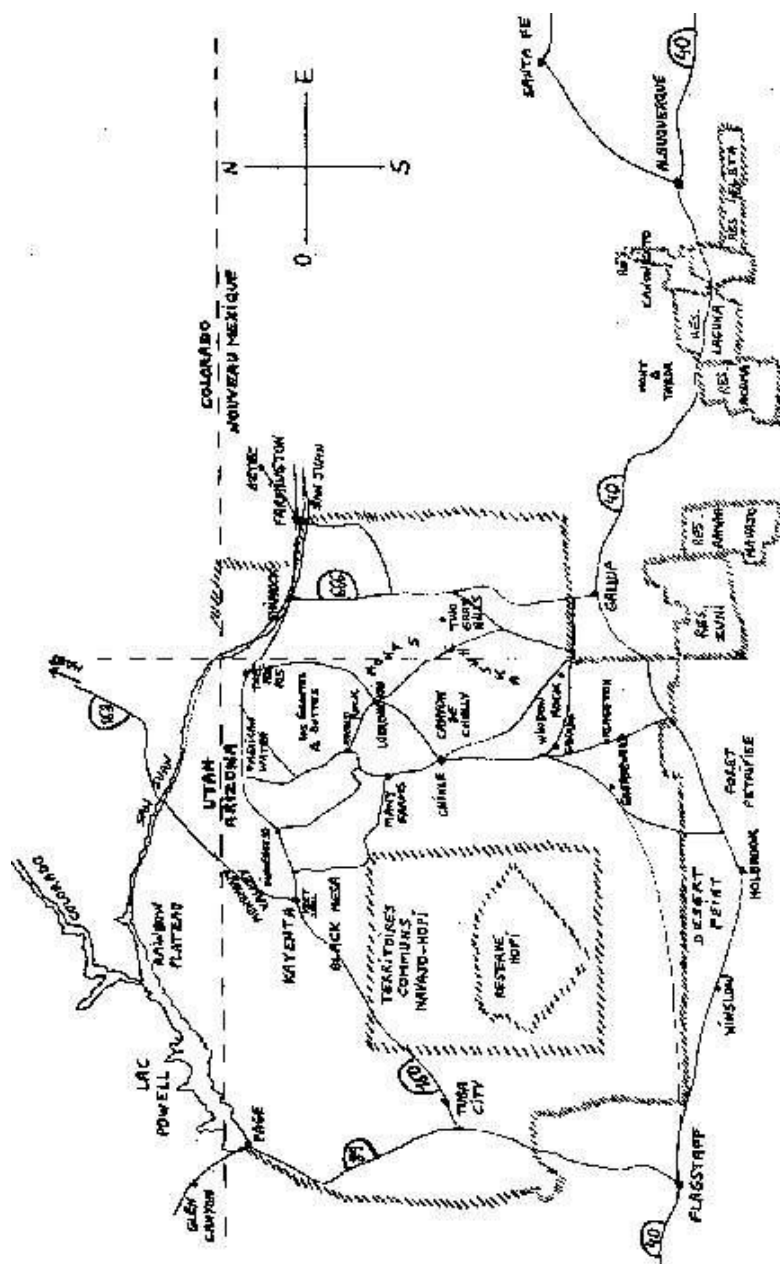
N 105 -táál : hàtáál 'chant ; ceremony'. See S 139.

N 106 tááláhòòyàn 'Awatobi ruin', táálá- ? : hòòyàn, N 303A.

N 107 -tààł- : hàtààł 'singer (in ceremonies)'. Lit. 'one who sings' ; see S 139.4, E 5.

N 108 tàžìì 'turkey'. See S 147.1.





Le vent du sud-ouest se chargeait de turbulences en franchissant les monts San Francisco, parcourait en hurlant le plateau désolé de Moenkopi et faisait mille bruits étranges autour des fenêtres des vieux villages hopis* de Shongopovi et de Seconde Mesa*. Après plus de trois cents kilomètres de désert vers le nord et l'est, il jetait ses rafales chargées de sable contre les sculptures rocheuses du Parc Tribal Navajo de Monument Valley puis filait à l'est, sifflant à travers le labyrinthe de canyons à la frontière de l'Arizona et de l'Utah. Au-dessus de l'immensité aride de Nokaito Bench¹, il emplissait de son souffle précipité le ciel d'un bleu profond. Au hogan* de Hosteen* Tso, à quinze heures dix-sept, il soufflait en bourrasques, tournoyait sur lui-même, et il forma un tourbillon de poussière qui traversa la piste à chariots et s'élança en une trombe rugissante sur le vieux pick-up truck² Dodge de Margaret Cigaret et l'abri de broussailles de Tso. Les trois personnes qui se trouvaient sous l'abri se recroquevillèrent les unes contre les autres pour résister à l'assaut de la poussière. Tso se couvrit les yeux avec les mains et se pencha dans son fauteuil à bascule tandis que le sable cinglait ses épaules nues. Anna Atcitty tourna le dos au vent et posa les mains sur ses cheveux parce que, quand elles en auraient fini ici et qu'elle aurait reconduit Margaret Cigaret chez elle, elle irait retrouver le nouveau garçon du Comptoir d'Échanges de Short Mountain. Et madame Margaret Cigaret, que l'on appelait également Yeux Aveugles et Femme-qui-Écoute, jeta son châle sur les objets magiques qu'elle avait disposés sur la table de l'abri. Elle maintint les bords du châle en place.

— Saleté de vent, dit-elle. Quelle saloperie.

— Ce sont les garçons Silex Bleu qui s'en servent

pour nous jouer des tours, avança Hosteen Tso de sa voix de vieillard.

Il s'essuya les yeux du dos de ses mains et regarda la tourmente s'éloigner.

— C'est ce que m'a dit le père de ma mère, poursuivit-il. Les garçons Silex Bleu font faire ça au vent quand ils se livrent à l'un de leurs jeux.

Femme-qui-Écoute remit son châle sur ses épaules, parcourut d'une main délicate l'assortiment de fioles, de brosses et de fétiches disposés sur la table, sélectionna un flacon pharmaceutique en plastique et le décapsula.

— Ne pensez pas à ça, dit-elle. Pensez à ce que nous sommes en train de faire. Pensez à la façon dont le mal s'est emparé de votre corps.

Elle versa une mesure du pollen de maïs jaune contenu dans le flacon et tourna son visage aveugle vers l'endroit où se tenait la jeune fille.

— Tu dois faire attention, maintenant, fille de ma sœur. Nous allons bénir cet homme avec le pollen. Tu te rappelles comment on fait ?

— Vous chantez le chant de Dieu-qui-Parle, dit Anna Atcitty. Celui qui parle de Fils Né des Eaux et de Tueur de Monstres.

Elle était jolie, avait peut-être seize ans. Les mots GANADO HIGH SCHOOL et TIGER PEP étaient inscrits sur le devant de son T-shirt.

Femme-qui-Écoute répandit avec soin le pollen sur les épaules de Hosteen Tso, chantant en navajo d'une voix basse et mélodique. Depuis la pommette jusqu'aux cheveux, le côté gauche du visage du vieil homme était recouvert de peinture bleu-noir. Une autre tache noire s'étendait sur sa cage thoracique osseuse, au niveau du cœur. Au-dessus, l'image-bâton arrondie et colorée représentant l'Homme Arc-en-Ciel s'incurvait sur son torse, allant d'un mamelon à l'autre, peinte par Anna Atcitty dans les teintes rituelles de bleu, de jaune, de vert et de gris. Tso gardait son corps maigre et noueux droit sur la chaise : les traits de son visage étaient rendus rigides par la maladie, la patience et la douleur contenue. Le chant de Femme-qui-Écoute augmenta soudain de volume : "Dans la beauté il s'achève," psalmodia-t-elle. "Dans la beauté il s'achève."

— Bien, dit-elle. Maintenant je vais aller écouter la terre pour qu'elle me dise ce qui vous rend malade.

Elle avança prudemment la main sur la table faite d'une planche, ramassant les fétiches et les amulettes de sa profession, puis trouva sa canne. C'était une femme assez grosse, belle autrefois, qui portait la volumineuse jupe et le corsage en velours bleu traditionnels du Peuple*. Elle rangea le dernier des flacons dans son sac en plastique noir, fit claquer le fermoir et tourna ses yeux sans regard vers Tso.

— Réfléchissez-y maintenant, avant que je parte. Quand vous rêvez, vous rêvez de votre fils qui est mort et de cet endroit que vous appelez la grotte peinte ? Il n'y a pas de sorciers* dans votre rêve ?

Elle se tut pour laisser à Tso la possibilité de répondre.

— Non, dit-il. Pas de sorciers.

— Pas de chiens ? Pas de loups ? Rien qui concerne les Loups* Navajos ?

— Rien qui concerne les sorciers, assura Tso. Je rêve de la grotte.

— Vous êtes allé avec les putes à Flagstaff ? Vous avez couché avec quelqu'un de votre famille ?

— Trop vieux, dit Tso, qui eut un léger sourire.

— Vous avez brûlé du bois touché par la foudre ?

— Non.

Femme-qui-Écoute se tenait devant lui, le visage sombre, fixant un point derrière lui de ses yeux aveugles.

— Écoutez, Grand-Père*, dit-elle, je pense qu'il faut que vous m'en disiez davantage sur la manière dont ces peintures* de sables ont été abîmées. Si vous avez peur que les gens l'apprennent, Anna peut aller derrière le hogan. Dans ce cas personne d'autre ne le saura que vous et moi. Et je ne révèle pas les secrets.

Hosteen Tso sourit, très légèrement.

— Pour l'instant personne d'autre que moi ne le sait, et moi non plus je ne révèle pas les secrets.

— Peut-être que cela aidera à déterminer pourquoi vous êtes malade, insista Femme-qui-Écoute. Pour moi, ça ressemble à de la sorcellerie. Des peintures

de sables qu'on abîme. S'il y avait plus qu'une seule peinture de sables à un moment donné, cela voudrait dire que la cérémonie n'était pas faite dans les règles. Cela voudrait dire que la bénédiction a été détournée de son but. Ce serait de la sorcellerie. Si vous avez fait des bêtises avec des Loups Navajos, il va vous falloir un type de rite* guérisseur différent.

Le visage de Tso était maintenant fermé.

— Comprenez-moi bien, femme. Il y a très longtemps j'ai fait une promesse. Il y a des choses dont je ne peux pas parler.

Le silence s'éternisa, Femme-qui-Écoute contemplant la vision qu'ont les aveugles à l'intérieur de leur tête, Hosteen Tso fixant un point par-delà la mesa, et Anna Atcitty, le visage sans expression, attendant le résultat de cet affrontement.

— J'ai oublié de vous dire une chose, reprit Tso. Le jour même où les peintures de sables ont été détruites, j'ai tué une grenouille.

Femme-qui-Écoute eut l'air effrayée.

— Comment ? demanda-t-elle.

Dans la métaphysique complexe des Navajos*, le concept qui évoluerait pour donner les grenouilles correspond à l'un des membres du Peuple* Sacré. Tuer les animaux ou les insectes qui représentent des idées aussi sacrées équivaut à violer un tabou absolument fondamental et chacun sait que cela entraîne des maladies invalidantes.

— J'étais en train d'escalader les rochers, raconta Tso. Une grosse pierre s'est détachée et a écrasé la grenouille.

— Avant que les peintures de sables aient été abîmées ? Ou après ?

— Après.

Il se tut un instant.

— Je ne parle plus des peintures de sables. J'ai dit tout ce que je pouvais dire. La promesse, je l'ai faite à mon père, et au père de mon père. Si j'ai la maladie du fantôme*, elle me vient du fantôme de mon arrière-grand-père parce que je suis allé à l'endroit où son fantôme pourrait être. Je ne peux pas vous en dire plus.

Le visage de Femme-qui-Écoute avait une expression sévère.

— Pourquoi tenez-vous à dépenser votre argent pour rien, Grand-Père ? demanda-t-elle. Vous me faites faire tout ce chemin jusqu'ici pour découvrir le genre de rite guérisseur qu'il vous faut. Et maintenant vous ne voulez pas me dire ce que j'ai besoin de savoir.

Tso restait assis sans bouger, le regard fixé droit devant lui.

Femme-qui-Écoute attendait, les sourcils froncés.

— Mais bon Dieu ! s'exclama-t-elle. Il y a des choses que je dois savoir. Vous pensez que vous avez été près de sorciers. Rien que d'aller près de ces porteurs-de-peau* peut rendre quelqu'un malade. Il faut que j'en sache plus.

Tso ne dit rien.

— Combien de sorciers ?

— Il faisait noir, répondit Tso. Peut-être deux.

— Est-ce qu'ils vous ont fait quelque chose ? Est-ce qu'ils vous ont soufflé quelque chose dessus ? Jeté de la poussière de cadavre ? Quelque chose de ce genre ?

— Non.

— Pourquoi ? demanda madame Cigaret. Êtes-vous vous-même un Loup Navajo ? Êtes-vous l'un de ces sorciers ?

Tso rit. C'était un rire nerveux. Il tourna les yeux vers Anna Atcitty : un regard qui demandait de l'aide.

— Je ne suis pas un porteur-de-peau, déclara-t-il.

— Il faisait noir, reprit Femme-qui-Écoute sur un ton presque moqueur. Mais vous m'avez dit que c'était dans la journée. Vous trouviez-vous dans l'autre des sorciers ?

La gêne de Tso se mua en colère.

— Femme, dit-il, je vous ai dit que je ne pouvais pas parler de l'endroit où c'était. J'ai promis. Nous n'en reparlerons plus.

— Un grand secret, dit madame Cigaret d'un ton sarcastique.

— Oui, dit Tso. Un secret.

Elle eut un geste d'impatience.

— Oh ! et puis je m'en fiche, dit-elle. Vous voulez perdre votre argent, je vois pas pourquoi je perdrais mon temps. Si je n'entends rien, ou si je me trompe, ce sera parce que vous n'avez pas voulu m'en dire assez pour que je sache de quoi il s'agit. Anna va me conduire à l'endroit où je peux entendre la voix-dans-la-terre. Ne touchez pas à la peinture que vous avez sur la poitrine. Quand je reviendrai, j'essaierai de vous dire quel est le chant dont vous avez besoin.

— Attendez, dit Tso.

Il hésita, puis ajouta :

— Une dernière chose. Est-ce que vous savez comment faire pour envoyer une lettre à quelqu'un qui a suivi la Route de Jésus* ?

Femme-qui-Écoute fronça les sourcils.

— Vous voulez dire, qui a quitté la Grande Réserve ? Demandez à Grand-Père McGinnis. Il vous l'enverra.

— Je lui ai déjà demandé. McGinnis n'a pas su comment faire. Il m'a dit qu'il fallait écrire dessus l'endroit où ça doit aller.

Femme-qui-Écoute se mit à rire.

— Évidemment, dit-elle. L'adresse. Comme Gallup, ou Flagstaff, l'endroit où ils habitent et le nom de la rue où ils habitent. Ce genre de choses. À qui voulez-vous écrire ?

— À mon petit-fils. Il faut que j'arrive à le faire venir ici. Mais tout ce que je sais c'est qu'il est parti avec le Peuple de Jésus.

— Je ne sais pas comment vous allez le retrouver, déclara Femme-qui-Écoute.

Elle mit la main sur sa canne :

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Quelqu'un d'autre peut s'occuper de vous trouver un chanteur* et tout le reste.

— Mais il y a quelque chose qu'il faut que je lui dise, insista Hosteen Tso. Il faut que je lui dise quelque chose avant de mourir. Il le faut.

— Je ne sais pas, dit Femme-qui-Écoute.

Elle tourna le dos à Tso et tapa avec sa canne contre le poteau de l'abri de broussailles pour s'orienter.

— Viens Anna. Conduis-moi à l'endroit où je peux

écouter.

Femme-qui-Écoute ressentit la fraîcheur de la falaise avant que son ombre n'atteigne son visage. Elle se fit conduire par Anna à un endroit où l'érosion avait formé un cul-de-sac au sol sablonneux. Puis elle renvoya la jeune fille en lui disant d'attendre qu'elle l'appelle. À certains égards Anna faisait preuve de grandes qualités pour apprendre, à d'autres de graves défauts. Mais quand elle aurait cessé d'être obsédée par les garçons, elle deviendrait une excellente Femme-qui-écoute. Cette nièce de Femme-qui-Écoute possédait le don rare d'entendre les voix dans le vent et de recueillir les visions qui montaient de la terre. C'était quelque chose qu'elle tenait de famille : un don de divination de la cause des maladies. L'oncle de sa mère avait été un Homme-dont-la-main-tremble réputé dans tout le territoire de Short Mountain pour diagnostiquer la maladie de la foudre. Femme-qui-Écoute elle-même (elle ne l'ignorait pas) était très largement connue d'un bout à l'autre de ce coin de la Grande Réserve. Et un jour Anna serait célèbre elle aussi.

Femme-qui-Écoute s'installa sur le sable, arrangea ses jupes tout autour d'elle et appuya son front contre la pierre. Celle-ci était froide et rugueuse. Au début elle s'aperçut qu'elle repensait à ce que Grand-Père Tso lui avait dit, essayant de diagnostiquer sa maladie à partir de cela. Il y avait chez Tso quelque chose qui la troublait et la rendait très triste. Puis elle chassa tout cela de son esprit et ne pensa plus qu'au ciel de ce début de soirée et à la lumière d'une étoile unique. Elle fit croître l'étoile dans sa tête, se souvenant de l'aspect qui était le sien avant que sa cécité ne survienne.

Un tourbillon de vent siffla dans les pins pignons à l'orée de cette poche-dans-la-falaise. Il agita la jupe de Femme-qui-Écoute, dévoilant une chaussure de tennis bleue. Mais maintenant elle respirait profondément et régulièrement. L'ombre de la falaise gagna centimètre après centimètre de l'espace sablonneux. Femme-qui-Écoute émit un gémissement, en émit un second puis murmura quelque

chose d'inintelligible avant de retomber dans le silence.

D'un endroit invisible sur la pente, une demi-douzaine de corbeaux prirent un envol effrayé en poussant leurs cris. Le vent se leva à nouveau puis retomba. Un lézard émergea d'une crevasse de la falaise, tourna ses yeux froids qui ne cillaient jamais vers la femme, puis se hâta vers l'emplacement qu'il s'était choisi pour son affût de fin d'après-midi, sous un tas d'herbes-qui-roulent. Un bruit partiellement voilé par la distance et le vent parvint jusqu'à l'endroit sablonneux. Un hurlement de femme. Il monta et retomba, se muant en un sanglot. Puis il s'arrêta. Le lézard attrapa un taon. La respiration de Femme-qui-Écoute n'avait pas changé.

L'ombre de la falaise avait progressé de cinquante mètres dans le sens de la pente lorsque Femme-qui-Écoute se redressa péniblement sur le sable et se remit debout. Elle demeura un instant immobile, la tête penchée en avant et les deux mains collées contre le visage : encore à demi immergée dans l'étrangeté de la transe. C'était comme si elle avait pénétré dans le roc et, par son intermédiaire, dans le Monde Noir des origines... quand il n'y avait que le Peuple Sacré et que les choses qui deviendraient les Navajos n'étaient que brume. Finalement elle avait entendu la voix, et s'était retrouvée dans le Quatrième Monde. Elle avait plongé le regard à travers le trou de l'émergence*, observé Hosteen Tso dans ce qui devait être la grotte peinte de Tso. Un vieil homme se balançait sur le sol de la grotte dans un fauteuil à bascule tout en utilisant une ficelle pour nouer ses cheveux en natte. Au début il s'était agi de Tso, mais quand l'homme avait levé les yeux vers elle, elle s'était rendu compte que le visage était mort. Les ténèbres s'amassaient tout autour du fauteuil à bascule.

Femme-qui-Écoute frota les articulations de ses doigts contre ses yeux, secoua la tête, appela Anna. Elle savait quel devrait être le diagnostic. Hosteen Tso avait besoin d'un Chant du Chemin de la Montagne et d'un Chant de la Pluie Noire. Il y avait eu un sorcier dans la grotte peinte, et Tso y avait été,

avait été infecté par une maladie du fantôme ou une autre. Ce qui signifiait qu'il lui faudrait trouver un chanteur qui sache exécuter le Chemin de la Montagne et un pour chanter la Pluie Noire. Cela elle le savait. Mais elle se disait également qu'il était trop tard. Elle secoua à nouveau la tête.

— Petite ! appela-t-elle. Ça y est, je suis prête.

Qu'allait-elle dire à Tso ? Avec la sensibilité auditive des aveugles, elle guetta le bruit des pas d'Anna Atcitty. Et elle n'entendit que le souffle de l'air.

— Petite ! cria-t-elle. Petite !

N'entendant toujours rien, elle avança en tâtonnant le long de la paroi et trouva sa canne. Elle s'en servit, prudemment, pour revenir vers le chemin qui menait au hogan. Devait-elle parler à Tso des ténèbres qu'elle avait vues alentour au moment où la voix lui avait parlé ? Devait-elle lui parler des cris des fantômes qu'elle avait entendus dans la pierre ? Devait-elle lui dire qu'il était en train de mourir ?

Les pieds de Femme-qui-Écoute rencontrèrent le chemin. À nouveau elle appela Anna puis cria à Grand-Père Tso de venir la guider. Immobile, elle n'entendit que le mouvement de l'air. Elle avança prudemment sur le chemin des moutons en tapant le sol devant elle et en marmonnant avec colère. Le bout de sa canne l'avertit de la présence d'un cactus qu'elle évita, lui permit de contourner une dépression et de dépasser un affleurement de grès. Il détermina un monticule d'herbes mortes et rencontra le petit doigt de la main gauche d'Anna Atcitty, au bout de son bras tendu. La main reposait, la paume tournée vers le ciel ; le vent avait amassé un peu de sable contre elle et, même pour le toucher extrêmement sensible de Femme-qui-Écoute, elle ne ressemblait guère qu'à une brindille de plus. Aussi continua-t-elle à avancer à tâtons, en appelant et en maugréant, sur le chemin qui menait à l'endroit où le corps de Hosteen Tso gisait de tout son long à côté du fauteuil à bascule renversé, l'Homme Arc-en-Ciel dessinant toujours le même arc de cercle sur sa poitrine.

2

Le haut-parleur de la radio grésilla, crépita, puis annonça :

— Tuba City.

— Unité Neuf, dit Joe Leaphorn. Vous avez quelque chose pour moi ?

— Une minute, Joe.

C'était une voix féminine agréable qui provenait de la radio.

L'adolescent qui était assis sur le siège du passager de la voiture de la police navajo regardait par la fenêtre en direction du soleil couchant. Les dernières lueurs faisaient ressortir sur l'horizon les contours escarpés des monts San Francisco, teintaient de rose luminescent la dentelle élaborée des nuages d'altitude et se réfléchissaient sur le désert et sur le visage du jeune homme. C'était un visage plat, mongolien, avec de minuscules lignes autour des yeux qui lui donnaient un regard sardonique. Il portait un Stetson de feutre noir, une veste en jean et une chemise de style rodéo. À son poignet gauche se trouvait une montre Timex de douze dollars quatre-vingt-quinze, montée sur un bracelet coulé au sable, et son poignet gauche était attaché à son poignet droit par une paire de menottes réglementaires de la police. Il jeta un coup d'œil vers Leaphorn, rencontra son regard et désigna le coucher de soleil d'un signe de tête.

— Ouais, dit Leaphorn, j'ai vu.

La radio crépita à nouveau.

— Deux ou trois choses, reprit-elle. Le capitaine veut savoir si vous avez le jeune Begay. Il dit que si vous l'avez, vous ne devez pas le laisser s'échapper à nouveau.

— Oui, m'dame, déclara l'adolescent. Dites au capitaine que le jeune Begay est en état d'arrestation.

— Je l'ai, dit Leaphorn.

— Dites-lui que cette fois-ci je veux la cellule avec la fenêtre, reprit l'adolescent.

— Begay dit qu'il veut la cellule avec la fenêtre, transmit Leaphorn.

— Et le lit rempli d'eau.

— Et le capitaine veut vous parler quand vous arriverez, ajouta la radio.

— Me parler de quoi ?

— Il n'a pas précisé.

— Mais je parie que vous le savez.

Le rire de la standardiste grésilla dans la radio.

— Bon, d'accord, avoua la voix féminine. Window Rock a appelé le capitaine et lui a demandé pourquoi vous n'étiez pas là-bas pour donner un coup de main aux scouts. Quand est-ce que vous allez arriver ?

— Nous sommes sur la Route Navajo 1 à l'ouest de Tsegi, précisa Leaphorn. Nous serons à Tuba City dans peut-être une heure.

Il coupa le bouton de transmission.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de scouts ? demanda Begay.

Leaphorn émit un grognement.

— Window Rock a eu la brillante idée d'inviter les Boys Scouts d'Amérique à installer une sorte de campement régional dans Canyon de Chelly. Des centaines de mêmes qui arrivent de tout l'ouest du pays. Et bien sûr ils confient au Service du Maintien de la Loi et de l'Ordre Public la tâche de s'assurer que personne ne va se perdre, tomber d'une falaise ou autre.

— Eh ben, commenta Begay, c'est pour ça qu'on vous paye.

Au loin, vers l'est, à une quinzaine de kilomètres environ, dans la sombre vallée de Klethla, un point lumineux glissait dans leur direction sur la Route 1. Begay cessa d'admirer le coucher de soleil et regarda la lumière. Il siffla entre ses dents.

— Voilà un Indien pressé.

— Ouais, fit Leaphorn.

Il engagea son véhicule sur la pente qui menait à l'autoroute et éteignit ses phares d'un geste

rapide.

– Ça c'est sournois, dit Begay.

– Ça économise la batterie, répliqua Leaphorn.

– Drôlement sournoise aussi la façon dont vous m'avez eu, reprit Begay d'une voix qui ne contenait aucune rancœur. Se garer de l'autre côté de la colline et marcher jusqu'au hogan comme ça pour que personne pense que vous êtes un flic.

– Ouais, fit Leaphorn.

– Comment vous le saviez que j'y serais ? Vous avez découvert que les Endischée faisaient partie de ma famille ?

– C'est exact.

– Et vous avez découvert qu'il y avait une Kinaalda* pour la fille Endischée ?

– Ouais, acquiesça Leaphorn. Et que peut-être bien que vous y viendriez.

Begay rit :

– Et même si je ne venais pas, c'était mieux que d'aller courir à droite et à gauche à ma recherche. (Il jeta un coup d'œil à Leaphorn.) Vous avez appris ça à l'université ?

– Ouais, répliqua Leaphorn. Il y avait un cours sur la manière d'attraper les Begay.

La voiture tressauta sur une grille à bétail puis sur la pente raide du remblai du fossé de drainage. Leaphorn se gara sur l'accotement et coupa le contact. Il faisait presque nuit maintenant : les ultimes lueurs étaient en train de s'éteindre vers l'ouest sur l'horizon et Vénus brillait à mi-hauteur dans le ciel. La chaleur avait disparu avec la lumière et l'atmosphère légère qui régnait en altitude était maintenant gagnée par la fraîcheur. Une bouffée de vent souffla à travers les vitres, apportant le bruit faible des insectes et l'appel d'un engoulevent en chasse. Il s'apaisa puis, lorsqu'il reprit, il apporta le gémissement perçant d'un moteur et de pneus, encore lointain pourtant.

– Il traîne pas, le salaud, dit Begay. Écoutez ça.

Leaphorn écoutait.

– Cent soixante à l'heure, déclara Begay qui gloussa de rire. Il va vous raconter qu'il faut qu'il fasse réparer son compteur.

Les phares atteignirent le sommet de la colline, plongèrent dans le creux puis grimpèrent à toute vitesse la pente qui se trouvait derrière eux. Leaphorn mit le contact puis alluma ses phares et le feu clignotant rouge du toit. Pendant un moment il n'y eut aucun changement dans le gémissement du moteur lancé en pleine accélération. Puis soudain le niveau sonore changea, il y eut le bref crisement de la gomme sur la chaussée et le rugissement d'une voiture qui rétrograde. Elle s'engagea sur l'accotement et se gara à une quinzaine de mètres en arrière de la voiture de police. Leaphorn prit son bloc sur le tableau de bord et mit pied à terre.

Au début il ne put rien voir du tout dans l'éclat aveuglant des pleins phares. Puis il distingua le symbole rond des Mercedes sur le capot et, derrière cet ornement, le pare-brise. Toutes les deux secondes, le faisceau de son signal de danger qui clignotait en tournant sur lui-même l'éclairait brièvement. Il s'avança vers la voiture au milieu des gravillons, irrité par l'impolitesse de ces phares. Dans l'éclair rouge intermittent il vit le visage du conducteur qui le regardait à travers des lunettes à monture en or. Et derrière cet homme, sur le siège arrière, un autre visage, d'une taille anormale et d'une forme étrange.

Le conducteur se pencha par la fenêtre.

— Monsieur le policier, cria-t-il. Il y a votre voiture qui recule.

Il avait un large sourire plein d'anticipation ravie que la lumière clignotante soulignait de rouge. Et derrière l'homme au sourire, les yeux du visage étroit continuaient à observer (ternes mais avec une certaine avidité), depuis le siège arrière.

Leaphorn pivota sur les talons et, aveuglé par la lumière, regarda dans la direction où se trouvait son véhicule. Sa mémoire lui disait qu'il avait mis le frein à main et ses yeux enregistrèrent le fait que sa voiture garée ne roulait pas vers lui. Et à ce moment-là il y eut la voix de Begay lançant un cri d'avertissement. Leaphorn, dans un élan instinctif et désespéré, plongea vers le fossé en même temps qu'il entendait le rugissement furieux de la Mercedes en pleine accélération puis le choc

sourd, étrangement dépourvu de douleur, du pare-chocs avant qui percutait ses jambes et projetait son corps déjà détaché du sol dans les herbes du bas-côté en le faisant tourner sur lui-même.

Un instant plus tard il essayait de se relever. La Mercedes avait disparu sur l'autoroute, abandonnant derrière elle le hurlement de moins en moins puissant dû à l'accélération brutale, et Begay se trouvait à côté de lui et l'aidait à se relever.

— Attention à ma jambe, lui dit Leaphorn. Je veux voir où elle en est.

Elle était engourdie, mais supporta son poids. La douleur dont il souffrait lui venait essentiellement de ses mains, qui avaient amorti sa chute parmi les herbes et la poussière du talus, et de sa joue qui, curieusement, présentait une entaille longue mais peu profonde. Elle le cuisait.

— Ce salaud a essayé de vous écraser, dit Begay. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Leaphorn revint à sa voiture en boitant, se glissa au volant et brancha la radio d'une main ensanglantée tout en mettant le contact de l'autre. Avant qu'il eût fini de donner des instructions pour qu'un barrage routier soit établi à Red Lake, l'aiguille du compteur avait dépassé le cent quarante.

— J'ai toujours rêvé de foncer comme ça, hurla Begay pour couvrir le bruit de la sirène. La tribu est couverte au cas où il m'arriverait quelque chose ?

— Seulement pour les frais funéraires, répondit Leaphorn.

— Vous ne le rattraperez jamais. Vous avez regardé la voiture ? C'était une voiture de riche.

— Vous avez regardé le numéro d'immatriculation ? Ou le type qui était sur le siège arrière ?

— C'était un chien, dit Begay. Un gros chien costaud à l'air méchant. Je n'ai pas pensé au numéro.

La radio se racla la gorge. C'était Tomas Charley qui venait signaler qu'il avait pris position, barrant la moitié de l'intersection de Red Lake. Charley demanda, dans un navajo précis, s'il devait s'attendre à ce que l'homme de la voiture grise ait

une arme, et quelle était la méthode à adopter.

— Tu t'y prends comme avec quelqu'un de dangereux, lui répondit Leaphorn. Ce salaud a essayé de m'écraser. Tu prends ton fusil et s'il ne ralentit pas en venant sur toi, tu vises les pneus. Sois prudent.

Charley dit qu'il en avait bien l'intention et coupa la communication.

— Il en a peut-être une, d'arme, maintenant que j'y pense, dit Begay.

Il tendit ses poignets menottés devant lui :

— Vous devriez m'enlever ça au cas où vous auriez besoin d'aide.

Leaphorn lui jeta un coup d'œil, plongea la main dans sa poche à la recherche d'un porte-clefs qu'il lança sur le siège.

— C'est la petite qui brille.

Begay ouvrit les menottes et les mit dans la boîte à gants.

— Bon Dieu, pourquoi vous arrêtez pas de voler des moutons ? demanda Leaphorn.

Il ne voulait pas se souvenir de la Mercedes qui fonçait sur lui dans le rugissement du moteur.

Begay se massa les poignets.

— Ce ne sont que des moutons d'hommes blancs. Ils s'en rendent même pas compte.

— Et de vous évader de prison. Refaites-le une fois et ça va vous coûter la peau du cul !

Begay haussa les épaules.

— Prenez juste le temps d'y réfléchir, dit-il, et vous verrez que le pire pratiquement qu'on puisse vous faire pour être sorti de prison c'est de vous y remettre.

— Ça fait trois fois.

La voiture partit en dérapage dans un virage non relevé, tangua et se rétablit. Leaphorn écrasa l'accélérateur.

— Cet oiseau-là il n'avait vraiment pas envie d'avoir une contravention, dit Begay.

Il regarda Leaphorn avec un grand sourire :

— Soit ça, soit il aime écraser les flics. Je suppose que ça doit être assez facile d'apprendre à aimer ça.

Ils couvrirent les trente-cinq derniers

kilomètres les séparant de l'intersection de Red Lake en un peu moins de treize minutes et s'arrêtèrent sur l'accotement, à côté de la voiture de Charley, dans un dérapage et un jaillissement de gravillons.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? cria Leaphorn. Il a réussi à passer ?

— Il est pas passé par ici, déclara Charley.

C'était un personnage trapu qui portait les galons de caporal sur les manches de sa chemise d'uniforme. Il leva les sourcils :

— Et aucun endroit où obliquer, ajouta-t-il. La sortie de Kayenta est à environ quatre-vingts kilomètres d'ici...

— Il l'avait dépassée quand j'ai commencé à le prendre en chasse, l'interrompit Leaphorn. Il a dû sortir de l'autoroute quelque part.

Begay rit.

— Ce chien qu'était à l'arrière. Peut-être que c'était un Loup Navajo.

Leaphorn ne répondit rien. Il était occupé à faire effectuer un demi-tour à la voiture sur la chaussée pour reprendre la poursuite.

— Ces sorciers, ça peut voler, vous savez, continua Begay. Vous pensez qu'ils pourraient emporter une grosse voiture comme celle-là dans les airs ?

Il fallut plus d'une demi-heure pour découvrir l'endroit où la Mercedes avait quitté l'autoroute. Elle avait franchi l'accotement nord dans une côte, abandonnant la chaussée et s'ouvrant un passage à travers un buisson de créosote maigrichon. Leaphorn suivit les traces, sa torche dans une main et son calibre 38 dans l'autre. Begay et Charley galopèrent derrière lui, Begay portant le 30-30 de Leaphorn. Une cinquantaine de mètres après avoir quitté l'autoroute, la caisse de la voiture avait heurté un bloc de grès : après cela, la piste était marquée de projections d'huile provenant d'un carter crevé.

— Ce n'est pas une façon de traiter une voiture, dit Begay.

Ils la trouvèrent trente mètres plus loin, cachée au fond d'un petit arroyo*, invisible de l'autoroute. Leaphorn l'observa un moment dans le

faisceau de sa torche. Il s'en approcha prudemment. La porte du conducteur était ouverte. Le coffre aussi. Le siège avant était vide. Le siège arrière aussi. L'emplacement des pieds à l'avant était jonché d'objets divers attestant d'un long voyage : papiers de chewing-gums, gobelets en carton, une boîte de Lotaburger. Leaphorn la ramassa et la renifla. Elle sentait l'oignon et la viande grillée. Il la laissa retomber par terre. Le point de vente de Lotaburgers le plus proche dont il pouvait se souvenir se trouvait à Farmington : à plus de deux cent quatre-vingts kilomètres, au Nouveau-Mexique. L'autocollant du pare-brise prouvant que le véhicule avait subi le contrôle de sécurité avait été délivré dans le District of Columbia. Il portait le nom de Frederick Lynch et une adresse à Silver Spring, dans le Maryland. Leaphorn la nota dans son calepin. La voiture, remarqua-t-il, sentait le pipi de chien.

— Il n'a pas laissé grand-chose ici derrière lui, dit Charley. Mais voilà une muselière. Pour un gros chien.

— Il a dû partir faire une balade, dit Leaphorn. Il a tout l'espace qu'il veut pour ça.

— Cinquante kilomètres avant le premier point d'eau, dit Charley. À condition de savoir où il est.

— Begay, dit Leaphorn. Allez jeter un coup d'œil à l'arrière et donnez-moi le numéro d'immatriculation.

Pendant qu'il disait cela il s'aperçut que sa jambe blessée, qui n'était plus engourdie, lui faisait mal. Il s'aperçut aussi qu'il n'avait pas revu Begay depuis qu'ils avaient découvert la voiture. Il s'extirpa du siège avant et inspecta rapidement le paysage avec sa torche. Le caporal Charley était bien là, toujours occupé à inspecter le siège arrière, et le 30-30 de Leaphorn était là également, appuyé contre le coffre de la Mercedes, avec le porte-clefs accroché au canon.

Leaphorn mit ses mains en porte-voix et cria dans l'obscurité :

— Begay ! espèce de petit salaud !

Begay était quelque part par là, mais il devait rire trop fort pour répondre.

La documentaliste de la sous-agence de la Police Tribale Navajo de Tuba City était un tout petit peu enrobée et extrêmement jolie. Elle déposa une chemise de couleur jaune et trois dossiers à dos soufflet sur le bureau du capitaine, adressa un rapide sourire à Leaphorn puis sortit dans un bruissement de jupe.

— Vous me devez déjà un sacré service, déclara le capitaine Largo.

Il s'empara de la chemise jaune et en inspecta le contenu.

— Ça fera deux alors, dit Leaphorn.

— Si je le fais, oui. Mais je ne suis peut-être pas bête à ce point.

— Vous allez le faire, insista Leaphorn.

Largo ne l'écouta pas.

— Nous avons là une petite affaire qui vient d'arriver aujourd'hui, dit-il sans lever le nez de la chemise. Une enquête discrète est souhaitée pour s'assurer de la bonne santé d'une femme nommée Theodora Adams dont on pense qu'elle se trouve au Comptoir d'Échanges de Short Mountain. Quelqu'un du bureau du président du Conseil* Tribal apprécierait que nous allions vérifier discrètement de façon à ce qu'il puisse rapporter que tout va bien.

Leaphorn fronça les sourcils.

— À Short Mountain ? Qui pourrait bien...

Largo l'interrompit.

— Il y a un chantier de fouilles anthropologiques là-bas. Peut-être qu'elle s'entend bien avec l'un des gars qui creusent. Qui sait ? Tout ce que je sais, moi, c'est que son papa est médecin au Service de la Santé Publique et je suppose qu'il a appelé quelqu'un du Bureau des Affaires Indiennes, lequel a appelé quelqu'un de...

— D'accord, fit Leaphorn. Elle est quelque part

en territoire indien alors papa est inquiet et est-ce qu'on voudrait bien s'occuper d'elle... c'est ça ?

— Mais discrètement, précisa Largo. Cela m'éviterait un peu de travail si vous vouliez bien vous en charger. Mais ça ne va pas constituer une excuse très solide pour demander à Window Rock de vous décharger de la garde des scouts.

Largo tendit la chemise à Leaphorn et tira les dossiers à dos soufflet devant lui avant de poursuivre :

— Peut-être y a-t-il une excuse là-dedans. Prenez ce qui vous convient.

— Je vais en prendre une facile, répondit Leaphorn.

— Là, commença Largo en plongeant le regard dans l'un des documents, nous avons une petite quantité d'héroïne cachée sur la carrosserie d'une épave du côté des ruines de Keet* Seel.

Il referma le dossier :

— On nous l'avait indiqué et on a surveillé mais personne n'est jamais venu se manifester. C'était l'hiver dernier.

— Jamais aucune arrestation ?

— Non.

Largo avait extrait un tas de papiers et deux cassettes audio d'un autre dossier.

— Là c'est le meurtre Tso-Atcitty, dit-il. Vous vous en souvenez ? C'était au printemps dernier.

— Ouais, répondit Leaphorn. Je voulais vous demander où ça en était. Il y a du neuf ?

— Nada, répondit Largo. Rien. Même pas un raconter censé. De temps en temps on parle plus ou moins de sorciers. Le genre de bavardage qu'un truc comme ça peut entraîner. Pas le moindre élément sur quoi travailler.

Ils restèrent assis à réfléchir.

— Vous avez des idées ? demanda Leaphorn.

Largo réfléchit encore un peu.

— Ça n'a aucun sens, finit-il par dire.

Leaphorn ne dit rien. Ça avait forcément un sens. Une raison. Ça devait forcément s'inscrire dans un schéma de cause à effet. Le besoin d'ordre de Leaphorn insistait là-dessus. Et si la cause semblait totalement démente en termes de références

humaines normales, alors son intellect chercherait l'harmonie dans la réalité kaléidoscopique de la démente.

— Vous pensez que quelque chose a échappé au FBI ? demanda-t-il. Qu'ils ont fait n'importe quoi ?

— C'est ce qu'ils font en général, répondit Largo. Que ce soit le cas ou non, il s'est écoulé suffisamment de temps et nous devrions vraiment reprendre tout ça sérieusement.

Il fixa son regard sur Leaphorn.

— Vous êtes plus doué pour ça que pour ramener des prisonniers ?

Leaphorn ne releva pas cette raillerie.

— D'accord, dit-il. Vous prévenez Window Rock que vous voulez que je travaille sur l'affaire Atcitty et j'irai aussi faire un saut à Short Mountain pour vérifier que la dénommée Adams va bien. Et je vous devrai un service personnellement.

— Deux services, corrigea Largo.

— Quel est le second ?

Largo avait mis sur son nez une paire de lunettes à double foyer et à monture d'écaille et, tel un hibou, il tournait les pages du dossier Atcitty avec son pouce.

— Je ne vous ai pas passé de savon pour avoir laissé s'échapper le jeune Begay. Ça c'est le premier service. (Il jeta un coup d'œil à Leaphorn.) Mais bon sang je ne suis pas si sûr que ça que le second service en question en soit vraiment un. Aller inventer des raisons pour que Window Rock vous détache afin que vous puissiez vous lancer sur la piste de ce type qui a essayé de vous écraser ! Ce n'est pas particulièrement fin, et de loin, de s'occuper soi-même de l'affaire qui vous concerne directement. On va vous le trouver votre bonhomme.

Leaphorn ne répondit rien. Quelque part dans les profondeurs du bâtiment de la sous-agence il y eut une soudaine protestation métallique : un détenu qui raclait un objet contre les barreaux de sa cellule. Au-delà des fenêtres du bureau de Largo donnant sur l'ouest, un vieux pick-up truck vert roulait sur la route asphaltée et pénétrait dans Tuba City en abandonnant derrière lui une légère brume de fumée bleue. Largo poussa un soupir et commença à ranger

les papiers et les bandes à l'intérieur du dossier Atcitty.

— Encadrer un troupeau de scouts n'est pas si désagréable que ça, dit-il. Une ou deux jambes cassées. Quelques morsures de serpents. Un ou deux gamins perdus.

Il leva le regard vers Leaphorn en fronçant les sourcils, poursuivit :

— Vous ne disposez pas de grand-chose pour chercher ce type, de toute façon. Vous ne savez même pas la tête qu'il a. Des lunettes à monture en or. Bon Dieu, je suis pratiquement le seul à l'intérieur de ce bâtiment à ne pas en porter. Et tout ce que vous savez c'est que c'était une monture fine. En les voyant simplement comme ça avec cette lumière rouge clignotante qui se réfléchissait sur elles... ça modifiait forcément les couleurs.

— Vous avez raison, dit Leaphorn.

— J'ai raison, mais vous allez quand même continuer. Si je peux vous dénicher une excuse.

Du bout de son doigt carré il tapa sur le dossier restant tout en changeant de sujet.

— Et en voici un qui rencontre toujours beaucoup de succès : l'hélicoptère qui disparaît. Les fédéraux l'adorent. Chaque mois il faut que nous leur fournissions un rapport afin de leur apprendre que nous ne l'avons pas trouvé mais que nous ne l'oublions pas. Cette fois-ci, nous avons un nouveau témoignage à vérifier : quelqu'un prétend l'avoir vu.

Leaphorn fronça les sourcils.

— Encore ? Il ne commence pas à être un peu tard pour ça ?

Largo eut un large sourire.

— Oh, je ne sais pas. Quelle différence cela fait-il, plusieurs mois ? Voyons... c'est en décembre qu'on est allés se bouger le cul dans la neige à descendre dans les canyons et à remonter de l'autre côté pour essayer de le retrouver. Nous voilà en août et il y a quelqu'un qui finit par décider d'aller à Short Mountain et de mentionner qu'il a vu cette saloperie. (Largo haussa les épaules.) Neuf mois ? C'est à peu près le temps qu'il faut pour un Navajode Short Mountain.

Leaphorn rit. Les Navajos de Short Mountain avaient la réputation solidement établie parmi leurs congénères du Dinee* d'être individualistes, lents, hargneux, hantés par les sorciers et à la traîne de manière générale.

— Il y a trois genres d'heure, dit Largo en continuant à sourire. L'heure juste, l'heure des Navajos et l'heure des Navajos de Short Mountain. (Le sourire disparut.) Ce sont surtout des gens du Dinee de l'Eau Amère, du Sel et de Chèvres Nombreuses qui y vivent.

Ce n'était pas à proprement parler une explication. C'était l'absolution de cette critique pour les cinquante-sept autres clans* navajos y compris le Peuple à la Parole Lente. Le Peuple à la Parole Lente était le clan dans lequel le capitaine Howard Largo était né. Leaphorn était également un membre du clan du Peuple à la Parole Lente. Ce qui faisait de Largo et de lui ce qui pouvait s'apparenter à des frères à l'intérieur du système navajo, et expliquait pourquoi Leaphorn pouvait demander un service à Largo et pourquoi Largo pouvait difficilement refuser de le lui accorder.

— De drôles de gens, acquiesça Leaphorn.

— Il y a beaucoup de Paiutes* qui vivent là-bas, ajouta Largo. Beaucoup de mariages dans un sens et dans l'autre.

Ses traits avaient repris leur morosité habituelle.

— Et même, reprit-il, beaucoup de mariages avec les Utes*.

À travers la fenêtre poussiéreuse du bureau, Leaphorn regardait depuis un moment une tête d'orage qui s'amoncelait au-dessus de Tuba Mesa. Elle produisit à ce moment-là un lointain roulement de tonnerre comme si le Peuple Sacré lui-même protestait contre ce mélange du sang du Dinee avec leurs anciens ennemis.

— Quoi qu'il en soit, celle qui dit qu'elle l'a vu n'avait pas vraiment neuf mois de retard, précisa Largo. Elle en a parlé en juin à un vétérinaire qui s'était rendu là-bas pour voir ses moutons.

Il marqua une pause et regarda dans le dossier.

— ...Et le véto l'a dit au gars qui conduit le car

de ramassage scolaire local, lequel en a parlé à Shorty McGinnis en juillet. Et il y a environ trois jours, Tomas Charley y était et McGinnis le lui a dit à lui.

Largo marqua une nouvelle pause et leva les yeux vers Leaphorn à travers ses lunettes à double foyer :

— Vous connaissez McGinnis ?

Leaphorn rit.

— Depuis très longtemps, quand j'étais nouveau et que je travaillais ailleurs. À lui seul il faisait plus ou moins office de station radar, de poste d'écoute et de centre d'enregistrement des racontars. Je me souviens avoir pensé qu'il ne serait pas trop difficile de le coincer en train de faire quelque chose qui vaudrait une dizaine d'années en taule. Son magasin est toujours à vendre ?

— Il est à vendre depuis quarante ans, dit Largo. Si quelqu'un lui proposait de le lui acheter, McGinnis aurait la trouille de sa vie.

— Ce témoignage pour l'hélicoptère, reprit Leaphorn. Ça apporte quelque chose ?

— Nan, fit Largo. Elle faisait sortir ses moutons d'une ravine, et juste au moment où elle est arrivée en haut, l'appareil est passé à deux ou trois mètres du sol.

D'un geste impatient, Largo désigna le dossier de la main :

— Tout y est. Elle a eu une peur bleue. Son cheval l'a jetée à terre et est parti au galop en éparpillant les moutons. Charley est allé lui parler avant-hier. Elle lui a dit qu'elle en faisait encore dans sa culotte.

— C'était le bon hélicoptère ?

Largo haussa les épaules.

— Bleu et jaune ou noir et jaune. C'est le souvenir qu'elle en a gardé. Et assez gros. Et bruyant. Peut-être qu'il est comme ça et peut-être pas.

— C'était le bon jour ?

— On dirait. Elle ramenait les moutons parce qu'elle emmenait son mari et le reste de la troupe à un Yeibachi* du côté de Spider Rock le lendemain.

Charley a vérifié et la cérémonie a eu lieu le lendemain du vol de Santa Fe. Donc c'est le bon jour.

— Quelle heure ?

— Ça aussi ça concorde à peu près. Il commençait juste à faire nuit, à ce qu'elle a dit.

Ils réfléchirent. Au-dehors, il y eut à nouveau le tonnerre.

— Vous croyez qu'on a pu le rater ? demanda Largo.

— C'est possible, répondit Leaphorn. On pourrait cacher tout Kansas City là-bas dedans. Mais je ne crois pas, non.

— Moi non plus. Il faudrait le faire atterrir dans un endroit d'où on peut se rendre dans un autre. Comme à côté d'une route.

— Exactement, renchérit Leaphorn.

— Et s'ils l'avaient laissé à côté d'une route, quelqu'un serait tombé dessus depuis.

Largo sortit un paquet de Winston de sa poche de chemise, le tendit à Leaphorn puis en alluma une pour lui.

— C'est drôle, quand même, dit-il.

— Oui, acquiesça Leaphorn.

Ce qu'il y avait de plus étrange, pensa celui-ci, c'était de voir à quel point le plan tout entier avait fonctionné sans anicroches, à quel point tout avait été coordonné, à quel point ça avait marché. On ne s'attendait pas à des préparations aussi méticuleuses de la part d'un groupe de militants politiques... et la Buffalo Society⁴ était ce qu'on pouvait trouver de plus militant. Elle s'était séparée du Mouvement des Indiens d'Amérique après que l'occupation de Wounded Knee* par l'AIM* se fut terminée en queue de poisson, et avait accusé les leaders du mouvement d'être des trouillards. Elle avait expédié par la poste une déclaration de guerre en bonne et due forme contre les Blancs. Elle avait organisé une série d'attentats ainsi que deux enlèvements dont Leaphorn se souvenait, et pour finir ce coup à Santa Fe. Là, un camion blindé de la Wells Fargo qui quittait la First National Bank de Santa Fe avait été détourné dans l'une des vieilles rues étroites de la ville par un homme qui portait

un uniforme de la police municipale. D'autres membres de la Buffalo Society avaient dans le même temps paralysé la circulation du centre ville jusqu'à ce que la situation soit complètement bloquée en installant astucieusement des panneaux de déviation. Il y avait eu une courte bataille autour du camion et l'un des assaillants avait été grièvement blessé et abandonné sur place. Mais le gang avait fait sauter la porte du camion et s'était enfui avec 500 000 dollars. L'hélicoptère avait été loué à l'aéroport de Santa Fe pour effectuer un vol charter. Il avait décollé avec un unique passager à peu près au moment où le camion de la Wells Fargo avait quitté la banque. Dans toute cette agitation on ne s'était pas aperçu de sa disparition avant que, tard le soir, la femme du pilote n'eût appelé la compagnie de charters parce qu'elle était inquiète pour son mari. Le lendemain, en vérifiant, la police avait appris qu'on avait vu décoller l'appareil des contreforts du mont Sangre de Cristo, juste à l'est de Santa Fe, une heure environ après l'attaque. Un peu plus tard il avait été vu et identifié de manière absolument certaine par un pilote qui se rapprochait de l'aéroport de Los Alamos. Il se dirigeait presque tout droit vers l'ouest et volait bas. À peu près à l'heure du coucher du soleil, il avait été vu (et identifié de manière presque absolument certaine), par une équipe de contrôle des pipelines de la Compagnie Pétrolière du Nouveau-Mexique qui travaillait au nord-est de Farmington. Là aussi il volait bas et vite, et se dirigeait toujours vers l'ouest. Un hélicoptère, cette fois-ci identifié uniquement comme étant noir et jaune et volant bas, avait été signalé par le conducteur d'un car Greyhound au moment où il traversait l'U.S. 666 au nord-ouest de Shiprock. Ces témoignages avaient été rapprochés du fait que l'autonomie en carburant de l'hélicoptère disparu était juste suffisante pour voler de Santa Fe jusqu'à moins de la moitié de la Réserve Navajo et tout cela avait eu pour conséquence une semaine entière de recherches difficiles et sans résultat pour la police navajo.

Le rapport du FBI sur cette affaire montrait que

l'hélicoptère avait été réservé la veille par téléphone au nom d'une entreprise d'équipements locale qui le louait souvent, qu'un passager était descendu d'une conduite intérieure Ford de couleur bleue, qu'il était monté à bord sans que personne n'eût vraiment pu le regarder attentivement et que la Ford avait redémarré sur ces entrefaites. Une vérification avait révélé que l'entreprise d'équipements n'avait pas réservé l'appareil et qu'il n'y avait absolument rien d'autre sur quoi travailler. Le FBI avait indiqué que, alors qu'il n'avait aucun doute sur le fait que l'hélicoptère avait été utilisé pour convoier sept gros sacs remplis de billets, le rapport établi entre les deux événements ne reposait sur aucune preuve. Là aussi, la préparation avait été parfaite.

- Bah ! fit Largo.

Il ôta ses lunettes, fronça les sourcils en les regardant, passa sa langue sur les verres, les essuya d'un geste rapide avec son mouchoir puis les remit sur son nez. Il baissa le menton et scruta Leaphorn à travers la partie supérieure des verres à double foyer.

- Les voilà, dit-il en faisant glisser les dossiers à dos soufflet et la chemise sur son bureau. Une vieille affaire de drogue, un vieux meurtre, un vieil appareil disparu, un nouveau travail style encadrement d'une meute de touristes.

- Merci, dit Leaphorn.

- De quoi ? interrogea Largo. De vous mettre dans le pétrin ? Vous savez ce que je pense, Joe ? Ce n'est pas malin du tout de prendre les choses d'une manière personnelle pour ce type. Ça ne donne pas de bons résultats dans ce métier. Pourquoi vous n'oubliez pas tout ça et vous ne partez pas à Window Rock donner un coup de main pour les scouts ? Nous vous l'attraperons, ce type.

- Vous avez raison, dit Leaphorn.

Il essaya de trouver une façon d'expliquer à Largo ce qu'il ressentait. Est-ce qu'il comprendrait si Leaphorn lui décrivait la manière dont cet homme avait souri en essayant de le tuer ? Probablement pas, se dit-il, parce que lui-même ne le comprenait pas.

— J'ai raison, reprit Largo, mais vous partez quand même à sa poursuite ?

Leaphorn se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Le front de l'orage dérivait vers l'est, suivi d'une traînée de pluie qui ne parvenait pas vraiment à atteindre la terre assoiffée. Les immenses et vieux trembles qui bordaient la seule rue goudronnée de Tuba City avaient l'air desséchés et poussiéreux.

— Ce n'est pas uniquement pour régler un compte personnel avec lui, déclara Leaphorn en s'adressant à la fenêtre. Je pense qu'un type qui rit en essayant de tuer quelqu'un est dangereux. Ça compte pour une grande part.

Largo acquiesça de la tête.

— Et ce qui compte pour une grande part c'est qu'à vos yeux ça n'a pas de sens. Je vous connais, Joe. Pour vous, il faut que tout retrouve sa place de manière à ce que ça soit naturel. Vous voulez absolument découvrir comment ça se fait que ce type ait laissé sa voiture là et qu'il soit parti à pied vers le nord.

Largo sourit puis eut un large geste pour rejeter ces conceptions :

— Mais bon Dieu, mon gars. Il a eu la trouille, un point c'est tout, et il a pris ses jambes à son cou. Et on ne l'a pas retrouvé aujourd'hui en train de faire de l'auto-stop parce qu'il s'est perdu là-bas dedans. Encore vingt-quatre heures et le hasard va le conduire au premier hogan venu pour y quémander de l'eau.

— Peut-être, dit Leaphorn. Mais personne ne l'a vu. Et ses traces ne portaient pas au hasard. Elles allaient droit vers le nord... comme s'il savait où il allait.

— Peut-être, dit Largo. Considérez les choses comme ça : ce touriste... Quel est le nom du propriétaire de la Mercedes ? Ce Frederick Lynch s'arrête à un bar de Farmington et l'un de ces adolescents de Short Mountain sort par hasard du même bar, voit la voiture garée là et file avec. Quand vous l'avez arrêté, il s'est tout bonnement débarrassé de la voiture et est rentré chez lui à pied.

— C'est sûrement ça, dit Leaphorn.

En sortant, Leaphorn croisa la documentaliste bien en chair. Elle tenait à la main deux rapports en provenance de Washington et de Silver Spring, dans le Maryland, relayés par la police de l'État d'Arizona. Frederick Lynch vivait à l'adresse qui figurait sur ses papiers de voiture et il était inconnu de la police de Silver Spring. Le seul élément qui figurait dans les archives était une plainte déposée contre lui parce qu'il était propriétaire de chiens dangereux. Il n'était pas à son domicile actuellement et avait été vu pour la dernière fois sept jours plus tôt par un voisin. L'autre rapport était une réponse négative provenant du fichier des voitures volées. Si la Mercedes de Lynch avait été volée dans le Maryland, au Nouveau-Mexique ou ailleurs, ce délit n'avait pas été signalé.

Il est absolument impossible à un homme seul ou à un millier d'hommes de parvenir efficacement à fouiller l'étendue désertique de pierres érodées qui s'étend le long de la frontière entre l'Utah et l'Arizona au sud du Rainbow Plateau. Le lieutenant Joe Leaphorn n'essaya pas de le faire. Il alla plutôt trouver le caporal Emerson Bisti. Le caporal Bisti était né à Kaibiyo Wash* et avait passé son enfance avec les troupeaux de sa grand-mère dans cette même région. Depuis la guerre de Corée, il patrouillait ce même désert en tant que policier navajo. Il étudia attentivement la carte de Leaphorn, marquant dessus tous les endroits où l'on pouvait trouver de l'eau. Il n'y en avait pas beaucoup. Puis Bisti étudia à nouveau la carte et raya ceux où elle tarissait après la fonte des neiges au printemps ou qui ne la retenaient que pendant quelques semaines après les orages. Cela n'en laissait que onze. Deux se trouvaient à côté de comptoirs d'échanges : Navajo Springs et Short Mountain. Un à Tsai Skizzi Rock et un autre avait vu le Conseil Tribal creuser un puits pour approvisionner le bâtiment administratif de Zilnez. Un étranger ne pouvait s'approcher d'aucun de ces endroits sans être remarqué, et les hommes du capitaine Largo étaient allés vérifier sur place.

Avant la fin de l'après-midi, Leaphorn avait réduit le nombre restant de sept à quatre. Aux trois premiers points d'eau il avait découvert un embrouillamini de traces : moutons, chevaux, êtres humains, chiens, coyotes, ainsi que les empreintes de cette ménagerie de petits mammifères et de reptiles qui prolifèrent dans les déserts les plus arides. Les traces de l'homme qui avait abandonné la Mercedes n'en faisaient pas partie. De même qu'aucune des traces de chiens n'étaient assez

grandes pour correspondre à celles que Leaphorn avait trouvées à l'endroit où la Mercedes avait été abandonnée.

Même avec les indications marquées par Bisti sur la carte, Leaphorn faillit ne pas trouver le point d'eau suivant. Les trois premiers avaient été assez faciles à localiser, révélés soit par les pistes d'animaux qui en rayonnaient, soit par les trembles qui subsistaient dans un paysage par ailleurs trop ingrat pour la verdure. Mais le minuscule "x" de Bisti plaçait le quatrième dans un monde sans traces fait de grès rouge de Chinle.

La piste à chariots, depuis longtemps à l'abandon, qui menait à cette source avait été facile à repérer. Leaphorn avait cahoté en la suivant pendant les douze kilomètres et demi spécifiés dans les instructions de Bisti, puis il s'était garé, comme conseillé, à côté d'un gros affleurement de schiste noir. Ensuite, il avait parcouru à pied plus de trois kilomètres vers l'est-nord-est en direction de la butte rouge dont Bisti lui avait dit qu'elle surplombait le point d'eau. Il s'était retrouvé entouré de rochers sculptés sans aucune trace d'eau ni aucun soupçon de végétation. Il avait cherché en décrivant des cercles de plus en plus larges, escaladant des murs de grès, longeant des escarpements de grès, englouti dans un paysage dont les seules couleurs étaient des nuances de rose et de rouge. Finalement il s'était hissé sur le sommet aplati d'une cime et s'y était perché. Il avait inspecté les alentours en dessous de lui avec ses jumelles, cherchant une trace de vert qui proclamerait la présence de l'eau ou quelque chose qui suggérerait la faille géologique pouvant engendrer une source. Ne découvrant rien qui pût l'aider, il attendit. Bisti avait grandi dans cette région. Il ne pouvait pas se tromper pour l'eau. Dans ce désert, l'eau de surface jouait le rôle d'un aimant pour toute vie. En y mettant le temps qu'il fallait, la nature se ferait connaître. Leaphorn allait attendre et réfléchir. Il savait très bien faire l'un comme l'autre.

La cellule orangeuse qui avait apporté la promesse d'une averse à Tuba Mesa dans la matinée était

partie vers l'est au-dessus du Désert Peint et s'était évaporée, sa promesse non tenue. Maintenant, une autre ligne de nuages orageux venue du nord était montée dans le ciel, au-dessus des pentes de Navajo Mountain dans l'Utah. En dessous d'elle une couleur d'un bleu presque noir laissait penser que sur un petit quart des pentes de la montagne, la pluie bénie était en train de tomber. Loin vers le sud-ouest, rendu bleu et indistinct par la distance, un autre nuage imposant s'était levé au-dessus des monts Chuskas sur la frontière entre l'Arizona et le Nouveau-Mexique. Il y avait d'autres nuages prometteurs vers le sud, survolant lentement la Réserve Hopi. Les Hopis avaient fait une danse de la pluie le dimanche précédent, appelant les nuages (leurs ancêtres), de telle sorte qu'ils redonnent à la terre la bénédiction de l'eau. Peut-être les kachinas* avaient-ils entendu leurs enfants hopis. Et peut-être pas. Ce n'était pas là un concept navajo, cette idée qui consistait à adapter la nature aux besoins des hommes. Le Navajo s'adaptait lui-même afin de rester en harmonie avec l'univers. Lorsque la nature refusait d'envoyer la pluie, le Navajo essayait de comprendre les raisons de ce phénomène (ainsi qu'il cherchait les raisons de toute chose), de manière à en découvrir la beauté et à vivre en harmonie avec lui.

Leaphorn entreprit de chercher les raisons de la conduite de l'homme qui avait essayé de tuer un policier plutôt que de se voir dresser une contravention. Dans quelles circonstances un tel acte pouvait-il s'inscrire ? Il était assis, aussi immobile que la pierre sur laquelle il se trouvait, et il réfléchissait à une variante de la théorie du capitaine Largo. L'homme aux lunettes à monture en or n'était pas Frederick Lynch. C'était un Navajo qui avait tué Lynch, qui lui avait volé sa voiture et qui tentait d'aller se réfugier dans une région qui lui était familière. Un Lynch mort ne pouvait pas signaler le vol de sa voiture. Et cela expliquerait pourquoi Monture-en-Or s'était enfoncé dans le désert de manière aussi directe et résolue. Ainsi que Largo l'avait suggéré, il revenait tout simplement en pays connu. Il ne s'était pas arrêté

pour se désaltérer à l'un des points d'eau les plus proches parce qu'il avait une bouteille d'eau dans la voiture ou parce qu'il avait été prêt à supporter vingt-quatre heures en ayant horriblement soif plutôt que de courir le risque que l'on découvre ses traces.

Leaphorn essaya d'envisager des théories de remplacement, n'en trouva aucune qui eût un sens et en revint à Monture-en-Or-est-Navajo. Mais alors, que faire du chien ? Pourquoi un voleur de voiture navajo aurait-il emmené le chien de sa victime avec lui ? Pourquoi le chien (assez mauvais pour rendre une muselière nécessaire) aurait-il laissé un inconnu voler la voiture de son maître ? Pourquoi le Navajo aurait-il pris le chien avec lui au risque de se faire mordre ? Et, plus étrange encore, pourquoi le chien avait-il suivi cet inconnu ?

Leaphorn poussa un soupir. Aucune de ces questions ne pouvait trouver de réponse. Tout dans cette affaire heurtait son sens de l'ordre des choses. Il commença à envisager une théorie Monture-en-Or-est-Lynch qui ne le mena nulle part. Deux alouettes hausse-col passèrent devant lui à petits coups d'ailes puis survolèrent en planant une grande élévation de grès voisine de la paroi de la mesa. Elles ne réapparurent pas. Une demi-heure auparavant un petit vol de colombes avait disparu pendant cinq minutes au moins dans la même zone. Leaphorn avait pris conscience de ce point précis (parmi d'autres), en voyant un faucon marquer une pause dans son observation du bord de la mesa pour venir décrire des cercles juste au-dessus ; il redescendit prudemment de son perchoir. Les oiseaux avaient trouvé l'eau pour lui.

La source se trouvait au pied d'une étroite déclivité, à un endroit où le grès rencontrait une couche de calcaire plus dur. Des milliers d'années de vent avaient pourvu cette fente d'un sol de poussière et de sable sur lequel subsistaient un genévrier rabougri, un mamelon de bouteloue et quelques herbes-qui-roulent. En décrivant ses cercles, Leaphorn était passé à moins de cent mètres de ce creux sans en deviner la présence, et par pure malchance il n'avait pas repéré une piste de moutons

qui y menait parce qu'il l'avait croisée à un endroit où elle traversait une zone calcaire inaltérable. Accroupi sur le sable, il s'interrogeait maintenant sur ce qu'il pouvait lui apprendre. Il y avait des traces partout. Anciennes et récentes. Parmi les récentes, les sabots fendus d'un petit troupeau de moutons et de chèvres, les empreintes de pattes de chiens, au moins trois chiens, et les marques de ces mêmes bottes avec lesquelles Monture-en-Or s'était éloigné de la Mercedes abandonnée. Leaphorn examina le rebord de sable d'une empreinte de botte à proximité de l'eau, en approcha le doigt, en analysa le degré d'humidité, considéra les conditions météorologiques et prit en compte la fraîcheur de ce lieu plongé dans l'ombre. Monture-en-Or s'était trouvé là quelques heures plus tôt seulement : probablement peu avant midi. Le chien était toujours avec lui. Ses traces, d'une taille presque fantastique pour un chien tant elles étaient grandes, étaient visibles partout. Les autres chiens étaient venus là à peu près au même moment. Leaphorn observa le sol sablonneux. Il étudia une empreinte laissée par un rectangle de forme oblongue de quarante-cinq centimètres de long sur vingt de large. Il s'agissait d'un objet qui était assez lourd ou qu'on avait laissé tomber sur le sable humide. Il étudia un autre endroit, beaucoup moins net, où une pression quelconque avait rendu le sable lisse. Il scruta cette marque depuis plusieurs angles différents, le visage proche du sol. Il conclut, finalement, que Monture-en-Or avait peut-être posé là un sac à dos en toile. Non loin de l'endroit qu'avait occupé le sac à dos, Leaphorn ramassa une boule de sable de la taille d'une perle. Elle s'écrasa entre son pouce et son index pour donner une matière d'un rouge collant et grumeleux. Une petite goutte de sang en train de sécher. Leaphorn la renifla, la toucha avec sa langue, essuya ses doigts avec du sable et gravit à la course une partie du mur en pente qui dominait le trou d'eau. Il s'arrêta et contempla la cuvette en dessous de lui. De l'autre côté de la mare peu profonde une section de sable était lisse, son accumulation de

traces effacée.

Leaphorn ne pensa pas à ce qu'il pouvait y trouver. Il se contenta de creuser, ramenant le sable avec ses mains et l'entassant sur le côté. À moins de trente centimètres en dessous de la surface, ses doigts rencontrèrent des cheveux ou des poils.

Ils étaient blancs. Leaphorn recula en basculant sur les talons, s'octroyant un instant pour digérer sa surprise. Puis il avança un doigt pour explorer sa découverte. Les poils étaient reliés à l'oreille d'un chien, laquelle, quand il tira dessus, fit sortir du sable qui l'engloutissait la tête d'un gros chien. Leaphorn hissa ce corps de sa tombe peu profonde. En le faisant, il découvrit la patte avant d'un autre chien. Il allongea les deux animaux à côté l'un de l'autre au bord de l'eau, plongea son chapeau dans la mare pour rincer le sable qui se trouvait sur les corps et commença un examen prudent. Il s'agissait d'un grand bâtard marron et blanc et d'une chienne légèrement plus petite, essentiellement de couleur noire. La femelle avait des marques de crocs sur tout le dos mais était apparemment morte le cou brisé. Le mâle avait la gorge ouverte.

Leaphorn remit son chapeau mouillé, le repoussa sur sa tête et se redressa pour contempler les animaux. Il resta ainsi suffisamment longtemps pour sentir la fraîcheur de l'eau qui s'évaporait sur l'arrière de sa tête, pour entendre l'appel d'une alouette hausse-col qui provenait de quelque part derrière les gros rocs et le cri d'une chouette pressée de chasser sur la mesa. Puis il grimpa la paroi de la cuvette qui s'assombrissait et commença à retourner d'un bon pas vers l'endroit où il avait laissé sa voiture.

Les monts San Francisco formaient une masse bleu foncé devant le jaune éblouissant de l'horizon. Le nuage qui se trouvait au-dessus du mont Navajo était d'un rose luminescent, et l'étendue de grès désertique à travers laquelle il marchait était devenue un univers vermillon sous cette lumière oblique. En temps normal il aurait savouré cette beauté spectaculaire, et en aurait été ému. Mais il

la remarqua à peine. Il avait d'autres pensées en tête.

Il pensait à un homme appelé Frederick Lynch qui, à pied, à travers cinquante kilomètres de crêtes et de canyons, était venu droit à une source cachée. Et quand Leaphorn repoussa cette impossibilité, ses pensées se tournèrent vers les chiens de berger, la façon dont ils travaillent, et se battent, en équipe bien habituée. Il pensa à Lynch et à son chien au moment où ils atteignaient le point d'eau, découvrant le troupeau sur place avec les deux chiens qui avaient amené les moutons. Il essaya de se représenter le combat : le mâle qui faisait probablement mine de battre en retraite en combattant tandis que la femelle attaquait de flanc. Puis, grâce à cette diversion, le mâle qui se jetait à la gorge de l'adversaire. Leaphorn avait vu nombre de combats de chiens similaires. Mais il n'avait jamais vu le chien qui était seul, quelle que soit sa férocité, faire mieux que s'enfuir en hurlant. Que se serait-il passé si le berger (sans doute un enfant) avait accompagné ses bêtes ? Et qu'allait-il penser le lendemain en venant et en trouvant morts les chiens qui l'aidaient ? Leaphorn secoua la tête. Des incidents tels que celui-ci maintenaient vivaces les histoires de porteurs-de-peau. Aucun garçon ne serait prêt à croire que ses deux chiens avaient pu être tués par un seul animal. Mais il pouvait croire, sans perdre foi en ses animaux, qu'un sorcier les avait tués. Une meute de chiens n'étaient pas de force à lutter contre un loup-garou. Rien ne pouvait tenir tête à un porteur-de-peau.

Leaphorn abandonna ces pensées stériles pour se pencher sur le fait que Monture-en-Or semblait non pas s'enfuir à cause de ses démêlés avec la police navajo mais se hâter vers quelque chose. Mais quoi ? Et où ? Pourquoi ? Il traça une ligne imaginaire sur une carte imaginaire entre l'endroit où Lynch avait abandonné la voiture et le point d'eau. Puis il la fit continuer vers le nord. La ligne passait entre le mont Navajo et Short Mountain, s'enfonçait dans le Nokaito Bench et continuait à travers l'étendue désertique sans fond de la région de Glen Canyon

puis atteignait la retenue d'eau du lac Powell. Elle ne passait pas loin du tout, se dit-il, du hogan de Nokaito Bench où un vieil homme appelé Hosteen Tso et une jeune fille appelée Anna Atcitty avaient été tués trois mois auparavant. Dans ce paysage entièrement constitué de grès, Leaphorn revint sur ses pas en serpentant, sa silhouette vêtue de l'uniforme kaki rendue minuscule par les immenses blocs rocheux et teintée de rouge par la lumière agonisante. Il réfléchissait maintenant à la raison pour laquelle ces deux êtres avaient pu trouver la mort. Lorsqu'il atteignit son véhicule, il avait pris la décision de se rendre au Comptoir d'Échanges de Short Mountain le lendemain. Le soir même il allait relire le dossier Tso-Atcitty et essayer de trouver une réponse à cette question.

Le soir même, à Tuba City, Leaphorn lut attentivement les trois dossiers que Largo lui avait remis. L'affaire concernant la drogue ne fit guère naître de réflexions. Un petit paquet d'héroïne enveloppé dans du plastique, de l'héroïne pure qui pouvait valoir cinq mille dollars sur le marché de gros, avait été découvert fixé par du papier adhésif derrière le tableau de bord d'une vieille voiture désossée qui rouillait depuis des années à une douzaine de kilomètres des ruines de Keet Seel. La découverte avait été opérée à la suite d'un coup de téléphone anonyme reçu au quartier général de Window Rock. Le correspondant était une femme. On avait récupéré l'héroïne et rempli le paquet de sucre en poudre blanc avant de le remettre à la même place. La cache avait été surveillée, d'abord de très près pendant une semaine puis de moins près pendant un mois. Finalement on ne faisait plus qu'aller y jeter un coup d'œil périodiquement. Personne n'avait jamais touché le paquet en plastique. Cela pouvait facilement s'expliquer. L'acheteur ou le vendeur avait probablement reniflé le piège et la cache avait été rayée des tablettes pour passer au compte des profits et pertes. Et parce que cela pouvait facilement s'expliquer, ça n'intéressait pas le lieutenant Joe Leaphorn.

L'affaire de l'hélicoptère disparu était plus

stimulante. Les premiers rapports des témoins lui étaient aussi familiers que la carte sur laquelle une ligne avait été tracée au crayon de façon à relier les points pour retracer le parcours de l'hélicoptère, et ce parce que Leaphorn les avait étudiés à l'époque où les recherches avaient eu lieu. La ligne tracée sur la carte formait une succession de virages et de changements de direction déconcertants. De manière significative, elle avait tendance à se cantonner au-dessus de zones inhabitées, évitant Aztec, Farmington et Shiprock au Nouveau-Mexique, puis (quand elle pénétrait vers l'intérieur de la Grande Réserve), évitant les comptoirs d'échanges et les puits d'eau où des gens avaient des chances de voir l'appareil.

Il y avait eu un témoignage oculaire incontestable à vingt-cinq kilomètres au nord de Teec Nos Pos, après quoi la ligne devenait grossière et sujette à caution. Elle zigzaguait avec des points d'interrogation indiqués à côté de la plupart des endroits où l'appareil avait été aperçu. Leaphorn feuilleta les procès-verbaux des nouveaux témoignages : ceux qui s'étaient petit à petit accumulés au cours des mois qui avaient suivi l'abandon des recherches. Pendant les deux premiers, quelqu'un avait continué à actualiser la carte, corrigeant la ligne pour la faire coïncider avec les nouveaux témoignages. Mais cette entreprise sans résultats avait été abandonnée. Leaphorn sortit son stylo à bille et passa plusieurs minutes à mettre la carte à jour, ce qui confirma la ligne existante sans la prolonger. Elle disparaissait toujours à environ cent cinquante kilomètres à l'est de Short Mountain : peut-être parce que l'hélicoptère avait atterri, ou peut-être parce qu'il n'y avait tout simplement eu personne dans ce paysage désertique pour le voir passer. Leaphorn posa son stylo et réfléchit. Presque quarante hommes avaient tenté de retrouver l'appareil, quadrillant la région inhospitalière Mont Navajo-Short Mountain, questionnant tous ceux que l'on pouvait trouver pour leur poser des questions et ne découvrant absolument rien.

Les témoignages oculaires avaient été répartis en

trois catégories : "indiscutable-probable", "possible-douteux" et "peu vraisemblable". Les histoires de sorciers et de fantômes étaient rangées dans la catégorie "peu vraisemblable". Leaphorn les étudia.

L'un des témoignages concernait une gamine de douze ans qui se hâtait de rentrer chez elle avant la nuit. Un bruit et une lumière dans le ciel nocturne. Les bruits des fantômes qui hurlaient dans le vent. La vision d'une bête noire qui se déplaçait dans le ciel. La gamine avait couru en hurlant jusqu'au hogan de sa mère. Personne d'autre n'avait rien entendu. Le policier qui avait enregistré ce témoignage n'y avait pas prêté foi. Leaphorn vérifia le lieu où cela s'était produit. C'était pratiquement à cinquante kilomètres au sud de la ligne.

Le témoignage suivant provenait d'un vieil homme, lui aussi pressé de retourner à son hogan pour échapper aux fantômes qui allaient sortir dans les ténèbres envahissantes. Il avait entendu un bruit sourd répété dans le ciel et avait vu un loup qui volait : sa silhouette noire ressortait contre les dernières lueurs rouge pâle devant la façade de pierre de la paroi d'une mesa. Cela aussi s'était passé au sud du zigzag le plus délirant que faisait la ligne.

Les autres étaient identiques. Une vieille femme occupée à couper du bois qui avait été effrayée en entendant quelque chose et en voyant une lumière bouger au-dessus d'elle, et le bruit était revenu à quatre reprises des quatre* directions symboliques alors qu'elle demeurait accroupie dans son hogan. Un écolier de Dinnehotso, en visite chez quelqu'un de sa famille, qui avait regardé un coyote sur une falaise proche de la rive nord du lac Powell ; il avait raconté que le coyote avait disparu et que quelques instants plus tard il avait entendu un battement d'ailes et avait vu quelque chose qui ressemblait à un oiseau de couleur sombre plonger vers la surface du lac et disparaître comme un canard qui veut attraper un poisson. Enfin, un jeune homme qui avait vu un grand oiseau noir survoler l'autoroute au nord de Mexican Water et se

transformer en camion au moment où il passait devant lui, puis recommencer à voler en disparaissant vers l'ouest. Ce rapport, établi par un membre de la police des autoroutes d'Arizona, portait l'inscription suivante : "Témoin semble-t-il en état d'ébriété au moment des faits."

Leaphorn reporta l'emplacement de chacun de ces épisodes sur la carte au moyen d'un petit cercle. Le camion volant était suffisamment voisin de la ligne pour s'inscrire dans l'ensemble, et l'oiseau/coyote qui plongeait correspondrait si la ligne était prolongée d'environ soixante-cinq kilomètres vers l'ouest puis faisait un coude soudain vers le nord.

Leaphorn bâilla et remit la carte dans son dossier à dos soufflet. L'hélicoptère s'était probablement posé quelque part, avait été alimenté par un camion qui l'attendait et était reparti sous le couvert de la nuit pour un endroit secret situé bien loin de la zone des recherches. Il prit le dossier concernant le meurtre Atcitty-Tso avec un sentiment de plaisir anticipé. Celui-là, dans son souvenir, défiait toutes les applications de la logique.

Il parcourut rapidement le compte rendu des faits qui étaient simples. Une des nièces de Hosteen Tso avait fait en sorte que madame Margaret Cigaret, une Femme-qui-Écoute d'une réputation considérable dans la région du Rainbow Plateau, vienne trouver ce qui causait la maladie du vieil homme. Madame Cigaret était aveugle. Elle avait été conduite jusqu'au hogan de Tso par Anna Atcitty, une fille de la sœur de madame Cigaret. L'entretien habituel avait eu lieu. Madame Cigaret avait quitté le hogan pour pouvoir atteindre son état de transe et commencer à écouter. Pendant qu'elle était en transe, quelqu'un avait tué les nommés Tso et Atcitty en les frappant sur la tête avec ce qui pouvait être un tuyau métallique ou le canon d'un fusil. Madame Cigaret n'avait rien entendu. Pour autant qu'il fût possible de le déterminer, rien n'avait été volé à l'une ou l'autre victime, ni à l'intérieur du hogan. Un agent du FBI nommé Jim Feeney, venu de Flagstaff, s'était occupé de l'affaire avec l'aide d'un agent du BIA et deux des hommes de Largo. Leaphorn connaissait

Feeney et considérait qu'il était infiniment plus intelligent que l'agent moyen du FBI. Il connaissait l'un des hommes que Largo avait mis sur cette affaire. Intelligent lui aussi. L'enquête avait été menée comme Leaphorn s'y serait pris : avec la recherche minutieuse d'un mobile. L'équipe des quatre enquêteurs avait supposé, ainsi que Leaphorn l'aurait fait, que le tueur était venu au hogan de Tso en ignorant que les deux femmes allaient s'y trouver, que la jeune Atcitty n'avait été tuée que dans le but d'éliminer un témoin, et que madame Cigaret avait survécu parce qu'elle n'était pas visible. Les enquêteurs avaient donc essayé de découvrir quelqu'un qui aurait eu une raison de tuer Hosteen Tso et ils avaient interrogé, passé au crible toutes les rumeurs, tout appris sur un vieillard hormis le mobile ayant entraîné sa mort.

Toutes les pistes possibles concernant Tso ayant été épuisées, ils avaient retourné leur théorie et tenté de découvrir un mobile pour expliquer le meurtre d'Anna Atcitty. Ils avaient mis à nu la vie d'une adolescente assez représentative de celles qui vivaient sur la réserve, avec son cercle d'amis de l'école secondaire de Tuba City, son cercle de cousins, deux et peut-être trois petits amis sans qu'il y ait rien de vraiment sérieux. Aucune indication d'une relation suffisamment intense pour inspirer soit l'amour, soit la haine, ou le mobile de son assassinat.

Le rapport final incluait un compte rendu sur les histoires de sorcellerie qui circulaient. Trois personnes interrogées s'étaient demandées si Tso avait été victime d'un sorcier et il y avait un nombre assez modeste de spéculations sur le fait que Tso lui-même était peut-être un porteur-de-peau. Considérant que ce coin de la réserve était notoirement arriéré et hanté par les fantômes, c'était approximativement le niveau d'histoires de sorcellerie que Leaphorn s'était attendu à trouver.

Il referma le rapport et le glissa dans sa chemise, le mettant à côté de la cassette qui contenait ce que Margaret Cigaret avait dit à la police. Il s'enfonça dans son fauteuil, frotta le dos de sa main contre ses yeux et resta assis là à

essayer de reconstituer ce qui s'était passé au hogan de Hosteen Tso. Celui qui était venu avait dû le faire pour tuer le vieil homme... pas la jeune fille parce qu'il aurait été plus facile de la tuer ailleurs. Mais qu'est-ce qui avait causé le meurtre du vieil homme ? Il ne semblait pas y avoir de réponse à cette question. Leaphorn décida qu'avant de partir pour Short Mountain dans la matinée, il emprunterait un magnétophone à cassettes de manière à pouvoir écouter la déposition de Margaret Cigaret en conduisant. Peut-être que d'apprendre ce que Femme-qui-Écoute pensait être la cause de la maladie de Hosteen Tso pouvait jeter un éclairage nouveau sur ce qui avait causé sa mort.

La voix de Femme-qui-Écoute accompagna Leaphorn tandis qu'il roulait vers l'est sur la Route Navajo 1 entre Tuba City et la bifurcation de Cow Springs puis, kilomètre après kilomètre, sur les cahots de la route menant à Short Mountain. La voix qui sortait du magnétophone posé sur le siège à côté de lui était hésitante, pressée, parfois bafouillante et parfois répétitive. Leaphorn l'écoutait, les yeux attentivement fixés sur la route pierreuse mais les pensées concentrées sur les mots qui sortaient du haut-parleur. De temps en temps il ralentissait, arrêta la bande, la faisait revenir en arrière et réécoutait un passage. Il fit repasser l'une des sections trois fois, entendant la voix ennuyée de Feeney qui demandait :

- Tso vous a-t-il dit autre chose ? Vous a-t-il parlé de quelqu'un qui lui en voulait beaucoup, qui lui gardait rancune ? Quelque chose comme ça ?

Et puis, la voix de Femme-qui-Écoute :

- Il pensait que c'était peut-être le fantôme de son arrière-grand-père. C'était parce que...

La voix de madame Cigaret s'était tue pendant qu'elle cherchait des mots américains pour expliquer des concepts métaphysiques navajos.

- C'était parce que Hosteen Tso, il avait fait une promesse...

- Une promesse à son arrière-grand-père ? Ça devait remonter à il y a très longtemps.

D'après sa voix, Feeney ne semblait pas intéressé.

- Je crois que c'est quelque chose qu'ils faisaient avec les fils aînés, dit madame Cigaret. Par conséquent Hosteen Tso avait dû faire la promesse à son père à lui, et le père de Hosteen Tso avait dû la faire au sien, et...

- Compris, fit Feeney. C'était quoi cette

promesse ?

– Veiller sur une sorte de secret, répondit madame Cigaret. Avoir la garde de quelque chose.

– Mais encore ?

– D'un secret, répéta madame Cigaret. Il ne m'a pas dit quel était le secret.

Le ton employé suggérait qu'elle n'aurait pas eu l'inconvenance de le demander.

– A-t-il parlé de menaces quelconques en provenance de quelqu'un ? De querelles ? Est-ce qu'il...

Leaphorn grimaça et appuya sur le bouton d'embobinage rapide. Pourquoi Feeney n'avait-il pas poussé plus avant dans cette direction-là ? Parce que, de toute évidence, l'agent du FBI ne voulait pas perdre du temps à parler de fantômes d'arrière-grands-pères alors qu'il enquêtait sur un meurtre. Mais il était non moins évident, tout au moins aux yeux de Leaphorn, que madame Cigaret considérait que cela valait la peine d'en parler. La bande émit des couinements en défilant à toute vitesse à travers dix minutes de questions et de réponses explorant ce qui avait été dit à madame Cigaret concernant les relations de Tso avec ses voisins et ses proches. Leaphorn l'arrêta à nouveau à un endroit proche de la fin de l'interrogatoire. Il enfonça le bouton de lecture.

– ...dit que ça lui faisait très mal ici, dans la poitrine, disait madame Cigaret. Et parfois ça lui faisait mal dans le côté. Et ses yeux, ils lui faisaient mal aussi. À l'intérieur du crâne, derrière les yeux. Ça avait commencé à lui faire mal juste après qu'il ait découvert que quelqu'un avait marché sur des peintures* de sables et qu'on avait écrasé Scarabée* du Maïs, Dieu-qui-Parle, Léopard Géant et Monstre-des-Eaux. Et le même jour il était en train de grimper sur des rochers et il en a fait dégringoler plusieurs et ils ont tué une grenouille. Et c'est à cause de la grenouille que ses yeux...

La voix de Feeney intervenait :

– Mais vous êtes sûre qu'il n'a pas du tout parlé de quelqu'un qui aurait fait quelque chose pour lui faire mal ? Vous en êtes sûre ? Il n'a pas dit que c'était de la faute d'un sorcier ou d'un autre qu'il

y aurait là-bas ?

— Non, répondait madame Cigaret.

Y avait-il une hésitation ? Leaphorn repassa la même section de bande. Oui. Une hésitation.

— D'accord, disait Feeney. Bon, maintenant est-ce qu'il a dit quelque chose juste avant que vous le quittiez pour aller vers la falaise ?

— Je ne me souviens pas bien. Je lui ai dit qu'il devrait demander à quelqu'un de l'emmener à Gallup et de se faire faire des radios de la poitrine parce qu'il avait peut-être l'une de ces maladies que les hommes blancs savent guérir. Et il m'a répondu qu'il allait demander à quelqu'un d'écrire à son petit-fils pour qu'il s'occupe de tout, et ensuite je lui ai dit que j'allais aller écouter et trouver ce qui lui faisait mal aux yeux et ce qu'il y avait d'autre qui n'allait pas...

À cet endroit la voix de Feeney intervenait à nouveau, légèrement teintée d'impatience.

— A-t-il dit que quelqu'un lui avait volé quelque chose ? Qu'il s'était battu avec quelqu'un de sa famille ou...

D'un geste vif Leaphorn appuya sur le bouton stop, fit contourner un affleurement de rocher à son véhicule avant de le faire basculer sur la forte déclivité qui plongeait dans Manki Canyon. Il regretta, comme auparavant déjà, que Feeney n'ait pas été moins pressé d'interrompre madame Cigaret. Quelle promesse Hosteen Tso avait-il faite à son père ? Veiller sur une sorte de secret, avait dit madame Cigaret. Avoir la garde de quelque chose. Tso ne lui avait pas révélé de quel secret il s'agissait, mais il lui en avait peut-être dit bien davantage, que Feeney n'avait pas laissé Femme-qui-Écoute lui rapporter. Et les peintures de sables. Au pluriel ? Plus d'une ? Leaphorn avait repassé la phrase à maintes reprises et elle avait clairement dit : "quelqu'un avait marché sur des peintures de sables". Mais il ne pouvait y avoir qu'une seule peinture de sables à un moment donné lors d'un rite guérisseur. Le chanteur préparait le sol du hogan avec une couche de sable fin qui formait le fond, puis il réalisait sa peinture sacrée au moyen de sables de couleur, plaçait le malade dessus à

l'endroit voulu, exécutait les chants et les rites après quoi il détruisait la peinture, l'effaçait, faisait disparaître la magie. Pourtant elle avait dit "des peintures de sables". Et la liste des représentations du Peuple Sacré profanées était étrange. Les peintures de sables recréaient des épisodes de l'histoire mythique du Peuple Navajo. Leaphorn ne parvenait pas à envisager un épisode qui ait pu associer Lézard Géant et Monstre-des-Eaux dans son déroulement. Monstre-des-Eaux ne figurait qu'en une seule occasion dans la mythologie du Dinee : il avait été la cause de l'inondation qui avait détruit le Troisième Monde après que ses petits eurent été volés par Coyote. Ni Lézard Géant ni Dieu-qui-Parle ne jouaient le moindre rôle dans cet épisode. Leaphorn secoua la tête, regrettant de ne pas avoir été présent lors de l'interrogatoire. Mais au moment même où il le pensait, il reconnut que c'était injuste de sa part vis-à-vis de l'agent du FBI. Il n'y avait absolument aucune raison d'établir un rapport entre une incongruité dans le contenu d'un chant guérisseur et un meurtre perpétré de sang-froid. Et quand il avait parlé avec Femme-qui-Écoute, Feeney ne pouvait absolument pas savoir que toutes les approches basées sur la logique n'aboutiraient nulle part. Lorsque Leaphorn engagea sa voiture sur la terre nue et tassée qui servait de cour au Comptoir d'Échanges de Short Mountain il avait décidé que la fascination qui était la sienne vis-à-vis des aspects étranges du récit de madame Cigaret tenait plus à son obsession personnelle d'expliquer l'inexplicable qu'à l'enquête sur le meurtre. Néanmoins, il trouverait madame Cigaret et lui poserait les questions que Feeney ne lui avait pas posées. Il découvrirait à quel rite guérisseur Hosteen Tso avait assisté avant sa mort, qui en avait profané les peintures de sables, ainsi que tout ce qui s'était passé par ailleurs.

Il se gara à côté d'un camion GMC rouillé dont la plate-forme arrière était à claire-voie et resta assis un moment au volant à regarder. Le panneau À VENDRE qui faisait depuis longtemps partie intégrante du porche était toujours là. Une Corvette Stingray bleu-nuit qui paraissait déplacée à cet

endroit était garée à côté de l'abri à moutons, l'avant monté sur cric. Deux pick-up trucks et une Plymouth d'un certain âge étaient rangés sur le devant. À l'ombre du porche, une mamma aux cheveux blancs, perchée sur une balle de peaux de moutons, parlait avec un gros personnage entre deux âges qui était assis en tailleur sur le sol de pierre à côté d'elle. Leaphorn savait exactement de quoi ils parlaient. Ils parlaient du policier navajo qui venait d'arriver, se demandant qui il était et ce qu'il pouvait bien faire à Short Mountain. La vieille femme dit quelque chose à l'homme qui rit : un éclair de dents blanches dans un visage foncé plongé dans l'ombre. Une plaisanterie venait d'être faite sur son compte : Leaphorn sourit et acheva son rapide examen des lieux. Tout était tel qu'il en avait gardé le souvenir. Le soleil de fin d'après-midi cuisait une série de constructions fatiguées regroupées les unes à côté des autres sur une étendue de terre usée et sans ombre au bord de Short Mountain Wash. Leaphorn se demanda pourquoi cet endroit inhospitalier avait été choisi pour centre d'échanges. La légende voulait que le mormon de Moab qui avait fondé le magasin aux alentours de 1910 ait choisi ce lieu parce qu'il se trouvait loin de la concurrence. Il était également loin des clients. Short Mountain Wash drainait l'un des paysages les plus vides et les plus désertiques de l'hémisphère ouest. La légende voulait aussi qu'après plus de vingt dures années le mormon se soit trouvé mêlé à un conflit théologique concernant le nombre des épouses. Il avait récupéré les deux siennes et émigré vers une colonie dissidente installée au Mexique. McGinnis, jeune à l'époque et relativement peu finaud, était devenu le nouveau propriétaire. Il s'était rapidement aperçu de son erreur. Selon la légende, une trentaine de jours après l'achat, il avait accroché le panneau ÉTABLISSEMENT À VENDRE RENSEIGNEMENTS À L'INTÉRIEUR qui décorait le porche d'entrée depuis plus de quarante ans. Si quelqu'un d'autre avait réussi à duper John McGinnis, un tel événement ne figurait pas dans le folklore de la réserve.

Leaphorn descendit de voiture, organisant les

questions qu'il allait poser à McGinnis. Le négociant saurait non seulement où habitait Margaret Cigaret, mais également où on pouvait la trouver cette semaine : une nuance importante chez des gens qui suivent les troupeaux de moutons. Et McGinnis saurait s'il y avait du nouveau concernant l'hélicoptère disparu, ou pourrait juger du sérieux de ceux qui avaient signalé des témoignages plus anciens, et n'ignorerait rien de la vie et du sort des clans pauvres qui occupaient cette extrémité désertique du Rainbow Plateau. Il saurait pourquoi la fille Adams était ici. Et par-dessus tout, il saurait si un étranger portant des lunettes à monture en or avait été vu dans la région des canyons.

À ce moment-là, la porte grillagée s'ouvrit et John McGinnis apparut. Il resta là un instant à cligner des yeux en regardant Leaphorn dans l'éblouissante lumière du dehors, personnage aux cheveux blancs, voûté et court sur pattes, qui nageait dans une salopette bleue toute neuve et trop grande pour lui. Puis il s'accroupit sur le sol entre la vieille femme et l'homme. Les mots qu'il prononça déclenchèrent un gloussement chez la femme et un petit rire chez l'homme. Une nouvelle fois, pensa Leaphorn, il venait d'être la cible d'une plaisanterie. Cela lui était égal. McGinnis allait lui permettre d'économiser bien des efforts.

— Je vous reconnais, dit McGinnis. Vous êtes ce garçon du Peuple à la Parole Lente qui patrouillait autour de Tuba City. Il y a six, sept ans.

Il avait invité Leaphorn à entrer dans la pièce qui lui appartenait sur l'arrière du magasin et lui avait fait signe de s'asseoir sur une chaise. Il remplissait maintenant à moitié un verre Coca-Cola avec une bouteille de Jack Daniel's, faisait tourner le bourbon dans le verre et observait Leaphorn.

— Le Peuple prétend que vous ne buvez pas de whisky, par conséquent je ne vais pas vous en offrir.

— C'est exact, dit Leaphorn.

— Voyons un peu. Si je me souviens bien, votre maman était Anna Gorman, c'est bien ça, et elle

était de là-bas, tout là-bas du côté de Two Gray Hills ? Et vous êtes l'un des petits-fils de Hosteen Klee-Thlumie.

Leaphorn acquiesça de la tête. McGinnis le regarda en fronçant les sourcils.

— Je ne veux pas dire un petit-fils de clan, ah ! non alors. Mais un vrai petit-fils. Il était le père de votre mère ? C'est ça ?

Leaphorn acquiesça à nouveau.

— Je l'ai connu, votre grand-père, alors, déclara McGinnis.

Il but à cette vérité en avalant une longue gorgée du bourbon tiède puis réfléchit, ses yeux pâles de vieillard fixés sur le mur derrière Leaphorn.

— Je l'ai connu avant qu'il soit Hosteen ceci ou cela. C'était qu'un simple Indien qui essayait d'apprendre pour devenir chanteur. Ils l'appelaient Dresseur de Chevaux à l'époque.

— Quand je l'ai connu on l'appelait Hosteen Klee, dit Leaphorn.

— On s'est donné des sacrés coups de main à deux ou trois reprises, poursuivit McGinnis qui était plongé dans ses souvenirs. Y en a pas beaucoup d'autres au sujet desquels je peux en dire autant.

Il but du bourbon et, solidement ancré à nouveau dans le présent, regarda Leaphorn par-dessus son verre.

— Vous voulez retrouver la vieille Cigaret, dit-il. Bon, la seule raison qui peut vous pousser à faire ça c'est qu'il a dû y avoir du nouveau sur le meurtre de Tso. C'est ça ?

— Pas grand-chose de nouveau, dit Leaphorn. Mais vous savez ce que c'est. Le temps passe. Il y a peut-être quelqu'un qui dit quelque chose. Ou qui voit quelque chose qui nous aide à redémarrer.

McGinnis eut un large sourire.

— Et si quelqu'un avait entendu quelque chose, ça serait parvenu jusqu'au vieux John McGinnis. C'est ça ?

Le sourire s'évanouit en même temps qu'une nouvelle pensée lui venait.

— Dites donc, vous savez quelque chose sur un type qui s'appelle Noni ? Qui prétend être un Indien

Séminole ?

Le ton de la question laissait sous-entendre que tout ce que prétendait Noni était pour lui sujet à caution.

— Je ne crois pas, répondit Leaphorn. Pourquoi ?

— Il est entré ici il y a quelque temps et il a inspecté le magasin. Il a dit que lui et une bande d'autres fichus Indiens avaient une espèce de prêt du gouvernement et que ça l'intéressait d'acheter ce trou paumé. Je me suis dit que pour faire ça, fallait qu'ils s'entendent avec le Conseil Tribal pour obtenir une licence.

— Oui, dit Leaphorn. Mais ça n'aurait rien à voir avec la police. Ils vont vraiment l'acheter ?

L'idée de voir McGinnis vendant effectivement le comptoir de Short Mountain était inconcevable. C'était comme si le Conseil Tribal murait le trou de Window Rock ou si l'Arizona vendait le Grand Canyon.

— Il avait sans doute pas véritablement l'argent. Il était sans doute venu jeter un coup d'œil pour voir si ça serait facile de s'introduire à l'intérieur pour voler. Son genre m'a pas plu.

McGinnis fronça les sourcils en regardant son verre et en repensant à cet épisode. Il commença à faire osciller son rocking-chair, le coude rigide sur le bras du fauteuil, le verre rigide dans sa main. Dans le verre, une marée de bourbon brun déferlait et reflétait au gré de l'oscillation.

— Revenons-en au meurtre de Tso, dit-il. Vous savez ce qu'on m'a dit là-dessus ?

Il attendit que Leaphorn rompe le silence.

— Non ? demanda Leaphorn.

— Pas un fichu mot.

— Bizarre, fit Leaphorn.

— Ça, on peut le dire, déclara McGinnis.

Il scruta Leaphorn comme s'il essayait de trouver une réponse sur ses traits.

— Vous savez ce que je pense ? reprit-il. Je ne pense pas que ce soit un Navajo qui l'ait fait.

— Ah non ?

— Et vous êtes comme moi. Si vous avez autant de bon sens qu'on me l'a dit. Vous autres Navajos, vous volez si vous pensez que vous pouvez filer avec, mais je n'ai jamais entendu parler d'un Navajo qui

décidait d'aller trucidar quelqu'un.

Il fit un grand geste avec le verre pour souligner ses paroles, puis poursuivit :

— Voilà un des travers des hommes blancs que les Navajos n'ont jamais adopté. Chaque fois qu'il y a un meurtre chez vous, soit le gars a bu avant de le faire, soit il s'est mis en colère et il s'est bagarré. Vous n'avez pas cette préméditation des hommes blancs qui décident d'aller trucidar quelqu'un. C'est ça ?

Leaphorn laissa le silence répondre à sa place. McGinnis fréquentait les Navajos depuis suffisamment longtemps pour ça. Ce que le négociant venait de dire était vrai. Chez le Dinee traditionnel, la mort d'un autre être humain représente le mal au suprême degré. Les Navajos n'envisagent pas de vie après la mort. Ce qui est naturel chez eux, et par conséquent bon, cesse simplement d'exister. Ce qui est surnaturel, et par conséquent mauvais, hante les ténèbres sous forme de fantôme, rompant l'équilibre de la nature et apportant la maladie. Ils ne partagent pas le concept de leurs voisins indiens pueblos* Hopi et Zuni* selon lequel l'esprit humain transcende la mort dans l'aboutissement du kachina éternel, ni la croyance des Indiens des plaines qui veut qu'il y ait union avec un dieu personnel. Dans la tradition ancienne, la mort représente l'horreur sans appel. Même la mort d'un ennemi au cours d'une bataille est quelque chose dont le guerrier doit se purifier avec le rite de la Voie* de l'Ennemi. À moins, bien sûr, qu'un Loup Navajo n'ait tenu un rôle dans l'affaire. La sorcellerie représente l'envers des coutumes et des traditions navajos.

— Sauf si quelqu'un pensait que c'était un Loup Navajo, reprit McGinnis. Ils le tueraient s'ils croyaient que c'était un sorcier.

— Vous avez entendu quelqu'un dire qu'il le croyait ?

— C'est bien ça le problème, répondit McGinnis d'un ton enjoué. Personne n'avait de mots autres que gentils à l'égard du vieil Hosteen Tso.

Le silence retomba sur le désordre de la pièce tandis que McGinnis réfléchissait à ce que cela avait de curieux. Il remua le contenu de son verre

avec un crayon tiré de la poche de sa chemise.

— Que savez-vous de sa famille ? interrogea Leaphorn.

— Il avait un fils, le vieux Tso. Un seul enfant. Ce fils c'était un mauvais gars. Ils l'ont appelé Ford. Il a épousé une fille de Teec Nos Pos, du clan du Tamaris à ce qu'il me semble, et il s'est installé parmi eux puis s'est mis à boire et à courir les filles à Farmington avant que la famille de sa femme le fasse décamper. Ford était toujours en train de se bagarrer, de voler et de foutre le bordel. (McGinnis trempa ses lèvres dans le bourbon avec une expression de désapprobation.) Ça pourrait se comprendre si quelqu'un avait cogné sur le crâne de ce Navajo-là.

— On l'a revu par ici ?

— Jamais. Il est mort il y a des années. À Gallup à ce qu'il me semble. Sans doute qu'à force de boire trop d'alcool son foie lui a fait des ennuis.

Il but une gorgée de bourbon à l'évocation de cette fragilité organique.

— Vous avez entendu parler d'un petit-fils ? demanda Leaphorn.

McGinnis haussa les épaules.

— Vous savez comment ça se passe chez les Navajos, dit-il. L'homme va s'installer dans la famille de sa femme et s'il y a des enfants ils naissent dans le clan de leur mère. Si vous voulez savoir quelque chose sur le petit-fils de Tso, il va falloir que vous alliez à Teec Nos Pos et que vous commenciez à poser vos questions à ceux du Tamaris. Je n'avais même jamais entendu parler d'enfants de Ford jusqu'à ce que le vieil Hosteen Tso vienne ici quelque temps avant de se faire tuer et me dise qu'il voulait écrire sa lettre à son petit-fils.

Le visage de McGinnis se plissa d'amusement à ce souvenir :

— Je lui ai dit que j'ignorais qu'il avait un petit-fils, reprit-il, et il m'a répondu que cela faisait deux choses que j'ignorais sur lui et bien sûr je lui ai demandé quelle était la seconde et il m'a répondu que c'était la main dont il se servait pour s'essuyer.

McGinnis pouffa et but une gorgée de bourbon.

— Pas con, le vieux filou, conclut-il.

— Qu'est-ce qu'il disait dans sa lettre ?

— Je ne l'ai pas écrite, précisa McGinnis. Mais voyons ce dont je peux me souvenir. Il est arrivé un jour. Il gelait à pierre fendre. Ça devait être début mars. Il m'a demandé ce que je prenais pour écrire une lettre et je lui ai dit que c'était gratuit pour les clients habituels. Et il a commencé à me dire ce qu'il voulait dire à son petit-fils et m'a demandé si je pouvais lui envoyer la lettre et bien sûr je lui ai demandé où habitait le gamin et il m'a répondu que c'était loin là-bas vers l'est là où y avait rien que des Blancs. Et je lui ai dit qu'il fallait qu'il en sache davantage pour que je puisse savoir ce qu'il fallait que j'écrive sur le devant de l'enveloppe.

— Ouais, fit Leaphorn.

Dans le système matriarcal navajo, quand un couple marié se sépare, il n'est pas rare que les grands-parents paternels perdent la trace des enfants. Ils appartiennent à la famille de leur mère.

— Avez-vous jamais entendu parler de la femme de Ford ?

McGinnis se frotta un sourcil blanc et broussailleux avec le pouce pour stimuler la réflexion.

— Il me semble avoir entendu dire que c'était une alcoolique elle aussi. Une bonne à rien comme lui. Ça marche souvent comme ça. Qui se ressemble...

McGinnis s'interrompt soudain en abattant sa main sur le bras du fauteuil à bascule.

— Bon Dieu ! dit-il. Je viens de penser à un truc. Il y a longtemps, ça doit faire vingt ans, il y avait un gosse qui vivait avec Hosteen Tso. Il est resté environ un an. Il l'aidait pour les moutons etc. Je parie que c'était le petit-fils.

— Peut-être, dit Leaphorn. Si sa mère était véritablement une alcoolique.

— C'est pas facile de garder la trace de ces gosses navajos. Mais je me souviens avoir entendu dire qu'il y en avait un qui allait au pensionnat Saint-Anthony. Peut-être que ça expliquerait ce que Hosteen Tso a dit quand il a dit qu'il avait suivi

la Route de Jésus. Peut-être que les prêtres franciscains de là-bas ont fait de lui un catholique.

— Il y a autre chose que je voudrais savoir, reprit Leaphorn. Tso est parti assister à un chant, pas très longtemps avant d'être tué. Vous êtes au courant de ça ?

McGinnis fronça les sourcils.

— Il y a pas eu de chant. Vers mars, à peu près ? On a eu ce temps épouvantable à ce moment-là. Vous vous souvenez ? De la neige en rafales. Pas de chant du tout nulle part sur le plateau.

— Et un peu plus tôt ? insista Leaphorn. En janvier ou en février ?

McGinnis fronça à nouveau les sourcils.

— Il y en a eu un un peu après Noël. Une adolescente qui était tombée malade à Yazzie Springs. Une petite Nakai. Ça devait être au début de janvier.

— C'était quoi ?

— Ils ont fait la Voie du Vent. Il a fallu qu'ils fassent venir un chanteur de Many Farms. Ça a coûté un fric fou.

— Pas d'autres ? demanda Leaphorn.

La Voie du Vent n'était pas le bon rite guérisseur. La peinture de sables faite alors incluait le Scarabée du Maïs mais aucun des autres membres du Peuple Sacré mentionnés par Hosteen Tso.

— Un mauvais printemps pour les chants, commenta McGinnis. Ou bien la santé des gens s'améliore, ou bien ils sont foutrement trop pauvres pour se les payer.

Leaphorn émit un grognement. Il avait besoin d'établir un lien entre plusieurs éléments. Ils restèrent assis en silence. McGinnis faisait décrire de petits cercles lents à son verre ce qui faisait tourner le bourbon jusqu'à moins d'un centimètre du bord. Leaphorn laissa son regard parcourir la pièce. Elle était grande, avec deux hautes fenêtres à l'est et deux à l'ouest. Quelqu'un, il y avait des années, les avait pourvues de rideaux en tissu imprimé représentant des roses sur un fond bleu. Si grande que fût la pièce, elle était envahie de meubles. Dans l'angle, un lit pour deux personnes recouvert

d'édredons ; juste à côté, un sofa usé dont la ligne avait été moderne en 1940 ; ensuite, un fauteuil à dossier inclinable tapissé en vinyle d'un bleu brillant ; deux autres sièges rembourrés, sans style ; et trois meubles de rangement assortis, avec et sans vitrine. Toutes les surfaces planes étaient surchargées d'objets divers accumulés au cours d'une longue vie : poteries indiennes, poupées kachina, une radio en plastique, une étagère de livres et même, sur l'un des rebords de fenêtre, un assortiment de pointes de lances en silex, des pièces taillées à la main qui fascinaient Leaphorn depuis l'époque où il avait été étudiant en anthropologie à l'université de l'État d'Arizona. Au-dehors, à travers la vitre poussiéreuse, il vit deux jeunes hommes qui discutaient à côté de l'une des dépendances du comptoir d'échanges. Le bâtiment était en brique, érigé à l'origine, d'après ce qui avait été dit à Leaphorn, par un missionnaire de l'Église du Christ vers les débuts de l'entrée en fonction de McGinnis en tant que négociant et receveur des postes. Il avait été abandonné après que l'optimisme du prédicateur eut été érodé par son incapacité à convaincre le Dinee d'accepter l'idée que Dieu porte un intérêt personnel et individuel aux humains. McGinnis avait alors divisé la chapelle en trois petites chambres pour touristes. Mais, ainsi que s'était exprimé l'un de ses clients, "il était aussi difficile de convaincre des touristes de race blanche de prendre la route de Short Mountain que ça l'était de convaincre des Navajos de prendre la route des cieux". Les pièces, tout comme l'église, étaient essentiellement restées désertes.

Leaphorn jeta un coup d'œil à McGinnis. Le négociant était assis en silence, faisant tourner le liquide dans son verre, le visage ridé et ratatiné par l'âge. Leaphorn comprenait la répugnance du vieillard à l'égard de Noni. McGinnis ne voulait pas d'acheteur. Short Mountain l'avait pris au piège de son propre entêtement, l'avait gardé là toute sa vie et le panneau À VENDRE n'avait été qu'un geste, une annonce pour dire qu'il était suffisamment intelligent pour se rendre compte qu'il s'était fait avoir. Et le prix demandé, à ce que Leaphorn avait

toujours entendu dire, était élevé au point d'en être grotesque.

— Non, finit par dire McGinnis. Il n'y a absolument pas eu le moindre chant dans le coin.

— Bon, fit Leaphorn. S'il n'y a donc eu aucun chant, et si Hosteen Tso vous a dit qu'il a vu quelqu'un marcher sur deux ou trois peintures de sables en mars, où pensez-vous que cela ait pu se produire ?

McGinnis reporta son regard du bourbon sur Leaphorn, le scrutant d'un air perplexe.

— Nulle part, dit-il. Merde. Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Hosteen Tso y était quand ça s'est passé.

— Nulle part, bon Dieu, déclara McGinnis qui avait l'air intrigué. À quoi ça pourrait bien servir d'avoir deux ou trois fichues peintures de sables en même temps ?

— Ça ne peut pas être pour ce chant de la Voie du Vent, précisa Leaphorn. Pas la bonne peinture.

— Et pas le bon clan. Les Nakai sont des Front Rouge. Y aurait aucune raison que Grand-Père Tso aille jusque là-bas pour une Voie du Vent.

Il avala une nouvelle gorgée de bourbon et reprit :

— Où vous avez entendu ces conneries ?

— Margaret Cigaret a transmis l'information au FBI pendant qu'ils l'interrogeaient. En partant d'ici je vais aller où elle habite pour en apprendre plus là-dessus.

— Elle est probablement pas chez elle. Quelqu'un m'a dit qu'elle était partie quelque part. En visite chez des gens de sa famille, je crois. Quelque part là-haut, à l'est de Mexican Water.

— Peut-être qu'elle est rentrée maintenant.

— Peut-être, dit McGinnis dont le ton indiquait qu'il en doutait.

— Je crois que je vais aller m'en assurer, conclut Leaphorn.

Il ne la trouverait probablement pas chez elle, mais "quelque part là-haut, à l'est de Mexican Water" signifiait absolument n'importe où dans une zone de mille cinq cents kilomètres carrés le long de la frontière entre l'Arizona et l'Utah. Leaphorn

décida que le moment était venu d'orienter la conversation vers ce qui l'avait réellement amené là : l'homme aux lunettes à monture en or. Il attaqua de manière indirecte.

- Ce sont des pointes de lances, ça ? demanda-t-il avec un hochement de tête vers le rebord de la fenêtre.

McGinnis se hissa laborieusement hors de son fauteuil puis se dirigea vers la fenêtre en marchant en canard et en rapporta trois des pointes de silex. Il les tendit à Leaphorn et se laissa à nouveau glisser dans le fauteuil à bascule.

- Ça vient de la fouille qu'ils font en remontant Short Mountain Wash. Les anthropologues disent qu'elles datent des premiers Anasazis* mais moi elles me paraissent un peu grosses pour ça. Ils ont dû en trouver une centaine.

Les pointes avaient été taillées dans un schiste basaltique d'un noir brillant. Elles étaient épaisses, grossières, avec juste une petite cannelure à l'endroit où l'arrière de la pièce devait être attaché dans le manche de la lance. Leaphorn se demanda comment McGinnis avait mis la main dessus. Mais il ne posa pas la question. Les anthropologues devaient forcément veiller jalousement sur ce genre d'objets fabriqués à la main, et, forcément, la façon dont McGinnis se les était procurées ne résisterait pas à l'enquête. Leaphorn changea de sujet, se rapprochant de ce qui l'intéressait le plus.

- Il y a quelqu'un qui est venu ici et qui vous a dit qu'il avait trouvé un vieil hélicoptère ?

McGinnis se mit à rire.

- Ça fait longtemps qu'il est parti, ce salopard-là, dit-il. À condition déjà qu'il soit jamais passé dans le coin. (Il but à nouveau.) Mais peut-être qu'il y est bien venu. Les fédéraux avaient l'air de l'avoir établi de manière sûre. Mais s'il s'était écrasé, ça ferait longtemps que j'aurais vu plusieurs des jeunes Begay, ou des Tsossie, arriver ici pour voir s'il y avait une récompense, essayer de le mettre en gage chez moi ou de m'en vendre des pièces détachées, allez savoir quoi encore.

- Autre chose. Madame Cigaret a dit que Tso

craignait d'être atteint par la maladie du fantôme de son arrière-grand-père. Cela vous dit quelque chose ?

— Voyons, fit McGinnis. Voilà qui est intéressant. Vous savez qui était son arrière-grand-père ? Il avait des sacrés ancêtres, Tso, ça on peut le dire.

— Qui était-ce ?

— Évidemment des arrière-grands-pères il en avait quatre. Mais celui dont ils parlent par ici c'était un homme important avant la Longue* Marche. Beaucoup d'histoires sur lui. Ils l'appelaient Homme-qui-Guérit. Il a été l'un de ceux qui ont refusé de se rendre quand Kit Carson a fini par gagner. L'un du groupe qui était avec Chef Narbona et Ganado Mucho qui ont lutté contre l'armée. Il est censé avoir été un grand homme médecine. Ils disent qu'il connaissait la Voie de la Bénédiction en entier, les sept jours intégralement du début à la fin, la Voie de la Montagne et plusieurs autres chants.

McGinnis rajouta une petite dose de bourbon dans son verre, attentif à faire monter le niveau du liquide jusqu'au bas de la marque Coca-Cola.

— Mais je n'ai jamais entendu dire que son fantôme était dans un endroit spécial... ou qu'il s'en prenait aux gens.

Il goûta le breuvage rajeuni, fit la grimace, poursuivit :

— Dieu sait pourtant qu'il pourrait causer la maladie du fantôme dans toute la région qui s'étend par là.

C'était le moment, pensa Leaphorn, de poser la question cruciale.

— Il y a un jour ou deux vous avez entendu parler d'un étranger avec un grand chien ? Un grand chien énorme ?

— Un étranger ?

— Ou un Navajo, l'un ou l'autre.

McGinnis secoua la tête.

— Non.

Il rit :

— J'ai quand même entendu une histoire de Loup Navajo, ce matin. Un gars de là-bas, sur le plateau, m'a dit qu'un porteur-de-peau avait tué les chiens

du troupeau de son neveu au point d'eau de Falling Rock, loin de ce côté-là, sur le plateau. Mais vous, vous parlez d'un vrai chien, pas vrai ?

— Un vrai, oui, dit Leaphorn. Mais est-ce que son neveu a vu le sorcier ?

— Pas d'après ce que j'ai entendu. Les chiens sont pas revenus avec les moutons. Alors le lendemain le garçon est allé voir ce qui se passait. Il les a trouvés morts et il y avait les traces du loup-garou là où ils avaient été tués. (Il haussa les épaules.) Vous savez ce que c'est. Quasiment toujours la même vieille histoire de porteur-de-peau.

— Rien sur un étranger, alors, insista Leaphorn.

McGinnis le regarda attentivement, observant sa réaction.

— Voyons. On a eu un étranger, ici, à Short Mountain. Qu'est arrivé tôt ce matin.

Avec le talent de celui qui sait raconter les histoires il marqua une pause pour renforcer l'effet de ses mots :

— Une femme, dit-il.

Leaphorn ne dit rien.

— Une jolie jeune femme, ajouta McGinnis sans cesser d'observer Leaphorn. Dans une grosse voiture de sport. En provenance de Washington.

— Vous voulez dire Theodora Adams ? demanda Leaphorn.

McGinnis ne laissa pas la déception se lire sur son visage.

— Vous savez tout sur elle, alors ?

— Je sais plusieurs choses, corrigea Leaphorn. Elle est la fille d'un médecin du Service de la Santé Publique. J'ignore ce qu'elle peut bien venir fichier par ici. Et je m'en moque totalement d'ailleurs. Après quoi en a-t-elle ? L'un de ces anthropologues qui travaillent dans le wash ?

McGinnis inspecta le niveau du bourbon dans son verre, le remua doucement et observa Leaphorn du coin de l'œil.

— Elle essaye de trouver quelqu'un qui pourrait la conduire au hogan de Hosteen Tso, dit-il.

Puis il sourit. Il avait enfin réussi à déclencher une réaction chez le lieutenant Joe

Leaphorn.

Il ne s'avéra pas nécessaire de se mettre à la recherche de Theodora Adams. Joe Leaphorn franchit la porte du Comptoir d'Échanges de Short Mountain et tomba sur la jeune femme, qui était pressée et qui le cherchait.

— C'est vous le policier qui conduisez cette voiture ? lui dit-elle.

Son sourire était éclatant et ses dents parfaites dessinaient un arc de cercle d'un blanc éblouissant dans son visage parfait très bronzé.

— Il y a, reprit-elle, quelque chose que vous pourriez faire pour moi (à nouveau le sourire), si vous le vouliez.

— C'est-à-dire ? demanda Leaphorn.

— Il faut que je me rende au hogan de quelqu'un qui s'appelle Hosteen Tso. J'ai trouvé quelqu'un qui sait comment y aller mais ma voiture ne passera pas sur cette route-là.

Elle adressa un regard chagrin à la Corvette Stingray qui était garée à l'ombre de la grange. Deux jeunes hommes étaient penchés sur elle. Puis toute la puissance du regard de Theodora Adams se reporta sur Leaphorn.

— Elle est trop basse, expliqua-t-elle. Le dessous a cogné contre des rochers.

— Vous voulez que je vous conduise au hogan de Tso ?

— Oui, dit-elle.

Son sourire ajouta "s'il vous plaît" à sa place.

— Pourquoi voulez-vous y aller ?

Le sourire s'effaça légèrement.

— J'ai une affaire à régler.

— Avec Hosteen Tso ?

Le sourire disparut.

— Hosteen Tso est mort, dit-elle. Vous le savez. Vous êtes policier.

Ses yeux étudiaient le visage de Leaphorn, légèrement hostiles mais avant tout avec une curiosité franche et dépourvue de timidité. Leaphorn se souvint soudain de la première fois qu'il avait vu des yeux bleus semblables à ceux-là. Avec son oncle et son cousin ils étaient allés au pensionnat de Kayenta et là-bas il y avait une femme blanche aux yeux bleus qui l'avait dévisagé. Au début il avait pensé que des yeux aussi étranges que ça devaient être aveugles. Cette femme-là, elle aussi, l'avait dévisagé comme s'il était un objet intéressant. Le même jour, se souvint-il, il avait vu son premier barbu (quelque chose qui, pour un jeune Navajo, était aussi curieux qu'un serpent à ailes), mais l'impolitesse de ces yeux pâles l'avait néanmoins davantage marqué. Il en avait toujours gardé le souvenir. Et cette image, maintenant, influençait ses réactions.

— Une affaire à régler avec qui ?

— Ça, ce n'est pas votre affaire, répondit-elle.

Elle s'écarta de lui d'un demi-pas, s'arrêta, se retourna.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Bien sûr que si que c'est votre affaire. Vous êtes policier. (Elle prit une expression d'excuse et haussa les épaules.) C'est juste que c'est quelque chose de très personnel. Rien à voir avec la loi et je ne peux absolument pas en parler. (Elle eut un nouveau sourire, un peu triste.) Je vous demande pardon.

Son visage indiqua à Leaphorn que ses regrets étaient sincères. C'était une jeune femme remarquablement belle, mince, la poitrine haute ; elle portait un pantalon blanc et une chemise bleue qui correspondait exactement à la couleur de ses yeux. Elle paraissait avoir de l'argent à ne pas savoir qu'en faire, être capable et sûre d'elle, pensa-t-il. Elle paraissait également ne pas être à sa place du tout au Comptoir d'Échanges de Short Mountain.

— Est-ce que vous savez comment aller chez Tso ?

— L'homme qui est là-bas allait me le montrer, répondit-elle.

Elle pointait le doigt en direction des deux jeunes gens qui se trouvaient vers sa voiture, l'un

d'eux maintenant allongé dessous (occupé apparemment à déterminer les dégâts causés à l'avant), et l'autre accroupi à côté de lui.

— Mais nous n'avons pas pu faire passer les rochers à cette fichue Stingray.

Elle observa un instant de silence, les yeux attentivement fixés sur Leaphorn.

— J'allais lui donner vingt-cinq dollars, ajouta-t-elle.

Sa phrase resta en suspens, ni offre, ni pot-de-vin, juste une phrase à laquelle Leaphorn pouvait réfléchir avant d'en faire ce qu'il voulait. Il y réfléchit et trouva cela joliment tourné. Cette fille était intelligente.

— Il y a une chose que j'ai, reprit-elle. C'est plein d'argent.

— La Police Tribale Navajo a un règlement qui interdit de prendre des auto-stoppeurs, dit Leaphorn.

Il retourna tout cela dans sa tête. Il allait dire à Largo que sa Theodora Adams était là et qu'elle était en bonne santé. Il allait lui dire où elle voulait aller. Il était presque sûr que Largo lui dirait de la conduire chez Tso, juste pour découvrir ce qu'elle voulait y faire. Mais peut-être que non. En demandant à Largo de s'inquiéter du sort de Theodora Adams, Window Rock l'avait, d'une manière non officielle et inavouée, rendu responsable d'elle. Étant donné les circonstances, Largo ne souhaiterait peut-être pas qu'elle soit conduite dans cette région reculée.

— Écoutez, dit Leaphorn. Qu'est-ce que vous savez sur Hosteen Tso ?

— Je sais que quelqu'un l'a tué, si c'est ça que vous voulez dire. Au printemps dernier.

— Et nous ne savons pas qui l'a fait. Par conséquent nous sommes très intéressés par quiconque a des affaires à régler par là-bas.

— Mes affaires n'ont rien de criminel, assura Theodora Adams qui semblait amusée. Elles n'ont rien à voir avec la loi ni avec la police. Ce sont juste des affaires personnelles. Et si vous n'êtes pas disposé à m'aider, je trouverai quelqu'un d'autre pour le faire.

Et, cela étant dit, elle traversa la cour et disparut à l'intérieur du comptoir d'échanges.

L'un des inconvénients de la situation géographique du Comptoir d'Échanges de Short Mountain c'est qu'elle rend impossibles les communications radio courte fréquence. Pour entrer en contact avec Tuba City, Leaphorn fut obligé de prendre sa voiture et de sortir de la déclivité causée par le wash, puis de grimper suffisamment haut sur la mesa pour que la réception ne soit pas rendue inopérante par le relief. Il trouva Largo surpris comme il se doit que la dénommée Adams eût pour projet de se rendre au hogan de Tso.

— Vous voulez que je l'y conduise ? demanda Leaphorn. Je vais aller voir la dénommée Cigaret et c'est plus ou moins sur le chemin. Dans la même direction en tous cas.

— Non, répondit Largo. Contentez-vous de trouver ce qu'elle peut bien fabriquer, bon sang !

— Je suis quasiment sûr qu'elle ne va pas me le dire. Elle m'a déjà annoncé que ça ne nous regardait pas.

— Vous pourriez l'amener ici à fin d'interrogatoire.

— Ah bon ? Vous me conseillez de le faire ?

Le silence fut de courte durée : Largo se remémorait la raison première qui avait motivé son intérêt pour Theodora Adams.

— Je suppose que non. Pas à moins d'y être obligés. Faites à votre manière. Mais arrangez-vous pour qu'il ne lui arrive rien.

La manière dont Leaphorn avait déjà décidé de s'y prendre consisterait à proposer à Theodora Adams de la conduire au hogan de Tso. S'il le faisait elle n'aurait aucun moyen imaginable de l'empêcher d'apprendre pourquoi elle s'y était rendue. Il allait retrouver la dénommée Adams et prendre la route.

Mais lorsqu'il revint au comptoir d'échanges, il était plus de dix heures du soir et Theodora Adams était partie. Il en allait de même d'un pick-up truck GMC appartenant à une femme appelée Naomi Chèvres Nombreuses.

— Je l'ai vue discuter avec Naomi Chèvres

Nombreuses, lui raconta McGinnis. Elle est entrée ici et m'a demandé de lui dessiner une petite carte pour lui indiquer comment aller chez Tso. Et ensuite elle m'a demandé si vous aviez repris la route de Tuba City, et je lui ai dit que vous vous étiez probablement juste éloigné un peu pour utiliser votre radio parce que vous aviez l'intention d'aller parler avec madame Cigaret. Alors elle a fait en sorte que je lui montre où se trouve le hogan de Cigaret sur la carte. Puis elle m'a demandé de qui elle pouvait louer les services pour la conduire chez Tso et je lui ai répondu qu'on ne pouvait jamais être sûr de rien avec vous, les Navajos, et la dernière chose que je l'aie vue faire c'était de discuter avec Naomi.

— Elle a décidé Naomi Chèvres Nombreuses à la conduire là-bas ?

— J'en sais rien, moi, déclara McGinnis. Je les ai pas vues partir.

— Je parierais bien que oui, dit Leaphorn.

— Il me vient à l'idée que je vous ai dit tout un tas de trucs et que vous m'avez rien dit du tout. Pourquoi est-ce qu'elle veut aller au hogan de Tso ?

— Je vais vous dire une chose, répondit Leaphorn. Quand je le saurai, je vous le dirai.

Selon les normes souples de la Réserve Navajo, les cinq premiers kilomètres de la route menant au hogan de Hosteen Tso étaient officiellement décrits comme "sans amélioration : praticables par temps sec". La route remontait le Short Mountain Wash jusqu'au site où l'équipe anthropologique menait des fouilles dans des ruines à flanc de falaise. Elle suivait le fond du lit du wash constitué essentiellement de terre tassée et, si l'on avait la prudence d'éviter les endroits mous, n'entraînait ni inconfort ni danger particulier. Leaphorn dépassa les ruines un peu après minuit. À l'exception d'un pick-up truck et d'une petite caravane de camping garée à l'ombre d'un tremble, il n'y avait aucun signe de vie. À partir de là, la route se détériorait rapidement, passant d'honnête à difficile, puis à mauvaise, à épouvantable, jusqu'à ce qu'en fait il n'y ait plus de route du tout, simplement une piste. Elle quittait le wash de plus en plus étroit par l'intermédiaire d'un arroyo qui venait s'y jeter, serpentait à travers huit cents mètres de schistes déchiquetés et émergeait au sommet du Rainbow Plateau. Le paysage devenait un cauchemar pour constructeurs de routes et un rêve pour géologues. Ici, il y avait des éternités, la croûte terrestre s'était déformée et tordue. Rien n'était plat. Des sédiments calcaires, de grandes masses de grès de couleur vive, des affleurements de granite et même d'épaisses veines de marbre avaient été malaxés en même temps par un mouvement paroxystique inimaginable, puis tailladés, sculptés et érodés par dix millions d'années de vent, de pluie, de glaciation et de fonte des neiges. Ici, conduire consistait à suivre un chemin à peine tracé sur un parcours du combattant fait de pierres. Cela nécessitait prudence, patience et concentration.

Leaphorn trouva la concentration difficile à acquérir. Sa tête était pleine de questions. Où était Frederick Lynch ? Où allait-il ? La marche vers le nord qu'il avait suivie depuis sa voiture abandonnée l'amènerait près du hogan de Tso. Les affaires qui appelaient Theodora Adams au hogan de Tso étaient-elles en rapport avec Frederick Lynch ? Cela semblait logique... s'il y avait toutefois la moindre logique dans toute cette affaire. Quand deux étrangers blancs apparaissent à peu près au même moment dans ce coin reculé du monde, l'un pour se rendre au hogan de Hosteen Tso et l'autre pour marcher dans cette direction-là, la logique veut qu'il y ait là davantage qu'une simple coïncidence. Mais pourquoi, grand Dieu, traverseraient-ils la moitié d'un continent pour se rencontrer en l'un des points les plus lointains et les plus inaccessibles de l'hémisphère ? Leaphorn ne parvenait à trouver aucune raison possible. Le bon sens voulait que leur venue ait un rapport avec le meurtre de Hosteen Tso, mais Leaphorn n'arrivait pas à envisager le moindre lien. Il ressentait cette irritation et ce malaise qu'il ressentait toujours lorsque le monde autour de lui semblait avoir perdu l'ordre logique qui était le sien. Il y avait également un sentiment croissant d'inquiétude. Largo lui avait dit de s'arranger pour qu'il n'arrive rien à Theodora Adams. Très certainement, elle était quelque part devant lui sur cette route, dans le véhicule d'une femme qui était accoutumée à ses dangers et qui pouvait conduire plus vite que lui ne le pouvait. Une fois de plus il se souvint du visage souriant de Lynch lorsqu'il l'avait piégé dans le but de le tuer. Il pensa aux chiens de berger massacrés par l'animal que Lynch avait avec lui. Voilà ce que Theodora allait rencontrer. Leaphorn passa sur une grosse pierre plus vite qu'il n'aurait dû, entendit le dessous du véhicule racler contre le roc et jura à haute voix en navajo.

En freinant pour arrêter la voiture, il se rendit compte qu'il y avait quelque chose avec lui à l'intérieur. La sensation d'un mouvement, ou un bruit inexpliqué, s'imposa à lui. Il défit la courroie de sécurité qui retenait son pistolet, tira

le chien doucement en arrière pour l'amener sur le cran de repos, cala l'arme dans sa paume et se retourna brusquement sur son siège. Rien. Il plongeait le regard par-dessus le rebord de son siège, l'arme prête. Sur le plancher rembourré par son propre sac de couchage était allongée Theodora Adams.

— J'espère que vous n'avez pas bousillé la voiture, dit-elle. C'est ce qui m'est arrivé, en cognant sur des rochers comme ça.

Leaphorn actionna le plafonnier et la regarda fixement sans rien dire. La surprise céda la place à la colère, laquelle fut rapidement emportée par le soulagement. Theodora Adams ne risquait rien.

— Je vous ai dit que nous avons un règlement interdisant les passagers, lui dit Leaphorn.

Elle se hissa du sol sur le siège arrière, secoua la tête pour démêler sa masse de cheveux blonds.

— Je n'avais pas le choix. Cette femme a refusé de me prendre. Et le vieux monsieur m'a dit que vous alliez par là de toute façon.

— McGinnis ?

Theodora Adams haussa les épaules.

— McGinnis. Son nom n'a pas d'importance. Il n'y avait donc aucune raison que je ne vienne pas avec vous.

C'était un point qui pouvait prêter à argument, mais qui ne pourrait être résolu. Leaphorn argumentait rarement. Il réfléchit à l'envie qu'il avait de lui ordonner de descendre puis de la récupérer sur le chemin du retour. Cette envie disparut rapidement, la colère se trouvant vaincue par le besoin de savoir pourquoi elle se rendait au hogan de Hosteen Tso. Les yeux de Theodora étaient d'un bleu profond inhabituel, à moins que la couleur n'en fût accentuée par la clarté inhabituelle de la blancheur qui entourait l'iris. Des yeux qui n'accepteraient pas de se baisser, qui restaient fixés sur les yeux de Leaphorn : arrogants, dépourvus de timidité, légèrement amusés.

— Venez à l'avant, dit-il.

Il ne la voulait pas derrière lui.

En silence ils traversèrent le champ de cailloux en cahotant puis s'engagèrent sur la surface moins accidentée d'une longue pente de grès. Theodora

Adams plongea la main dans son sac, en sortit une petite feuille de bloc-note carrée qui était pliée et la défroissa sur sa jambe de pantalon. C'était une carte tracée au crayon.

— Où sommes-nous à peu près ?

Leaphorn augmenta la lumière du tableau de bord et examina le papier.

— À peu près ici, dit-il.

Il sentit le contact de sa cuisse sous le bout de son doigt. Exactement, il le savait, comme elle savait que ça se passerait.

— Une quinzaine de kilomètres ?

— Une trentaine.

— Donc nous y serons très bientôt ?

— Non, dit Leaphorn. Absolument pas.

Il rétrograda pour aborder une saillie rocailleuse. Le véhicule passa dans l'ombre d'un gros rocher, ce qui rendit soudain visible le reflet de la jeune femme sur la face interne du pare-brise. Elle regardait Leaphorn, attendant qu'il offre un complément à sa réponse.

— Pourquoi ça ?

— Parce que nous allons d'abord au hogan de Margaret Cigaret. Je vais lui parler. Ensuite nous déciderons si nous allons au hogan de Tso ou non.

En fait il n'y avait aucune raison d'atteindre le hogan de Margaret Cigaret avant l'aube. Il avait eu l'intention de trouver où il était puis de garer la voiture et de dormir un peu.

— Nous déciderons ?

— Vous me direz quelle affaire vous y amène. Je déciderai ensuite si nous devons y aller.

— Écoutez, dit-elle. Je vous demande pardon si je me suis montrée impolie, là-bas. Mais vous l'avez été aussi. Pourquoi nous ne...

Elle s'arrêta.

— Comment vous appelez-vous ?

— Joe Leaphorn.

— Joe, dit-elle, je m'appelle Judy Simons, tous mes amis m'appellent Judy et je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas être amis.

— Plongez la main dans votre sac, mademoiselle Simons, et faites-moi voir votre permis de conduire, dit Leaphorn en poussant son sac vers elle.

— Je ne l'ai pas sur moi.

La main droite de Leaphorn fouilla avec dextérité à l'intérieur du sac, en ressortit avec un épais porte-cartes en cuir bleu.

— Remettez ça, ordonna-t-elle d'un ton glacial. Vous n'avez absolument pas le droit de faire ça.

Le permis de conduire se trouvait dans le premier compartiment du porte-cartes. Sur la photographie carrée, le visage qui le regarda était celui de la femme qui se trouvait à côté de lui, avec son sourire attirant même quand elle se trouvait face à l'appareil photo du bureau de délivrance des permis de conduire. Le nom était celui de Theodora Adams. D'un geste, Leaphorn referma le porte-cartes et le remit dans le sac.

— D'accord, dit-elle. Ce n'est pas votre affaire mais je vais vous dire pour quelle raison je me rends au hogan de Tso.

Le véhicule s'inclina sur la roche en pente. Elle s'agrippa à la portière pour ne pas glisser sur le siège en direction de Leaphorn, ajouta ensuite :

— Mais il faudra me promettre de m'y conduire.

Elle attendit une réponse, le scrutant avec espoir. Leaphorn ne répondit pas.

— J'ai un ami. Un Navajo. Il a eu des tas d'ennuis.

Leaphorn lui jeta un coup d'œil. Le sourire qu'elle arborait dépréciait le rôle de bon Samaritain qu'elle se donnait.

— Vous savez. Il ne savait pas bien où il en était. Alors il a décidé de revenir chez lui. Et j'ai décidé que j'allais venir l'aider.

La voix se tut, le silence appelant un commentaire. Leaphorn changea à nouveau de vitesse pour négocier une nouvelle pente prononcée.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tso. C'est le petit-fils de Hosteen Tso. Le vieil homme voulait qu'il vienne le voir.

— Ah ! fit Leaphorn.

Mais ce petit-fils était-il également Frederick Lynch ? Était-il Monture-en-Or ? Leaphorn était presque certain que oui.

— Joe, dit-elle en touchant sa jambe du bout de son doigt. Vous pourriez me laisser chez Tso et

parler à madame Cigaret en revenant. Ça ne vous prendra pas plus longtemps.

— Je vais y réfléchir, promit-il.

Madame Cigaret n'était probablement pas là. Et quoi qu'elle puisse lui dire, cela paraissait dénué d'importance comparé à l'idée de se retrouver face à face avec Monture-en-Or, d'arrêter l'homme qui avait essayé, avec une telle jubilation, de le tuer.

— Est-ce qu'il vous attend ?

— Écoutez, dit-elle. Je sais que vous n'allez pas m'y conduire d'abord. Vous n'allez rien faire du tout pour moi. Pourquoi est-ce que je vous dirais quoi que ce soit sur mes affaires ?

— Nous allons y aller d'abord. Mais pourquoi être aussi pressée ? Est-ce qu'il sait que vous venez ?

Elle rit. Son rire était empreint d'une véritable gaieté ce qui amena Leaphorn à quitter des yeux la piste qu'il était en train de suivre pour la regarder. Elle riait de bon cœur, exprimant quantité de souvenirs joyeux.

— Oui et non, dit-elle. Ou plus simplement, oui. Il le sait.

Elle lança un regard à Leaphorn ; la gaieté se lisait toujours dans ses yeux.

— C'est comme de demander à quelqu'un s'il sait que le soleil va se lever. Bien sûr qu'il va se lever. S'il ne le fait pas, le monde s'arrête de tourner.

C'est une femme d'une surprenante jeunesse, pensa Leaphorn. Il ne voulait pas qu'elle soit avec lui lorsqu'il s'approcherait pour la première fois du hogan de Hosteen Tso. Que ça lui plaise ou non, elle allait attendre dans la voiture le temps qu'il détermine qui, ou ce qui, les attendait au hogan.

Si Leaphorn avait calculé son coup exactement, il serait arrivé sur la crête de la mesa qui dominait le hogan de Tso à l'aube. En fait, il arriva peut-être une heure avant, alors qu'à l'ouest la lune était presque descendue sur l'horizon et que la clarté des étoiles était juste suffisante pour confirmer la vague silhouette des constructions en contrebas. Il s'assit et attendit. Il s'assit suffisamment en retrait du bord de la mesa pour que le courant d'air qui descendait en se rafraîchissant ne porte pas son odeur. Si le chien était là, il ne voulait pas qu'il soit alerté. Le chien avait beaucoup occupé son esprit tandis qu'il trouvait son chemin sur la piste à chariots sombre qui menait vers le hogan, puis qu'il remontait sur la pente de derrière de cette petite mesa. Il doutait qu'il fût dehors à chasser, mais tout paraissait possible dans cette affaire bizarre. La pensée du chien avait accentué sa prudence et tendu ses nerfs. Maintenant qu'il était assis, le dos protégé par un bloc de pierre, il se détendait. Si l'animal rôdait, il l'entendrait à temps pour réagir à une attaque. Le danger (s'il y en avait bien sûr eu un) était maintenant passé.

Silence. Dans l'univers indistinct et tranquille d'avant l'aube, l'odorat l'emportait sur la vue et l'ouïe. Leaphorn sentait le parfum âcre des genévriers juste derrière lui, l'arôme de la poussière ainsi que d'autres odeurs si faibles qu'elles défiaient l'identification. De quelque part, loin dans son dos, lui parvint un seul bruit sec presque inaudible. Peut-être une pierre qui se refroidissait et se contractait après la chaleur de la veille, peut-être un prédateur qui se déplaçait soudain en cassant un petit bout de bois, peut-être la terre qui vieillissait d'une seconde. Le bruit

ramena ses pensées sur le chien, sur les yeux qui l'avaient observé depuis la voiture, sur ce qui était arrivé aux chiens de troupeau autour du point d'eau, et sur les chiens sorciers, les Loups Navajos des traditions ancestrales de son peuple. Les Loups Navajos étaient des hommes et des femmes qui se détournaient de l'harmonie pour aller vers le chaos et acquéraient le pouvoir de se changer en coyotes, en chiens, en loups et même en ours, de voler dans les airs et de répandre la maladie parmi le Dinee. Quand il était jeune il avait cru, avec ferveur et terreur, à ce concept du mal. À trois kilomètres du hogan de sa grand-mère il y avait un piton volcanique érodé que le Peuple évitait. Là-bas, dans une grotte, les sorciers se rassemblaient, supposait-on, pour initier de nouveaux membres à leur clan de Loups. Alors qu'il était en seconde année à l'université de l'État d'Arizona, il en était venu, avec la même ferveur, à ne plus prêter foi aux coutumes anciennes. Il était allé voir sa grand-mère et s'était rendu seul au vieux cœur du volcan. Tandis qu'il escaladait les parois de basalte qui s'éboulaient, se sentant courageux et libéré, il avait découvert deux grottes, dont l'une semblait plonger vers le cœur noir de la terre. Il n'y avait pas eu de sorciers, ni le moindre signe que quelque créature que ce fût utilisât ces grottes, à l'exception, peut-être, d'une tanière de coyotes. Mais il n'était pas descendu dans les ténèbres.

Depuis de nombreuses minutes, son imagination lui avait suggéré une opalescence diffuse le long de l'horizon, vers l'est, et à présent ses yeux la lui confirmaient. Une division déchiquetée entre le ciel noir et la terre encore plus noire, la forme des monts Chuska à la frontière du Nouveau-Mexique. Dans le silence de cet instant, un autre bruit atteignit ses oreilles. Il se rendit compte qu'il en avait déjà été conscient à un certain niveau en dessous du seuil de la perception auditive. Maintenant cela devenait un murmure qui venait, disparaissait puis revenait. Ça semblait provenir du nord. Intrigué, il fronça les sourcils. Puis il comprit de quoi il devait s'agir. C'était le bruit de l'eau courante,

la San Juan qui traversait sa zone de rapides, se glissait dans son canyon vers le lac Powell. En cette saison le niveau de la rivière devait être bas, la fonte des neiges provenant des Rocheuses ayant été drainée depuis longtemps. Même dans ce silence, Leaphorn doutait que le son, étouffé par la profondeur du canyon, puisse porter loin. L'un des méandres que décrivait la rivière devait la faire passer à trois petits kilomètres du hogan de Tso.

L'œil de Leaphorn perçut un mouvement éclair dans la lumière grise en dessous de lui : une chouette en chasse. Ou bien, pensa-t-il sardoniquement, le fantôme de Hosteen Tso qui venait hanter le hogan du vieil homme. L'est s'éclaircissait. Leaphorn s'écarta silencieusement de sa pierre et se rapprocha de la crête. Les bâtiments étaient clairement visibles. Il examina l'emplacement. Juste en dessous de lui, le ruissellement des eaux avait creusé un cul-de-sac dans la paroi de grès de la mesa. Ce devait être l'endroit où Femme-qui-Écoute était entrée en communion avec la terre pendant que son patient et la jeune fille qui l'aidait étaient assassinés. Il étudia la topographie des lieux. Il faisait désormais suffisamment clair pour distinguer la piste à chariots qui établissait un lien ténu entre le hogan de Tso et le monde des hommes. Le long de cette piste avait dû s'avancer le meurtrier. Les enquêteurs n'avaient trouvé que les traces du pick-up truck de madame Cigaret et aucune empreinte de sabot. Donc le meurtrier était venu à pied, visible du hogan pendant plus de trois cents mètres. Tso et la jeune fille avaient dû regarder la mort marcher vers eux. Ils n'avaient pas eu conscience d'une menace, apparemment. Avaient-ils vu un ami ? Un étranger ? À la verticale des pieds de Leaphorn la piste bifurquait vers la falaise, passant à une dizaine de mètres de l'endroit où madame Cigaret, invisible derrière un rideau de pierre, se tenait pendant que le meurtrier passait. Qu'avait-il fait ensuite ? Il avait forcément vu les représentations rituelles peintes sur la poitrine du vieil homme. Cela aurait dû lui apprendre que Tso était en train de se plier à un diagnostic cérémoniel, qu'une Oreille-qui-Écoute ou une Main-qui-Tremble devait se

trouver à proximité. Il avait pu penser que c'était l'adolescente qui était chargée d'établir le diagnostic. Mais pas s'il était un Navajo de la région. Car alors il aurait su que le camion appartenait à Femme-qui-Écoute. Leaphorn étudia le sol en contrebas, tentant de reconstituer la scène. Le meurtrier était apparemment parti aussitôt après le crime. En tout cas, aucune des possessions de Tso n'avait disparu, à leur connaissance. Il était tout simplement reparti comme il était venu : sur la piste, à douze mètres en dessous du bout des bottes de Leaphorn. Celui-ci suivit cette ligne de retraite des yeux puis s'arrêta. Intrigué, il fronça les sourcils. Au même instant, il sentit la fumée.

L'est était maintenant strié de rouge et de jaune, donnant assez de lumière pour éclairer un filet de fumée bleue vacillante qui montait du trou à fumée du hogan de Tso. L'homme était là. Leaphorn ressentit une violente tension. Il prit ses jumelles, les ajusta rapidement et étudia les alentours du hogan. Si le chien devait participer à l'affrontement, il fallait qu'il le sache. Il ne put déceler aucune trace de l'animal. Les quelques endroits où des traces pouvaient s'inscrire ne portaient que des empreintes de chaussures. Aucune trace de crottes de chien. Il scruta attentivement les endroits où un chien urinerait probablement, où il pourrait s'allonger à l'ombre l'après-midi. Il ne trouva rien. Il abaissa les jumelles et se frotta les yeux. Au moment où il le faisait, la porte du hogan s'ouvrit et un homme apparut.

L'homme resta sur le seuil, une main sur la porte faite de planches, et il regarda dans la direction de l'aube. Un homme de bonne taille, jeune, qui portait une chemise bleue déboutonnée, un caleçon blanc et des chaussures montantes dont les lacets n'étaient pas encore noués. Leaphorn l'observa dans les jumelles, essayant d'établir un lien entre cet homme qui jouissait de la beauté de l'aube et le visage au large sourire qu'il avait vu à travers le pare-brise de la Mercedes. Les cheveux étaient noirs, ce qui correspondait au souvenir qu'il avait. L'homme était grand, d'une taille qui était réduite par le grossissement dû aux jumelles et par l'angle

de vue. Sans doute un peu plus d'un mètre quatre-vingts avec des hanches étroites et un torse très musclé. Il observait le matin, et une plus grande partie de son visage était maintenant visible. C'était un visage navajo, assez long, plutôt osseux. Un visage vif, intelligent, qui ne reflétait que le plaisir de profiter paisiblement de cette matinée. Une gêne dans sa poitrine fit prendre conscience à Leaphorn que cela faisait un moment qu'il retenait son souffle. Il reprit sa respiration. Un peu de la tension de la nuit l'avait quitté. Il était plus ou moins parti en chasse contre la quintessence du mal, une créature qui tuerait avec un plaisir sans retenue. Il avait trouvé un simple mortel. Et cependant, ce Navajo qui se tenait là-bas en dessous de lui et qui examinait le ciel rose de l'aube devait être le même homme qui, exactement trois nuits plus tôt, lui avait foncé dessus en riant. Rien d'autre ne pouvait être logique.

L'homme se détourna soudain et se courba pour rentrer dans le hogan. Leaphorn abaissa les jumelles et réfléchit. Pas de lunettes. Pas de monture en or. Cela pouvait simplement signifier qu'il les avait mises dans sa poche. Leaphorn observa la disposition des bâtiments en contrebas. Il repéra un endroit où il pouvait descendre de la mesa sans être vu et s'approcher du hogan en évitant l'entrée orientée à l'est. Avant qu'il n'ait eu le temps de bouger, l'homme réapparut. Il était entièrement habillé maintenant, portait un pantalon noir et ce qui ressemblait à une écharpe violette sur les épaules. Il avait quelque chose dans les mains. À l'aide des jumelles Leaphorn identifia deux récipients et un petit étui noir. Quelque chose qui ressemblait à une serviette éponge blanche était posé sur son poignet. Il marcha d'un bon pas jusqu'à l'abri de broussailles et déposa les récipients, l'étui et la serviette sur la planche qui y servait de table.

Il se rase, pensa Leaphorn. Mais ce que l'homme faisait n'avait rien à voir avec l'action de se raser. Il avait sorti plusieurs objets de l'étui et les avait disposés sur la table. Puis il était demeuré debout, immobile, se contentant de les regarder. Il se laissa soudain tomber sur un genou

puis se releva aussitôt. Leaphorn fronça les sourcils. Il scruta les récipients. L'un des deux semblait rempli à moitié d'un liquide rouge. L'autre contenait quelque chose qui était aussi clair que de l'eau. L'homme avait maintenant sorti un objet petit et blanc et le présentait à la lumière en le regardant. Il le tenait entre les doigts des deux mains, comme s'il était lourd ou extrêmement fragile. Dans les jumelles, ça ressemblait à un petit morceau de pain. L'homme versait le liquide rouge dans une coupe, ajoutait quelques gouttes du liquide clair, levait la coupe dans ses deux mains au-dessus du niveau de ses yeux. Son visage était en extase et ses lèvres bougeaient légèrement, comme s'il s'adressait à la coupe. Tout à coup la mémoire de Leaphorn lui vint en aide : quelque chose à quoi il avait assisté il y avait des années et qui avait alors dominé ses pensées pendant des semaines. Il savait ce que l'homme était en train de faire et connaissait même les mots qu'il prononçait : "...ceci est la coupe dans laquelle est mon sang, le sang de mon engagement nouveau et éternel. Il sera versé pour toi et pour tous les hommes afin que tous les péchés puissent être pardonnés..."

Leaphorn abaissa les jumelles. L'homme qui se trouvait au hogan de Tso était un prêtre catholique romain. Ainsi que les règles de son sacerdoce l'exigeaient de lui chaque jour, il célébrait la messe.

De retour à sa voiture, Leaphorn trouva la jeune femme endormie. Elle était pelotonnée sur le siège avant, la tête posée sur son sac, la bouche légèrement ouverte. Il l'observa un moment puis déverrouilla la portière du côté du conducteur, écarta ses pieds nus et se glissa derrière le volant.

- Il vous a fallu drôlement longtemps, dit Theodora Adams.

Elle se redressa, repoussa ses cheveux de devant son visage.

- Vous avez trouvé l'endroit ?

- Nous allons mettre les choses au point de manière simple et claire pour tout le monde, dit Leaphorn en démarrant. Si vous répondez à mes

questions sur cet homme, je vous y emmène. Si vous commencez à me mentir, je vous reconduis à Short Mountain. Et j'en sais assez pour savoir quand vous commencerez à mentir.

— Il y était, alors, dit-elle.

Ce n'était pas véritablement une question. Elle n'avait jamais douté qu'il y serait. Mais il y avait une attente nouvelle sur ses traits, une certaine avidité.

— Il y était, confirma Leaphorn. Un peu plus d'un mètre quatre-vingts environ, cheveux noirs. Cela correspond à l'homme que vous vous attendiez à voir ?

— Oui, dit-elle.

— Qui est-ce ?

— Vous allez en entendre parler, de ça. Vous n'avez pas le droit.

— D'accord, dit Leaphorn. Ne vous gênez pas. Qui est-ce ?

— Je vous ai dit qui c'est. Benjamin Tso.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Ce qu'il fait ? répéta-t-elle en riant. Vous voulez dire comme métier ? Je n'en sais rien.

— Vous mentez. Dites-le moi ou nous retournons à Short Mountain.

— Il est prêtre. Il appartient à l'ordre des Moines Mineurs... c'est un franciscain.

Sa voix était amère, peut-être à cause de l'information elle-même, peut-être parce qu'elle avait été obligée de la livrer.

— Que fait-il ici ?

— Il se repose. Il était fatigué. Le voyage avait été long.

— Il venait d'où ?

— De Rome.

— En Italie ?

— En Italie, répéta-t-elle en riant. C'est là que se trouve Rome.

Leaphorn coupa le moteur.

— Arrêtons de jouer à ça, dit-il. Si vous voulez voir cet homme, vous allez tout me raconter.

— Oh, c'est bon, dit-elle. Après tout, qu'est-ce que ça peut fiche ?

Et, ayant décidé de parler, elle parla librement,

prenant plaisir à son récit.

Elle l'avait rencontré à Rome. Il y avait été envoyé pour achever ses études à l'université américaine du Vatican et au séminaire franciscain qui se trouve à l'extérieur de la ville. Elle y était allée avec son père et avait fait la connaissance de Tso par l'intermédiaire du frère de la fille qui partageait sa chambre sur le campus ; lui aussi était sur le point de recevoir l'ordination. L'ayant rencontré, elle était restée là-bas quand son père était rentré à Washington.

— Le fin mot de l'histoire c'est que nous allons nous marier. Pour abréger un peu, il est venu ici à cause de son grand-père et je suis venue pour le rejoindre.

Vous avez abrégé beaucoup, pensa Leaphorn. Vous avez omis de parler de tout ce qui concerne ce que vous avez vu et que vous ne pouvez pas avoir mais que vous voulez et que vous êtes venue chercher. Et ce qui concerne ce Navajo, pur produit de la vie du hogan, du pensionnat de la mission catholique, puis du séminaire, qui a vu quelque chose qu'il n'avait encore jamais vu et qui ne sait comment résoudre ce problème. Cela n'avait dû être qu'un simulacre de combat, supposa Leaphorn. Il se remémora le visage extasié de Tso contemplant le pain levé vers le ciel et sentit une colère irraisonnée l'envahir. Il avait envie de demander à la jeune femme comment elle avait fait pour laisser Tso lutter aussi loin de la tentation.

Au lieu de cela il lui dit :

— Il abandonne la prêtrise ?

— Oui, dit-elle. Les prêtres n'ont pas le droit de se marier.

— Qu'est-ce qui l'a amené ici ?

— Oh ! Il a reçu une lettre de son grand-père, et ensuite, comme vous le savez, son grand-père a été tué. Alors il m'a dit qu'il fallait qu'il vienne voir.

— Et qu'est-ce qui vous amène ici ?

Elle lui décocha un regard, l'œil hostile.

— Il m'a dit de venir le rejoindre.

Tu parles, pensa Leaphorn. Il a pris la fuite et tu l'as suivi à la trace. Il redémarra et se

concentra un moment sur le volant. Il doutait de parvenir à obtenir autre chose de Theodora Adams. Sans doute Tso et elle n'étaient-ils que ce qu'ils semblaient être. Coyote et lapin. Sans doute Tso n'était-il qu'un prêtre à qui son instinct de conservation avait soufflé d'échapper à cette femme. Pour préserver quoi ? Lui-même ? Son honneur ? Son âme ? Et sans doute Theodora Adams était-elle la femme qui possède tout et qui poursuit l'homme rendu désirable parce qu'il est tabou.

Ou peut-être le père Tso était-il effectivement Monture-en-Or. Si c'était le cas, le rôle joué par Theodora Adams était un peu plus complexe que s'il était dicté par le simple désir sexuel. Mais quel que soit son rôle, Leaphorn avait le sentiment qu'elle était trop forte et trop maligne pour en dire plus que ce qu'elle voulait bien dire.

La voiture cahota et protesta sur la piste pentue au pied de la mesa, puis traversa l'étendue de terre tassée qui servait de cour à Hosteen Tso. La jeune femme avait jailli du véhicule avant qu'il eût cessé de rouler et elle courait vers le hogan en criant "Bennie, Bennie". Elle tira la porte de planches vers elle et disparut à l'intérieur. Leaphorn attendit un moment, cherchant le chien des yeux. Il n'y en avait aucune trace. Il mit pied à terre à l'instant où elle ressortait du hogan.

— Vous m'avez dit qu'il était là, dit-elle.

Elle avait l'air déçue et furieuse.

— Il y était, dit Leaphorn. En fait, il y est.

Tso venait de sortir de derrière des genévriers à l'ouest du hogan et il marchait lentement dans leur direction, l'air étonné. Il avait le soleil matinal dans les yeux et n'avait pas encore identifié la jeune femme. Puis ce moment vint. Il s'immobilisa, frappé de stupeur. Theodora Adams s'en aperçut elle aussi.

— Bennie, dit-elle. J'ai essayé de ne pas venir. (Sa voix se brisa.) Je n'ai pas pu.

— Je vois, dit Tso dont les yeux étaient fixés sur son visage. Le voyage s'est bien passé ?

Elle eut un rire mal assuré.

— Bien sûr que non, dit-elle en lui prenant la main. Ça a été horrible. Mais maintenant ça va.

Tso regarda Leaphorn par-dessus l'épaule de Theodora Adams.

— C'est le policier qui t'a amenée. Tu n'aurais pas dû venir.

Leaphorn se sentit soudain extrêmement gêné.

— Père Tso, dit-il. Je suis désolé. Mais j'ai quelques questions à vous poser. Sur votre grand-père.

— Bien sûr, dit Tso. Non que je sache grand-chose. Je ne l'avais pas vu depuis des années.

— Je crois que vous avez reçu une lettre de lui. Que disait-il ?

— Pas grand-chose. Il disait seulement qu'il était malade. Et il voulait que je vienne pour organiser un chant et m'occuper de tout après sa mort. (Il fronça les sourcils.) Quelle raison pouvait-on avoir de tuer un vieillard comme ça ?

— C'est bien le problème, dit Leaphorn. Nous l'ignorons. A-t-il écrit quelque chose qui nous aiderait ? Avez-vous sa lettre ?

— Elle est avec mes affaires, dit Tso. Je vais la chercher.

Il disparut à l'intérieur du hogan.

Leaphorn regarda Theodora Adams. Elle lui rendit son regard.

— Félicitations, dit-il.

— Allez vous faire foutre. Vous...

Elle s'arrêta net. Tso franchissait à nouveau le seuil du hogan.

— Il ne dit vraiment pas grand-chose, mais vous pouvez la lire.

La lettre était manuscrite à l'encre noire sur un papier machine bon marché.

"Mon petit-fils," commençait-elle, "j'ai la maladie du fantôme. Il n'y a personne ici pour parler au chanteur et lui dire toutes les choses qui doivent être faites pour que je puisse à nouveau marcher dans la beauté. Je veux que tu viennes, que tu prennes le chanteur qu'il faut et que tu arranges tout pour le chant. Si tu ne viens pas je vais mourir très bientôt. Viens. Il y a des choses précieuses que je dois te donner avant de mourir."

— Je crains que ça ne puisse pas vous aider beaucoup, dit Tso.

— Votre grand-père ne savait pas écrire, n'est-ce pas ? Savez-vous à qui il s'adressait pour écrire à sa place ?

— Je l'ignore, dit Tso. Un ami, je suppose.

— Comment a-t-il eu votre adresse ?

— C'était simplement adressé aux bons soins du Père Supérieur de l'université américaine. Je suppose qu'ils ont demandé au franciscain qui se trouve à Saint-Anthony comment l'envoyer.

— Quand a-t-elle été postée ?

— Je l'ai eue vers le milieu d'avril. Donc je suppose qu'elle a été postée juste avant qu'il soit tué.

Tso baissa les yeux sur ses mains. Il avait visiblement beaucoup réfléchi à tout cela :

— J'avais énormément de choses à faire à ce moment-là.

Il releva les yeux pour regarder Leaphorn, cherchant une certaine compréhension à l'égard de cet échec.

— Et de toute façon c'était déjà trop tard, ajouta-t-il.

— Bennie a pensé que ça pouvait attendre un petit peu, dit Theodora Adams.

— Je suppose que j'ai réagi selon l'heure* navajo, dit-il sans sourire en prononçant cette vieille plaisanterie. Je n'avais pas vu le vieil homme depuis mes onze ou douze ans. J'ai dû me dire que ça pouvait attendre.

Leaphorn ne dit rien. Il se remémorait la voix de madame Cigaret qui, sur l'enregistrement magnétique, se souvenait, pour Feeney, de ce que Tso lui avait dit.

— ...Et il a dit qu'il allait trouver quelqu'un pour écrire à son petit-fils.

Voilà ce que madame Cigaret avait dit. Trouver quelqu'un pour écrire. Hosteen Tso n'avait pas vécu plus d'une heure après cela. Et cependant la lettre avait été écrite. Qui diable avait pu le faire ? Leaphorn décida qu'il allait retourner à Short Mountain parler à nouveau avec McGinnis.

— Vous avez une idée de ce que pourraient être ces "choses précieuses" qu'il voulait vous donner ? demanda-t-il.

— Non. Je n'en ai aucune idée. Tout ce que j'ai trouvé dans le hogan n'atteindrait pas la centaine de dollars.

Tso prit un air pensif et ajouta :

— Mais il ne voulait pas dire en argent.

— Peut-être pas, acquiesça Leaphorn.

Il pensait encore à la lettre. Si McGinnis ne l'avait pas écrite, qui diable l'avait fait ?

McGinnis versa le bourbon en faisant attention, s'arrêtant exactement au symbole du copyright sous la marque Coca-Cola inscrite sur le verre. Cela une fois fait, il leva les yeux vers Leaphorn.

— Je me suis fait dire par un docteur que je devrais cesser de boire de ce truc-là parce que c'est mauvais pour mes tympans et je lui ai répondu que ce que je buvais était plus agréable que ce que j'entendais.

Il leva le verre dans la lumière, en appréciant la couleur ambre comme un amateur de vin apprécie la couleur rouge.

— Deux choses que je n'arrive même pas à concevoir, dit McGinnis. La première c'est qui il a trouvé pour lui écrire sa lettre, et l'autre c'est comment ça se fait qu'il ne soit pas revenu me voir pour me la faire écrire après avoir déniché l'adresse.

McGinnis réfléchit au problème, le visage maussade, puis reprit :

— On pourrait penser que c'est parce que je suis quelqu'un qu'est connu pour être au courant des affaires de tout le monde. Un bavard. Mais n'empêche que tous ces gens qui habitent par là savent que je raconte pas ce que je mets pour eux dans leurs lettres. Ils ont eu un paquet d'années pour s'en rendre compte.

— Je vais vous dire exactement ce qu'il y a dans cette lettre, répondit Leaphorn.

Il s'avança dans son fauteuil, les yeux rivés sur le visage de McGinnis.

— Je veux que vous écoutiez. Elle disait : "Mon petit-fils. J'ai la maladie du fantôme. Il n'y a personne ici pour parler au chanteur et lui dire toutes les choses qui doivent être faites pour que je puisse à nouveau marcher dans la beauté. Je veux

que tu viennes, que tu prennes le chanteur qu'il faut et que tu arranges tout pour le chant. Si tu ne viens pas je vais mourir très bientôt. Viens. Il y a des choses précieuses que je dois te donner avant de mourir."

McGinnis, profondément songeur, avait le regard plongé dans son bourbon.

— Continuez, dit-il. Je vous écoute.

— C'est tout, dit Leaphorn. Je l'ai apprise par cœur.

— C'est drôle, fit McGinnis.

— Je vais vous demander si c'est à peu près la même que la lettre qu'il vous a dit vouloir faire écrire.

— J'ai bien pensé que c'est à ça que vous vouliez en venir. Laissez-moi voir la lettre.

— Je ne l'ai pas, dit Leaphorn. Le nommé Benjamin Tso m'a laissé la lire.

— Dans ce cas vous avez une sacrée mémoire.

— On ne peut pas dire qu'elle me pose de problèmes. Et la vôtre ? Vous vous souvenez de ce qu'il voulait vous faire écrire ?

McGinnis fit la moue.

— Voyons. C'est un peu ce que je vous ai dit tout à l'heure. Par ici j'ai la réputation de ne pas aller raconter ce que les gens veulent mettre dans leurs lettres.

— Je veux que vous écoutiez autre chose, alors. Ça, c'est une bande magnétique sur laquelle un agent du FBI appelé Feeney parle avec Margaret Cigaret de ce que Hosteen Tso lui a dit cet après-midi-là juste avant d'être tué.

Leaphorn prit le magnétophone et appuya sur le bouton écoute.

— ...est-ce qu'il vous a dit quelque chose juste avant que vous le quittiez pour aller vers la falaise ? interrogea la voix de Feeney.

Puis la voix de Femme-qui-Écoute :

— Je ne me souviens pas bien. Je lui ai dit qu'il devrait demander à quelqu'un de l'emmener à Gallup et de se faire faire des radios de la poitrine parce qu'il avait peut-être l'une de ces maladies que les hommes blancs savent guérir. Et il m'a répondu qu'il allait demander à quelqu'un d'écrire à son petit-

fils pour qu'il s'occupe de tout et ensuite je lui ai dit que j'allais écouter...

Leaphorn arrêta la bande, les yeux toujours fixés sur McGinnis.

- Tiens, tiens, fit McGinnis.

Il commença à faire osciller le rocking-chair.

- Voyons, dit-il. Si j'ai bien entendu ce qu'il m'a semblé entendre... (Il marqua une pause.) C'était elle qui parlait juste avant que le vieux Tso se prenne un coup sur le crâne ?

- C'est ça.

- Et il lui disait qu'il n'avait pas encore fait écrire la lettre. Donc personne n'aurait pu l'écrire... à part Anna Atcitty, et ça c'est foutrement peu probable. Et même si elle l'a écrite, et je suis prêt à parier la peau de mon cul que non, c'est le type qui les a frappés sur la tête qu'aurait été la poster. (Il tourna son regard vers Leaphorn.) Vous y croyez, vous ?

- Non, répondit Leaphorn.

McGinnis immobilisa soudain le fauteuil à bascule. Dans le verre de Coca-Cola, l'oscillation du bourbon se transforma brusquement en vagues déferlantes.

- Bon Dieu ! fit McGinnis d'une voix passionnée. Voilà qui devient mystérieux.

- Ouais, commenta Leaphorn.

- C'était une lettre courte. Ce qu'il m'avait dit en aurait fait une longue. Peut-être une page et demie. Et j'écris petit.

McGinnis s'extirpa du fauteuil et tendit la main pour s'emparer du bourbon.

- Vous savez, dit-il en débouchant la bouteille, on me connaît comme quelqu'un qui est capable de garder des secrets aussi bien que comme quelqu'un qui parle. Et on me connaît comme quelqu'un qui fait du négoce avec les Indiens. Par profession, en réalité, c'est bien ce que je fais. Et vous êtes un Indien. Alors négocions.

- Négocions quoi ? demanda Leaphorn.

- Un prêt pour un rendu. Je vous dis ce que je sais, vous me dites ce que vous savez.

- Normal. Sauf que pour le moment je ne sais fichtrement pas grand-chose.

— Alors vous me serez redevable. Quand vous aurez découvert le fin mot de l'histoire vous me le raconterez. Ce qui veut dire qu'il faut que je vous fasse confiance. Ça vous pose des problèmes ?

— Non, dit Leaphorn.

— Bon, alors voilà. Vous avez déjà entendu parler d'un dénommé Jimmy ?

Leaphorn fit non de la tête.

— Grand-Père Tso est arrivé et il s'est assis là-bas.

(McGinnis désigna du bras un fauteuil capitonné.) Il m'a dit d'écrire une lettre disant à son petit-fils qu'il était malade, et de dire au petit-fils de venir tout de suite et de trouver un chanteur pour le soigner. Et de lui dire que Jimmy se conduisait mal, qu'il se conduisait comme s'il n'avait pas de famille.

McGinnis s'arrêta un moment, but, et réfléchit.

— Voyons un peu, reprit-il. Il m'a dit de dire à son petit-fils que Jimmy se comportait comme un fichu homme blanc. Que peut-être que Jimmy était devenu un sorcier. Jimmy avait provoqué le fantôme. Il m'a dit de dire à son petit-fils de se dépêcher parce qu'il y avait quelque chose qu'il fallait qu'il lui dise. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas mourir avant de lui avoir dit.

McGinnis avait regardé dans son verre tout en parlant. Alors il leva les yeux vers Leaphorn, son vieux visage ridé sans expression mais ses yeux en quête d'une réponse.

— Hosteen Tso m'a dit deux fois qu'il voulait mettre ça par écrit. Qu'il ne pouvait pas mourir avant d'avoir dit quelque chose à son petit-fils. Et qu'après lui avoir dit, alors il serait temps de mourir. On dirait que quelqu'un a accéléré les choses.

Il resta un long moment immobile dans son fauteuil avant de dire :

— J'aimerais savoir qui l'a fait.

— J'aimerais savoir qui est Jimmy.

— Je ne sais pas. J'ai demandé au vieux filou et tout ce qu'il a voulu me dire c'est que ce Jimmy était un fils de pute et peut-être un sorcier porteur-de-peau. Mais il n'a pas voulu me dire qui

c'était. On dirait bien qu'il pensait que son petit-fils le saurait.

- A-t-il mentionné son désir de vouloir donner à ce petit-fils quelque chose de précieux ?

McGinnis secoua la tête.

- Merde, dit-il. Qu'est-ce qu'il avait ? Quelques moutons. Pour quarante, cinquante dollars de bijoux en gage ici. De quoi se changer. Il avait rien de précieux.

McGinnis réfléchit sur ce point ; le seul bruit dans la pièce était le craquement lent et rythmé de son fauteuil.

- Cette fille, finit-il par dire. Laissez-moi voir si j'ai bien deviné la façon dont ça se passe. Elle est après ce prêtre. Il s'enfuit, elle le poursuit et maintenant elle le tient. (Il leva les yeux vers Leaphorn pour obtenir confirmation.) C'est à peu près ça ? Vous l'avez laissée là-bas avec lui ?

- Ouais, fit Leaphorn. Vous avez tout saisi.

Ils réfléchirent un certain temps. La vieille pendule de cheminée, sur l'étagère qui se trouvait derrière le fauteuil de Leaphorn, se fit soudain bruyante dans le silence. McGinnis souriait légèrement au-dessus de son verre Coca-Cola. Mais McGinnis n'avait pas vu ce qui s'était passé, il n'avait pas vu, comme Leaphorn, la défaite du père Benjamin Tso. Leaphorn avait posé au prêtre quelques questions supplémentaires sur la lettre et avait établi que le père Tso n'avait vu nul signe de vie de Monture-en-Or et aucune trace du chien. Et puis Theodora Adams avait ouvert la portière arrière de la voiture, y avait pris son petit paquetage et l'avait posé par terre à côté de la voiture. Benjamin Tso avait regardé le sac, puis elle, il avait pris une profonde inspiration et il avait dit : "Theodora, tu ne peux pas rester." Et Theodora était demeurée là sans rien dire, le regardant d'abord puis regardant ses mains, et ses épaules s'étaient affaissées d'un cran ; Leaphorn avait appris, au vu de l'expression torturée peinte sur le visage du père Tso, que Theodora Adams devait pleurer, et le policier avait dit qu'il allait "jeter un petit coup d'œil alentour" et s'était

éloigné de ce combat entre deux âmes qui n'était pas, ainsi que mademoiselle Adams le lui avait dit, l'affaire de la Police Tribale Navajo. Le combat avait été bref. Quand Leaphorn avait achevé son examen futile et vain du sol derrière le hogan, le père Tso la serrait contre lui, lui chuchotant quelque chose dans les cheveux.

— Une sacrée femme, commenta McGinnis avant tout pour lui-même.

Ses vieux yeux humides étaient presque fermés. Leaphorn n'avait rien à ajouter à ça. Il pensait à l'expression du visage du père Tso quand il lui avait dit de laisser la jeune femme. Le Dieu qu'il avait vénéré n'était pas plus alors qu'une lointaine abstraction. La jeune femme se tenait à côté de lui, chaude et vibrante, quoique à cette étape de la chute du père Tso la luxure n'eût pas été l'ennemi. L'ennemi de Tso, se disait Leaphorn, devait être un mélange complexe qui devait inclure la pitié, aussi mal placée fût-elle, hélas, l'affection, la solitude et l'orgueil. La luxure viendrait plus tard, quand Theodora Adams le souhaiterait ; et Tso apprendrait à ce moment-là à quel point il s'était surestimé.

— Il y a des femmes qui aiment ce qu'elles ne peuvent pas avoir, dit McGinnis. Elles ne supportent pas de voir un homme tenir sa parole. Certaines d'entre elles s'attaquent aux hommes mariés. Mais regardez un peu une tigresse comme cette Adams : faut qu'elle se trouve un prêtre.

Il but du bourbon, jeta un coup d'œil en coin à Leaphorn et demanda :

— Vous savez comment ça marche chez les prêtres catholiques ? Avant d'être ordonnés, on leur donne du temps pour réfléchir aux vœux qu'ils vont prononcer : renoncer au monde, aux femmes, et tout ça. Et après, quand le moment arrive, ils s'avancent jusqu'à l'autel et ils se prosternent sur le sol, le visage contre terre, et ils prononcent leurs vœux en présence de l'évêque. Psychologiquement ça rend absolument monstrueux de changer d'avis. Rompre des vœux de cette façon c'est à peine pire que de se faire couper les couilles.

McGinnis but à nouveau.

— Ça fait un sacré défi pour une femme, conclut-

il.

Leaphorn réfléchissait à un autre défi qui l'obsédait.

Quelque part dans cet embrouillamini de contradictions, de faits étranges, de coïncidences et d'événements peu vraisemblables, il devait y avoir une logique, une raison, quelque chose qui associait une cause à un effet et que les lois de l'harmonie naturelle et de la raison devaient dicter. Cela existait forcément.

— McGinnis, dit-il en essayant d'empêcher sa voix d'avoir des accents plaintifs. Y a-t-il quelque chose que vous me cachez qui me permettrait de découvrir un sens à tout ça ? Ce secret que le vieil homme gardait : qu'est-ce que ça pouvait être ? Est-ce que ça pouvait être assez précieux pour que ça puisse justifier un meurtre ?

McGinnis émit un grognement de mépris.

— Y a rien par ici qui puisse justifier un meurtre, dit-il. Même en réunissant tout ce dont quelqu'un pourrait vouloir s'emparer dans la région de Short Mountain tout entière, cela ne justifierait pas que l'on donne un coup de bâton à quelqu'un.

— Qu'est-ce que vous en pensez, alors ? N'importe quoi pourrait m'aider.

Le vieil homme entra en communion avec les deux centimètres et demi de liquide ambré qui restaient dans le verre Coca-Cola.

— Je peux vous raconter une histoire, finit-il par dire. Moi ça ne me gêne pas si vous avez du temps à perdre.

— J'aimerais l'entendre.

— Elle est en partie vraie. Et il y a probablement aussi des conneries navajos dedans. Ça commence il y a environ cent vingt ans quand Homme-qui-Guérit était le chef du Dinee de l'Eau Amère et un homme réputé pour sa sagesse.

McGinnis se balançait dans son fauteuil, racontant comment, en 1863, le gouverneur du territoire du Nouveau-Mexique avait décidé de détruire les Navajos, comment Homme-qui-Guérit avait rejoint Narbona et combattu l'armée de Kit Carson jusqu'à ce que, après l'hiver de l'effroyable disette de 1864, ce qui restait du groupe se rendît

et fût emmené rejoindre les autres Navajos prisonniers à Bosque Redondo.

— Voilà pour la partie qui est vraie, poursuivit-il. Quoi qu'il en soit, Homme-qui-Guérît figure sur les registres de l'armée comme ayant été emprisonné là-bas en 1864, et il est mort à Bosque Redondo en 1865. Ce qui nous amène à l'histoire drôle.

McGinnis pencha la tête en arrière et se versa les dernières gouttes de bourbon sur la langue. Il reposa le verre, le remplit jusqu'au symbole du copyright en faisant attention, reboucha la bouteille et leva le verre à la santé de Leaphorn.

— Comme on me l'a raconté quand j'étais jeune, cet Homme-qui-Guérît était connu dans toute cette partie de la réserve pour les guérisons qu'il obtenait. Peut-être que je vous l'ai déjà dit. Mais il connaissait la Voie de la Bénédiction intégralement, et il était capable de faire la Voie du Vent, le Chant de la Voie de la Montagne et certaines parties de plusieurs autres. Mais on raconte qu'il connaissait aussi un rite cérémoniel que plus personne ne connaît. J'en ai entendu parler sous le nom de la Voie du Soleil et du Chant du Rappel. En tout cas, c'est censé être le rite que Femme-qui-Change* et Dieu-qui-Parle* ont enseigné au peuple afin qu'ils l'utilisent quand la fin du Quatrième Monde arrivera.

McGinnis s'arrêta pour faire couler le liquide du verre Coca-Cola : juste quelques gouttes sur sa langue.

— Bon, vous en avez peut-être une autre version dans votre clan. À la manière dont on le raconte dans le coin de Short Mountain, le Quatrième Monde n'est pas censé se terminer comme le Troisième Monde, avec Monstre-des-Eaux qui noie tout. Cette fois, le mal est censé décider le Soleil Père à le rendre froid, et le Dinee est censé se réfugier quelque part dans la chaîne des monts Chuska. Je crois que Beautiful Mountain s'ouvre pour eux. Puis au moment propice, ils font cette Voie du Soleil et rappellent la lumière et la chaleur, et ils marquent le début du Cinquième Monde.

— Je n'ai jamais entendu une version qui ressemble à ça de près ou de loin, dit Leaphorn.

— Comme je vous l'ai dit, peut-être que ce ne sont que des conneries. Mais il y a une raison. À la façon dont on raconte la vieille histoire, Homme-qui-Guérit s'était dit que cette Voie était le plus important de tous les rites. Et il s'était dit que Kit Carson et ses soldats allaient s'emparer de lui, et il avait peur que la cérémonie soit oubliée, alors...

McGinnis but à nouveau, les yeux fixés sur Leaphorn, ménageant l'effet de son récit.

— Alors il a trouvé un endroit et, d'une façon ou d'une autre, d'une manière magique, il a tout préservé. Et il ne l'a dit qu'à son fils aîné pour que Kit Carson et les soldats Belacani* ne puissent pas trouver l'endroit et que les Utes ne puissent pas le trouver et tout détruire.

— Intéressant, commenta Leaphorn.

— Attendez. Nous n'en sommes pas encore arrivés à la partie intéressante. Ce qui est intéressant c'est que le fils d'Homme-qui-Guérit est revenu de la Longue Marche et a épousé une femme du clan de la Boue, que le fils aîné de ce gars était quelqu'un qui s'appelait Mustache Tsossie, qu'il s'est marié dans le clan du Tamaris et que son fils aîné s'est trouvé être celui que nous appelions Hosteen Tso.

— Alors c'est peut-être ça le secret.

— Peut-être que oui. Ou, comme je vous l'ai dit, c'est rien que des conneries navajos.

L'expression de McGinnis était prudemment neutre.

— Et, conclut Leaphorn, une partie du secret concernerait l'endroit où Homme-qui-Guérit a préservé la Voie du Soleil. Des idées ?

— Mon Dieu. C'est de la magie. Et la magie peut être dans le ciel ou sous la terre. Dans cette région des canyons ça peut être n'importe où.

— Je sais par expérience qu'il est difficile de garder un secret. Si les pères sont au courant et si les fils sont au courant, il y a très vite d'autres gens qui sont au courant.

— Vous oubliez une chose, dit McGinnis. Beaucoup des gens qui se trouvent par ici sont des Utes, ou ils le sont à moitié. Beaucoup de mariages entre les deux tribus. Il faut considérer de quel œil un vieux de la vieille traditionaliste comme Hosteen Tso, et

comme sa famille avant lui, devait voir ça. Il y a de quoi garder la bouche des gens fermée sur leurs secrets.

Leaphorn réfléchit.

— Ouais, dit-il. Je vois ce que vous voulez dire.

Les Utes avaient toujours mené des raids contre cette région située à l'un des coins de la réserve. Et quand Kit Carson et l'armée étaient venus, c'étaient des éclaireurs Utes qui les avaient conduits, indiquant à l'ennemi les endroits où se cachaient les hommes, révélant les cachettes de nourriture, aidant à chasser le Dinee affamé. Homme-qui-Guérit devait avoir préservé son secret aussi bien des Utes que des Blancs... et maintenant les Utes s'étaient mariés à l'intérieur des clans.

— Même si nous savions de quoi il s'agit et où c'est, de toute façon ça ne nous aiderait pas, dit McGinnis. Vous avez probablement une vieille bourse* à médecine, des masques Yei* et des amulettes cachés quelque part. Ce n'est pas le genre de trucs pour lesquels quelqu'un vient vous tuer.

— Pas même s'il s'agit de la manière d'empêcher la fin du monde ? demanda Leaphorn.

McGinnis le regarda, vit qu'il souriait.

— C'est bien ça que vous devez faire, vous, les gars. Si vous voulez résoudre le meurtre de Tso, vous devez en découvrir la raison. (McGinnis regarda le contenu de son verre.) C'est un drôle de truc quand on y pense. On peut se le représenter. Il y a quelqu'un qui suit cette piste à chariots, et il y a le vieil homme et cette petite Atcitty qui sont là et qui le regardent venir, qui lui disent probablement "Ya-ta-hey*", qu'il s'agisse d'un ami ou d'un étranger, et puis ce type brandit le canon d'un fusil ou quelque chose et il l'abat sur le vieil homme, il poursuit la fille, la rattrape et la frappe avec, après quoi... (McGinnis secoua la tête pour exprimer l'incrédulité.) Après quoi il fait tranquillement demi-tour et il s'en va en reprenant la même piste à chariots. (Il fixa son regard sur Leaphorn par-dessus le verre.) C'est d'une évidence absolue qu'il faut qu'un individu ait une raison sérieuse pour faire quelque chose comme ça. Réfléchissez-y un peu.

Joe Leaphorn y réfléchit.

Au-dehors on entendait un marteau taper, un rire, un moteur de pick-up truck démarrer. Leaphorn n'y prêtait aucune attention. Il réfléchissait. Il reconstituait à nouveau la scène du crime dans sa tête. La raison de ce qui s'était passé au hogan de Tso devait être réelle (désespérément urgente), même si cela avait été accompli par le genre de personne qui rit en écrasant un policier qu'il ne connaît pas sur le bas-côté d'une chaussée déserte. Leaphorn poussa un soupir. Il allait falloir qu'il trouve cette raison. Et cela voulait dire qu'il allait absolument falloir qu'il parle avec Margaret Cigaret.

— Vous aviez raison en me disant que madame Cigaret n'était pas chez elle, dit-il. Je suis passé par là pour vérifier. Il n'y a personne et le pick-up truck n'y est pas. Vous avez des idées sur l'endroit où elle est ?

— Impossible à dire. Elle pourrait être n'importe où. Je dirais qu'elle est allée voir de la famille, comme je vous l'ai déjà dit.

— Comment saviez-vous qu'elle n'était pas chez elle ?

McGinnis le regarda en fronçant les sourcils.

— Pas besoin d'être très intelligent pour ça, dit-il. Elle est passée par ici il y a trois ou quatre jours. Elle avait l'une des filles de Grand-Mère Nakai pour lui conduire le camion. Et elle n'est pas repassée. (Il fixa Leaphorn d'un œil agressif.) Et je le savais, qu'elle n'était pas rentrée chez elle, parce que le seul chemin pour aller chez elle quand on vient d'ailleurs c'est celui qui passe là, juste devant chez moi.

— Il y a trois ou quatre jours ? Vous pouvez vous souvenir du jour exact ?

— McGinnis réfléchit. Cela ne lui prit qu'un instant.

— Mercredi. Un peu après que j'aie mangé. À deux heures de l'après-midi environ.

Mercredi. La Kinaalda où Leaphorn avait arrêté le jeune Emerson Begay avait dû commencer dans ces eaux-là. Begay appartenait au clan de la Boue. Sa nièce recevait l'initiation du passage à l'âge

adulte au cours de la cérémonie.

— Quel est le clan de madame Cigaret ? s'enquit Leaphorn. Est-ce qu'elle est du Dinee de la Boue ?

— Elle est née dans le clan de la Boue.

Donc Leaphorn savait où il pouvait trouver madame Cigaret. À cent cinquante kilomètres à la ronde, chaque membre du clan de la Boue qui se trouvait en suffisamment bonne santé pour bouger était forcément attiré vers la réunion rituelle afin d'en partager la bénédiction et d'en renforcer le pouvoir.

— Il n'y a pas beaucoup de Dinee de la Boue autour de Short Mountain, dit McGinnis. Les proches de madame Cigaret, la famille Nakai, le groupe Endischée, Alice Frank Pino, quelques Begay et je crois qu'ils y sont tous.

Leaphorn se leva et s'étira. Il remercia McGinnis de son hospitalité et lui dit qu'il allait se rendre au chant. Il utilisa le verbe navajo *hodeeshtal* qui signifie "prendre part à un chant rituel". En changeant légèrement l'inflexion gutturale, ce mot devient le verbe "recevoir un coup de pied". De la façon dont Leaphorn le prononça, quelqu'un qui l'aurait entendu d'une oreille bien entraînée aux incessants jeux de mots des Navajos aurait pu comprendre que Leaphorn voulait dire soit qu'il allait se faire guérir, soit qu'il allait se faire donner un coup de pied. C'était l'un des plus anciens des vieux jeux sur les mots des Navajos et McGinnis, avec un petit sourire, utilisa la réplique attendue :

— Ça fait du bien aux fesses.

Le vent suivit la voiture de Leaphorn sur la moitié du chemin qui traversait Nokaito Bench, enveloppant le véhicule secoué par les cahots dans sa propre poussière de sable et emplissant les narines du policier de fumées d'échappement. Il faisait chaud. La promesse de pluie s'était dissipée au fur et à mesure que le vent d'ouest poussait les nuages d'orage en les effilochant. Maintenant le ciel était d'un bleu sans mélange. La route grimpait à l'assaut de la crête, devenant de plus en plus pierreuse en approchant du sommet. Leaphorn rétrograda pour permettre au véhicule de franchir une ondulation de la roche, et le vent qui le suivait le dépassa en rafales. Rendu un instant aveugle, il franchit la ligne de crête. Puis, avec un changement de direction du vent, la poussière se leva et il vit l'endroit où habitait Alice Endischiee.

La pente s'étendait maintenant vers le nord jusque dans l'Utah, immense, vide, sans arbres. Chez Leaphorn, la sensibilité navajo à la terre et au paysage était bien définie. Normalement il voyait la beauté dans de telles étendues enveloppées d'une brume bleue, mais aujourd'hui il n'y voyait que pauvreté : une prairie rocailleuse et parcimonieuse dévastée par la présence trop répétée des ruminants et devenue grise sous l'effet de la sécheresse.

Il repassa en troisième comme la piste s'inclinait légèrement vers le bas, et scruta le domaine d'Alice Endischiee sur la pente, loin devant lui. Il y avait le "hogan d'été", carré et fait de planches avec son toit en papier goudronné, mettant une touche de couleur rouge dans le paysage, et derrière lui un "hogan d'hiver" fait de pierre, un abri de pieux surmonté d'un toit de sauge et de buissons de créosote, deux corrals et un hogan plus

ancien construit exactement selon les indications du Peuple Sacré et utilisé pour tout ce qui était sacré et rituel. Disséminés entre ces constructions Leaphorn compta sept pick-up trucks, une Mustang verte cabossée, un camion à remorque plate et deux chariots. Le décor n'avait pas changé depuis qu'il était venu y chercher Emerson Begay, alors que la Kinaalda venait à peine de commencer et que la jeune Endischée avait eu les cheveux lavés avec de la mousse de yucca* par ses tantes, ce qui était la première étape de cette importante bénédiction rituelle. Maintenant la cérémonie devait en être au jour qui en constituait l'apogée.

Des gens sortaient du hogan sacré, certains regardant le véhicule approcher mais la plupart se tenant rassemblés en un groupe agité autour du seuil. Puis, de ce groupe, une jeune fille se détacha soudain : elle courait.

Elle courait, poursuivie par le vent et une demi-douzaine d'enfants plus jeunes, traversant une étendue de buissons de sauge. Elle avait adopté le rythme régulier de ceux qui savent qu'ils ont une longue distance à parcourir. Elle portait la jupe longue, le chemisier aux manches longues et l'abondance de bijoux en argent de la femme navajo traditionnelle... mais elle courait avec la grâce aisée d'un enfant qui n'a pas encore oublié comment on fait la course avec son ombre.

Leaphorn arrêta la voiture et regarda, se remémorant sa propre initiation au sortir de l'enfance, jusqu'à ce que les enfants qui couraient aient disparu sur la pente. Pour la jeune Endischée, ce devait être la troisième course de la journée, et la troisième journée où elle courait de la sorte. Femme-qui-Change avait enseigné que plus une jeune fille court longtemps pendant sa Kinaalda, plus longtemps elle vivra en bonne santé. Mais arrivé le troisième jour les muscles devaient être douloureux et le retour aurait lieu rapidement. Leaphorn enclencha une vitesse. Pendant que la jeune fille était partie, la famille allait rentrer à nouveau dans le hogan pour chanter les Chants de la Course, ces mêmes prières que le Peuple Sacré avait psalmodiées à la cérémonie de la menstruation quand

Fille Coquillage Blanc était devenue Femme-qui-Change. Ensuite il y aurait une interruption pendant que les femmes cuiraient le grand gâteau cérémoniel qui serait mangé le soir. Cette interruption fournirait à Leaphorn la possibilité de s'approcher de Femme-qui-Écoute et de la réinterroger.

Il toucha la manche de la femme au moment où elle sortait du hogan, puis il lui dit qui il était et pourquoi il voulait lui parler.

- C'est comme je l'ai dit à ce policier blanc, dit Margaret Cigaret. Le vieil homme qui devait mourir m'a dit que des peintures sèches avaient été abîmées et l'homme qui devait mourir y était à ce moment-là. Et peut-être que c'était pour cela qu'il était malade.

- J'ai écouté la bande magnétique de votre conversation avec le policier blanc. Mais j'ai remarqué, ma mère, qu'il ne vous a pas vraiment laissée en parler. Il vous a interrompue.

Margaret Cigaret réfléchit. Elle se tenait debout, les bras croisés sur le velours violet de son chemisier, ses yeux aveugles regardant à travers Leaphorn.

- Oui, dit-elle. C'est bien comme ça que ça s'est passé.

- Je suis venu vous voir parce que j'ai pensé que si nous en reparlions ensemble, vous pourriez me dire ce que l'homme blanc a été trop impatient pour entendre.

Leaphorn se doutait qu'elle se souviendrait qu'il était celui qui était venu à cette cérémonie trois jours plus tôt pour arrêter Emerson Begay. Quand bien même Begay n'était pas un membre de la famille Cigaret, pour autant que Leaphorn puisse le savoir, il appartenait au clan de la Boue et il était probablement une sorte de neveu de la famille* étendue. Par conséquent, Leaphorn était coupable d'avoir arrêté un parent. Dans le système navajo traditionnel, même les lointains neveux qui volaient des moutons jouissaient d'une place élevée sur l'échelle des valeurs.

- Je me demande ce que vous êtes en train de penser de moi, ma mère, dit-il. Je me demande si

vous êtes en train de penser que ça ne sert à rien de parler à un policier qui est trop stupide pour empêcher le petit Begay de s'échapper parce qu'il serait trop stupide pour arrêter celui qui a tué ceux qui ont été tués.

Comme madame Cigaret, Leaphorn s'abstenait de prononcer le nom des morts. Cela risquait d'attirer l'attention du fantôme si on le faisait, et même si l'on n'y croyait pas, cela ne se faisait pas de courir le risque de la maladie du fantôme aux yeux de ceux qui y croyaient.

— Mais si vous y réfléchissez honnêtement, vous vous rappellerez que votre neveu est un jeune homme extrêmement malin. Ses menottes lui faisaient mal, alors je les lui ai enlevées. Il m'a offert de m'aider et j'ai accepté son offre. Il faisait nuit et il a filé. Souvenez-vous, votre neveu s'était déjà échappé avant.

Margaret Cigaret reconnut ce fait d'un hochement de tête qu'elle pencha ensuite vers l'emplacement situé à proximité de la porte du hogan. Trois femmes y déversaient de pleins seaux de pâte dans le trou du feu, fabriquant le gâteau rituel de la cérémonie de la menstruation. La vapeur se mêla à la fumée. Margaret Cigaret se tourna vers elles au lieu de faire face à Leaphorn comme avant.

— Recouvrez le tout de spathes de maïs, leur ordonna-t-elle d'une voix forte et claire. Vous travaillez en décrivant un cercle. Est, sud, ouest, nord.

Les femmes arrêterent leur travail un instant.

— Nous ne l'avons pas encore entièrement versée, dit l'une d'entre elles. Est-ce que vous avez dit que nous pouvions y mettre les raisins secs ?

— Faites-les tomber en pluie sur le dessus. Puis disposez les croix de spathes de maïs sur toute la surface. Commencez par l'est et travaillez en cercle comme je vous l'ai indiqué.

Elle se tourna à nouveau vers Leaphorn :

— C'est comme ça qu'ils ont fait quand Premier Homme, Première Femme et le Peuple Sacré ont donné à Fille Coquillage Blanc sa Kinaalda lorsqu'elle a eu sa menstruation. Et c'est comme ça que Femme-qui-Change nous a appris à le faire.

— Oui, répondit Leaphorn. Je m'en souviens.

— Ce que l'homme blanc a été trop impatient pour entendre c'était tout ce qui concernait ce qui rendait celui qui a été tué malade.

— Moi je voudrais l'entendre, ma mère, quand vous aurez le temps de me le dire.

Madame Cigaret fronça les sourcils.

— L'homme blanc ne croyait pas que ça ait le moindre rapport avec le meurtre.

— Je ne suis pas un homme blanc, répondit Leaphorn. J'appartiens au Dineé. Je sais que la chose qui rend quelqu'un malade le fait parfois aussi mourir.

— Mais cette fois-ci l'homme a été frappé avec le canon d'un fusil.

— Je le sais, ma mère. Mais pouvez-vous me dire pourquoi il a été frappé avec le canon d'un fusil ?

Madame Cigaret réfléchit à la question.

Le vent se remit à souffler, faisant voler ses jupes autour de ses jambes et soulevant de la poussière à travers la cour du hogan. Autour du feu, les femmes répandaient avec la plus grande attention une fine couche de terre sur des journaux, lesquels recouvraient les spathes de maïs, lesquelles recouvraient la pâte.

— Oui, dit madame Cigaret. J'entends ce que vous me dites.

— Vous avez dit au policier blanc que vous aviez eu l'intention de dire au vieil homme qu'il devrait avoir un chant de la Voie de la Montagne et une cérémonie de la Pluie Noire. Pourquoi ces rites-là ?

Madame Cigaret garda le silence. Le vent reprit en rafale, ramenant une mèche folle de cheveux gris contre son visage. Leaphorn voyait bien qu'elle avait été belle autrefois. Maintenant elle était usée, et son visage était préoccupé. Derrière Leaphorn retentirent des éclats de rire. Le bois d'allumage qui, constitué de pin pignon et de cèdre coupés en petits morceaux, était disposé au-dessus de la pâte du gâteau dans le trou du feu, était en flammes.

— C'était ce que j'avais entendu en écoutant la Terre, expliqua madame Cigaret quand les rires moururent.

— Vous pouvez m'expliquer ?

Madame Cigaret poussa un soupir.

— Seulement que je savais que c'était plus qu'une seule chose. La maladie provenait en partie de vieux fantômes qui avaient été provoqués. Mais les voix m'ont dit que le vieil homme ne m'avait pas tout dit.

Elle se tut un instant, les yeux rendus vitreux par le glaucome, le visage triste et sévère.

— Les voix m'ont dit que ce qui s'était produit lui avait fendu le cœur. Il n'y avait aucun moyen de le guérir. Le chant de la Voie de la Montagne était celui qui convenait parce que la maladie provenait de la profanation de choses sacrées et la Pluie Noire parce qu'un tabou avait été violé. Mais le cœur du vieil homme était fendu en deux. Et il n'y avait plus aucun chant qui puisse le ramener à la beauté.

— Quelque chose d'affreux avait eu lieu, dit Leaphorn pour l'inciter à poursuivre.

— Je ne pense pas qu'il voulait continuer à vivre. Je pense qu'il voulait que son petit-fils vienne, et ensuite il voulait mourir.

Le feu avait pris dans tout le trou maintenant et il y eut une soudaine volée de cris et de nouveaux rires provenant de ceux qui attendaient autour du hogan. La jeune fille arrivait : elle traversait à la course l'étendue plate couverte de sauge à la tête d'une file en pleine débandade. L'un des Endischée était en train d'accrocher une couverture devant le seuil du hogan, indiquant que la cérémonie allait reprendre à l'intérieur.

— Il faut que je retourne dans le hogan, maintenant, dit madame Cigaret. Il n'y a plus rien à dire. Quand quelqu'un veut mourir, il meurt.

À l'intérieur, un homme de taille imposante était assis contre le mur du hogan et il chantait avec les yeux clos, sa voix s'élevant, retombant et changeant de cadence suivant un schéma aussi vieux que le Peuple.

— Elle prépare son enfant, chantait-il. Elle prépare son enfant.

Fille Coquillage Blanc, elle la prépare,

Avec des mocassins de coquillages blancs elle la prépare,

Avec des jambières de coquillages blancs elle la prépare,

Avec des bijoux de coquillages blancs elle la prépare.

L'homme à la taille imposante était assis sur la gauche de Leaphorn, les jambes repliées devant lui, au milieu des hommes qui étaient alignés le long du côté sud du hogan. En face d'eux étaient assises les femmes. Le sol du hogan avait été libéré. Un petit tas de terre recouvrait l'emplacement du feu, au centre, en dessous du trou à fumée. Une couverture était déployée devant le mur ouest et sur elle avaient été déposés les objets apportés pour cette manifestation afin qu'ils reçoivent la bénédiction de la beauté à laquelle elle allait donner naissance. À côté de la couverture, l'une des tantes d'Eileen Endischée prodiguait aux cheveux de la jeune fille le brossage rituel. C'était une jolie fille, au visage maintenant pâle et fatigué, mais serein aussi d'une certaine façon.

— Fille Coquillage Blanc avec le pollen la prépare, psalmodiait le chanteur. Avec le pollen de choses douces placé dans sa bouche elle parlera.

Avec le pollen de choses douces elle la prépare.

Avec le pollen de choses douces elle la bénit.

Elle la prépare.

Elle la prépare.

Elle prépare son enfant à vivre dans la beauté.

Elle la prépare à une longue vie dans la beauté.

Avec la beauté devant elle, Fille Coquillage Blanc la prépare.

Avec la beauté derrière elle, Fille Coquillage Blanc la prépare.

Avec la beauté au-dessus d'elle, Fille Coquillage Blanc la prépare.

Leaphorn se retrouva, comme toujours depuis son enfance, pris dans la répétition hypnotisante de cet ensemble qui associait le sens des mots, le rythme et le son pour donner un tout qui dépassait leur

simple total. À côté de la couverture, la tante de la jeune Endischée attachait les cheveux de l'enfant. D'autres voix le long du mur du hogan se joignirent à l'homme à la taille imposante pour chanter.

— Avec la beauté tout autour d'elle elle la prépare.

Une fillette qui devient femme, et son peuple qui célèbre cet enrichissement du Dinee avec joie et vénération. Leaphorn se surprit à chanter lui aussi. La colère qu'il avait apportée (en dépit de tous les tabous) à cette cérémonie avait été vaincue. Il se sentait rendu à l'harmonie.

Il avait une voix claire et forte, et il s'en servait :

— Avec la beauté devant elle, Fille Coquillage Blanc la prépare.

L'homme à la taille imposante tourna les yeux vers lui, un regard amical. De l'autre côté du hogan, remarqua Leaphorn, deux des femmes lui souriaient. C'était un étranger, un policier qui avait arrêté l'un des leurs, un homme qui appartenait à un autre clan, peut-être même un sorcier, mais on l'acceptait avec l'hospitalité naturelle du Dinee. Il ressentit une violente fierté envers son peuple et envers cette célébration de la féminité. Le Dinee avait toujours respecté la femme au même titre que l'homme (lui donnant l'égalité pour ce qui relevait des domaines de la propriété, de la métaphysique et du clan), reconnaissant chez la mère, selon l'exemple de Femme-qui-Change, le rôle de sauveur des traditions et des coutumes navajos. Leaphorn se souvenait de ce que sa mère lui avait dit quand il lui avait demandé comment Femme-qui-Change avait pu recommander de faire le gâteau de Kinaalda "de la largeur d'un manche de pioche" et de le garnir avec des raisins secs alors que le Dinee n'avait ni pioches ni vigne.

— Quand tu seras un homme, lui avait-elle répondu, tu comprendras qu'elle nous enseignait à rester en harmonie avec le temps.

Ainsi, alors que les Kiowas* avaient été écrasés, les Utes réduits à une pauvreté sans recours, et les Hopis retirés dans les secrets de leurs kivas*, le

Navajo éternel s'adaptait et se perpétuait.

La jeune Endischée, ses cheveux coiffés comme les cheveux de Fille Coquillage Blanc avaient été coiffés par le Peuple Sacré, se saisit de ses bijoux sur la couverture, s'en para et sortit du hogan, timidement, consciente que tous les yeux étaient fixés sur elle.

- Dans la beauté c'est terminé, chantait l'homme à la taille imposante. Dans la beauté c'est terminé.

Leaphorn se leva, attendant son tour de se mettre dans la file unique qui sortait par le seuil du hogan. L'intérieur était plein des odeurs de sueur, de laine, de terre et de fumée de pin pignon qui venait du feu au-dehors. Les participants se pressaient autour de la couverture pour récupérer leurs possessions nouvellement bénies. Une femme d'un âge moyen vêtue d'un tailleur pantalon ramassa une bride ; un adolescent qui portait un "chapeau de la réserve" en feutre noir prit un petit morceau de turquoise et une lanterne flottante à piles en plastique rouge portant le mot HAAS inscrit au pochoir ; un vieillard avec une casquette en toile rayée de la Compagnie des Chemins de Fer de Santa Fe ramassa un sac de farine contenant Dieu sait quoi. Leaphorn sortit en se baissant. Mélangée à la senteur de la fumée de pin pignon en train de brûler montait maintenant l'odeur de la viande de mouton qui cuit.

Il se sentait détendu et en même temps il avait faim. Il allait manger et ensuite s'enquérir d'un homme qui portait des lunettes à monture en or et d'un chien d'une taille supérieure à la normale, après quoi il reprendrait sa conversation avec Femme-qui-Écoute. Son cerveau avait recommencé à fonctionner, découvrant une amorce de structure dans ce qui n'avait été que désordre. Il se contenterait de discuter avec madame Cigaret, lui donnant simplement la possibilité de le connaître mieux. Avant le lendemain il voulait qu'elle le connaisse suffisamment bien pour se risquer même jusqu'à aborder ce sujet dangereux qu'aucun Navajo intelligent n'aborderait avec un étranger : celui de la sorcellerie.

Le vent disparut avec le soir. Le coucher du

soleil avait provoqué un immense flamboiement de lumière fluorescente orangée dans l'atmosphère encore poussiéreuse. Leaphorn avait mangé des côtes de mouton et du pain frit, et il avait parlé avec une douzaine de personnes sans rien apprendre d'utile. Il avait parlé à nouveau avec Margaret Cigaret, réussissant à la convaincre de reconstituer du mieux qu'elle pouvait s'en souvenir la séquence des événements qui aboutissait aux morts de Tso et d'Atcitty, mais il n'avait guère appris qu'il ne sût déjà par le rapport du FBI et l'enregistrement magnétique. Et rien de ce qu'il avait appris ne semblait pouvoir l'aider. Anna Atcitty ne voulait pas conduire madame Cigaret à son rendez-vous avec Hosteen Tso, et madame Cigaret croyait que c'était parce qu'elle voulait voir un garçon. Madame Cigaret n'était pas certaine de l'identité du garçon mais elle soupçonnait qu'il appartenait au Dinee du Tamaris et qu'il travaillait à Short Mountain. Un tourbillon de poussière avait emporté une partie du pollen dont madame Cigaret se servait dans la procédure qui constituait sa profession. Madame Cigaret ne s'était pas, contrairement à ce qu'avait supposé Leaphorn, livrée à son travail d'écoute dans le petit cul-de-sac creusé par l'érosion dans la paroi de la mesa juste au-dessous de l'endroit où il s'était tenu et d'où il avait dominé le hogan de Tso. Il était arrivé à cette conclusion en sachant uniquement, d'après le rapport du FBI, qu'elle s'était rendue dans un endroit abrité situé contre la falaise et invisible depuis le hogan ; il avait conclu qu'elle avait été conduite par Anna Atcitty jusqu'à l'endroit décrit de la sorte qui était le plus proche. Mais madame Cigaret se souvenait avoir suivi une piste de troupeau de chèvres pour atteindre un cul-de-sac au sol sablonneux où elle avait écouté. Et elle pensait que c'était au moins à cent mètres du hogan, ce qui voulait dire qu'il s'agissait d'une autre entaille un peu plus petite due au ruissellement des eaux dans la falaise de la mesa à l'ouest de l'endroit où Leaphorn s'était tenu. Il se souvenait y avoir plongé le regard et avoir remarqué qu'elle avait à une époque été fermée par une barrière pour tenir lieu d'enclos à moutons.

Aucun de ces éléments disparates ne semblait porteur de promesses, quoique un peu après minuit Leaphorn eût appris que l'enfant qui avait signalé avoir vu "l'oiseau sombre" plonger dans l'un des bras du lac Powell était l'un des fils Gorman. Il assistait à la Kinaalda mais il était parti avec deux de ses cousins pour remplir les barils d'eau des Endischée. Cela impliquait un voyage aller et retour d'une vingtaine de kilomètres et le chariot ne serait probablement pas revenu avant l'aube. Le nom du garçon était Eddie. C'était l'adolescent au chapeau noir et Leaphorn finit par apprendre qu'il ne reviendrait finalement pas après avoir rempli les barils d'eau ; il partait pour Farmington.

Leaphorn demeura assis pendant le cérémonial qui dura toute la nuit, chantant les douze Chants du Hogan et les Chants de Dieu-qui-Parle, et compatissant en observant les efforts résolument acharnés que faisait la petite Endischée pour ne pas violer les règles en s'endormant. Lorsque le ciel avait rosi à l'est il s'était joint aux autres et avait chanté le Chant de l'Aube, se remémorant la vénération avec laquelle son grand-père s'en était toujours servi pour saluer chaque jour nouveau. Les mots, au fil des générations, s'étaient tant fondus dans le rythme qu'ils n'étaient guère plus que des sons musicaux. Mais Leaphorn se souvenait de leur signification.

Au-dessous de l'est, elle l'a découvert,
Maintenant elle a découvert Garçon Aube,
L'enfant maintenant il a vu,
Là où il se reposait il l'a vu,
Maintenant il parle à l'enfant, maintenant
l'enfant l'écoute.

Puisque l'enfant l'écoute, il lui obéit ;
Puisqu'il lui obéit, il lui donne la beauté.
De la bouche de Garçon Aube, la beauté jaillit.
Maintenant l'enfant aura une vie de beauté
éternelle.

Maintenant l'enfant ira avec la beauté devant
lui,

Maintenant l'enfant ira avec la beauté tout
autour de lui,

Maintenant l'enfant sera avec la beauté terminé.

Puis la petite Endischée était partie, à nouveau suivie par des cousins, nièces et neveux, courir l'ultime course de Kinaalda. Le soleil s'était levé et Leaphorn pensa qu'il allait essayer une nouvelle fois de parler avec madame Cigaret. Elle était assise dans son camion, portière ouverte, et elle écoutait celles qui s'apprêtaient à sortir le gâteau de Kinaalda du trou du feu.

Leaphorn s'assit à côté d'elle.

— Il y a une chose qui continue à m'embêter, dit-il. Vous avez dit à l'homme du FBI, et vous me l'avez dit, que l'homme qui a été tué avait dit que des peintures de sables avaient été abîmées. Des peintures de sables. Plus qu'une seule peinture de sables. Comment cela pourrait-il être possible ?

— Je ne sais pas, répondit madame Cigaret.

— Connaissez-vous un chant qui possède plus qu'une peinture de sables à un moment donné ? Y a-t-il un chanteur, en quelque endroit de la réserve, qui s'y prenne d'une manière différente ?

— Ils s'y prennent tous de la même manière s'ils s'y prennent de la manière que Dieu-qui-Parle leur a enseignée pour faire les peintures de sables.

— C'est ce que mon grand-père m'a enseigné, dit Leaphorn. On exécute la bonne et, quand la cérémonie est terminée, le chanteur l'efface, le sable de la peinture est mélangé puis emporté à l'extérieur du hogan et éparpillé en étant restitué au vent. C'est la façon de procéder qui m'a été enseignée.

— Oui, acquiesça Margaret Cigaret.

— Alors, vieille mère, serait-il possible que vous n'ayez pas compris ce que l'homme qui était votre patient vous a dit ? Serait-il possible qu'il vous ait dit qu'une seule peinture de sables avait été abîmée ?

Madame Cigaret détourna le visage de l'endroit où les Endischée avaient enlevé les braises chaudes en raclant puis épousseté une couche de cendres et se préparaient maintenant à soulever le gâteau de Kinaalda de son four. Ses yeux se concentrèrent directement sur le visage de Leaphorn ; aussi directement que si elle pouvait le voir.

— Non, dit-elle. J'ai pensé que je l'avais mal compris. Et je le lui ai dit. Et il m'a dit...

Elle se tut un instant, se remémorant la scène.

— Il m'a dit : "Non, pas une seule peinture sacrée. Plus qu'une." Il a dit que c'était bizarre et après il n'a plus voulu en parler.

— Très bizarre, renchérit Leaphorn.

Le seul endroit à sa connaissance où un véritable chanteur avait réalisé des peintures de sables authentiques afin qu'elles soient conservées c'était au musée des Arts Rituels Navajo de Santa Fe. Là, ça ne s'était fait qu'après maints examens de conscience et controverses, et seulement après que certains éléments eurent été légèrement modifiés. L'argument avancé pour justifier la trahison des règles avait été la sauvegarde de certaines peintures de telle sorte qu'elles ne soient jamais perdues. Cela pouvait-il être la réponse dans le cas présent ? Homme-qui-Guérit avait-il trouvé un moyen de laisser des peintures de sables afin qu'une cérémonie fût sauvegardée pour la postérité ? Leaphorn secoua la tête.

— Ça ne tient pas debout, déclara-t-il.

— Non, acquiesça madame Cigaret. Personne ne ferait ça.

Leaphorn ouvrit la bouche puis la referma. Il n'était pas nécessaire de dire ce qui était évident. Il n'y avait pas de raison de dire : "Sauf un sorcier." Dans la métaphysique navajo, ces reproductions stylisées du Peuple Sacré revivant des instants de la mythologie étaient réalisées pour restaurer l'harmonie. Mais cette même métaphysique stipulait que, si elle n'était pas faite comme il fallait, une peinture de sables détruirait l'harmonie et entraînerait la mort. Les légendes relatant les événements effroyables qui se déroulaient dans les tanières des sorciers étaient émaillées de peintures de sables délibérément perverties, de même que de meurtres et d'incestes.

Madame Cigaret avait tourné son visage vers le feu. Au milieu des rires et des cris d'approbation, on était en train de tirer l'immense gâteau marron hors du puits (avec grande prudence pour éviter qu'il ne casse), tout en en chassant la poussière et

les cendres.

— Le gâteau est là, dit Leaphorn. Il a l'air parfait.

— La cérémonie a été parfaite, dit Femme-qui-Écoute. Tout a été fait exactement comme il faut. Dans les chansons, tout le monde a dit les bonnes paroles. Et j'ai entendu votre voix au milieu de celles des chanteurs.

— Oui.

Madame Cigaret souriait maintenant, mais son sourire était sévère :

— Et dans un instant vous allez me demander si l'homme qui allait mourir m'a parlé des porteurs-de-peau, s'il m'a parlé d'un repère de sorciers.

— Je vous l'aurais peut-être demandé, vieille mère. J'essayais de me souvenir s'il est mal ne serait-ce que de poser une question sur les sorciers pendant une Kinaalda.

— Ce n'est pas un sujet de conversation indiqué, reconnut madame Cigaret. Mais là c'est dans le cadre d'un travail et nous n'allons pas parler beaucoup des sorciers parce que le vieil homme ne m'en a rien dit.

— Rien ?

— Rien. Je lui ai posé la question. Je lui ai posé la question parce que moi aussi je me suis étonnée pour les peintures de sables. (Elle rit.) Et tout ce qu'il a fait ça a été se mettre en colère. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas en parler parce que c'était un secret. Un grand secret.

— L'idée vous est-elle jamais venue que le vieil homme puisse être lui-même un porteur-de-peau ?

Madame Cigaret garda le silence. À la porte du hogan, madame Endischée coupait des portions sur le pourtour du gâteau et les tendait à ses proches.

— J'y ai pensé, reconnut madame Cigaret, qui secoua à nouveau la tête. Je ne sais pas. S'il l'était, il ne fait plus de mal à personne maintenant.

Juste après le bâtiment administratif de Mexican Water où la Route Navajo 1 coupe la Route Navajo 12, Leaphorn rangea sa voiture sur l'accotement, coupa le contact et resta au volant. Le siège du district

de Tuba City était à cent quatre-vingt-deux kilomètres à l'ouest, sur la Route 1. Chinle, avec la tâche pénible d'assurer la sécurité des boy-scouts à Canyon de Chelly, se trouvait à cent kilomètres pratiquement plein sud sur la Route 12. L'envie poussait Leaphorn vers l'ouest. Mais quand il atteindrait le siège du district de Tuba City que dirait-il au capitaine Largo ? Il n'avait absolument rien obtenu de concret pour justifier le temps que Largo avait réussi à lui obtenir... et sacrément peu de choses qui puissent ne serait-ce que mériter le qualificatif de nébuleux. Il devrait appeler Largo par radio pour dire qu'il abandonnait puis se rendre à Chinle et se mettre à leur disposition. Il prit le dossier Tso-Atcitty, le feuilleta rapidement, le reposa puis prit le dossier plus important concernant la recherche de l'hélicoptère.

La trajectoire recréée suivie par l'appareil menait toujours de manière capricieuse, mais relativement directe, vers les environs du hogan de Tso. Leaphorn observa la carte, se souvenant qu'une autre ligne (tracée depuis une Mercedes abandonnée jusqu'à un trou d'eau où deux chiens étaient morts), passerait, si on la continuait, près du même endroit. Il passa au feuillet suivant et commença à lire rapidement la description de l'hélicoptère, les détails concernant sa location, les faits pertinents liés au pilote. Leaphorn regarda fixement son nom : Edward Haas. HAAS avait été inscrit en blanc sur le plastique rouge de la lanterne à piles qui était posée sur la couverture du hogan Endischée.

— Tiens, tiens, dit-il à haute voix.

Il pensa à des dates et à des lieux, essayant d'établir certains liens et, n'y parvenant pas, il pensa à ce que Femme-qui-Écoute avait dit quand il avait demandé si Tso pouvait avoir été un sorcier. Puis il tendit le bras, s'empara du micro de la radio et se renseigna auprès du quartier général de Tuba City. Le capitaine Largo n'y était pas.

— Dites-lui simplement ça, alors. Dites-lui qu'un garçon nommé Eddie Gorman se trouvait à la Kinaalda Endischée avec l'une de ces lanternes de pêcheur qui flottent, et que le nom Haas était inscrit dessus.

Il donna les détails concernant la description,

la famille, et l'endroit où il était possible de trouver le garçon.

— Dites-lui que je me rends à Window Rock et préparez-moi un saut à Albuquerque.

— À Albuquerque ? demanda la standardiste. Largo va me demander pourquoi vous allez à Albuquerque.

Leaphorn considéra un instant le haut-parleur en réfléchissant.

— Dites-lui que je me rends au siège du FBI. Je veux lire le dossier qu'ils ont sur cette affaire d'hélicoptère.

L'agent spécial George Witover, qui fit entrer Leaphorn dans la salle d'interrogatoire, avait une moustache fournie mais soignée, des yeux bleu clair intelligents et des taches de rousseur. Il s'installa dans le fauteuil situé derrière le bureau et sourit à Leaphorn.

— Eh bien, lieutenant..., commença-t-il avant de poser un regard sur la note que lui avait remise la personne chargée de l'accueil. Lieutenant Leaphorn. Il paraît que vous avez trouvé une torche provenant de l'hélicoptère de Haas.

Les yeux bleus fixés sur ceux de Leaphorn avaient l'air d'attendre quelque chose.

— Asseyez-vous, poursuivit Witover.

Il désigna du geste le fauteuil situé à côté du bureau.

Leaphorn s'assit.

— Oui.

— Votre agence de Window Rock nous a appelés et nous en a dit quelques mots. Ils ont dit que vous teniez à me parler personnellement. Pourquoi cela ?

— J'ai entendu dire quelque part que l'homme à qui il fallait s'adresser pour parler de cette affaire était l'agent George Witover. J'ai entendu dire que vous étiez celui qui en était responsable.

— Oh ! fit Witover.

Il observa Leaphorn avec curiosité et parut essayer de lire quelque chose sur son visage.

— J'ai pensé au règlement que le FBI applique et qui consiste à ne laisser personne voir les dossiers, et j'ai pensé au fait que nous avons exactement le même règlement, et il m'est venu à l'idée que des fois les règlements de ce genre constituent des barrières qui empêchent d'obtenir des résultats. Alors j'ai pensé que puisque nous nous intéressons tous les deux à cet hélicoptère,

nous pourrions en quelque sorte échanger nos informations d'une manière informelle.

- Vous pouvez avoir accès au rapport que nous avons rédigé pour le ministère public, dit Witover.

- Si vous êtes comme nous, ce rapport est parfois relativement concis, et le dossier est relativement épais. Tout ne figure pas dans le rapport.

- Ce que nous a dit Window Rock c'est que vous êtes allé à une cérémonie quelconque et que vous y avez vu la torche avec le nom inscrit dessus, mais vous n'avez ni récupéré la torche ni parlé à l'homme qui l'avait en sa possession.

- C'est à peu près ça. À part qu'il s'agissait d'une lanterne à piles et que c'était un garçon qui l'avait.

- Et vous n'avez pas découvert où il l'avait trouvée ?

Leaphorn s'aperçut qu'il était exactement en train de faire ce qu'il avait décidé de ne pas faire. Il se laissait mettre en colère par l'agent du FBI. Et cela le mettait en colère contre lui-même.

- Non, dit-il. C'est exact.

Witover le regarda de ses yeux bleus qui demandaient "Pourquoi ?" Leaphorn ignore cette question.

- Pourriez-vous me dire pour quelle raison ? demanda Witover.

- Au moment où j'ai vu la lanterne, j'ignorais le nom du pilote de l'hélicoptère, répondit Leaphorn d'une voix glaciale.

Witover ne dit rien. Son expression passa de l'incrédulité à quelque chose qui signifiait : "Enfin, il ne faut pas trop en demander."

- Et maintenant, vous souhaitez lire notre dossier, déclara-t-il.

- C'est exact.

- J'aimerais que vous puissiez nous en apprendre un peu plus. Une soudaine marque de richesse chez ces gens. N'importe quoi qui soit intéressant.

- Dans les environs de Short Mountain, si quelqu'un a trois dollars c'est une marque de richesse. Il n'y a rien eu de ce genre.

Witover haussa les épaules et tripota quelque

chose dans le tiroir de son bureau. Par l'unique fenêtre de la salle d'interrogatoire Leaphorn voyait le soleil se réfléchir sur les fenêtres de l'annexe de la poste d'Albuquerque de l'autre côté de Gold Avenue. Derrière lui, dans la salle de l'accueil, un téléphone sonna une fois.

- Qu'est-ce qui vous a fait penser que je m'intéressais particulièrement à cette affaire-là ? demanda Witover.

- Vous savez comment ça se passe, répondit Leaphorn. Le monde est petit. Je me souviens seulement avoir entendu quelqu'un dire que vous aviez demandé à être détaché de Washington parce que vous vouliez rester sur le vol de Santa Fe.

L'expression de Witover disait qu'il savait que ce n'était pas exactement cela que Leaphorn avait entendu.

- Sans doute rien de plus que des propos sans fondement, ajouta Leaphorn.

- Nous ne nous connaissons pas, dit Witover, mais John O'Malley m'a dit que vous aviez travaillé avec lui sur cette affaire Cata6 sur la Réserve Zuni. Il dit du bien de vous.

- Cela me fait plaisir de l'entendre.

Leaphorn savait que ce n'était pas vrai. O'Malley et lui n'avaient pas travaillé de manière efficace ensemble et, en ce qui concernait le FBI, l'affaire restait ouverte, sans solution. Mais Leaphorn était heureux que Witover ait finalement choisi de se montrer coopératif.

- Si je vous montrais le dossier, ce serait contraire au règlement, dit Witover.

Il énonçait un fait, mais il y avait une question sous-entendue. Qu'est-ce que ça me rapporte ? disait-elle.

- Oui, dit Leaphorn. Et si je découvrais l'hélicoptère, ou si je découvrais comment le trouver, notre règlement m'obligerait à en avertir le capitaine, lequel informerait le chef de la police, lequel informerait le FBI à Washington, et ensuite ils vous préviendraient par télétype. Ce serait plus rapide si je prenais le téléphone et si je vous appelais directement (à votre numéro personnel), mais cela serait contraire à notre

règlement à nous.

L'expression de Witover changea très légèrement. Le coin de ses lèvres remonta d'un millimètre.

— Bien sûr, dit-il, il vous est impossible de renseigner les gens à leur numéro personnel à moins qu'il n'y ait un accord clair spécifiant que personne n'en parlera par la suite.

— Exactement. De même que vous ne pourriez pas laisser les dossiers ici en ma présence si vous ne saviez pas que je jurerais que jamais ça ne s'est produit.

— Une minute, dit Witover.

En fait, il lui en fallut presque dix. Lorsqu'il franchit la porte en sens inverse, il avait un dossier volumineux dans une main et sa carte de visite dans l'autre. Il posa le dossier sur le bureau et tendit sa carte à Leaphorn.

— Mon numéro chez moi est au dos, dit-il.

Il se rassit et s'empara de la ficelle qui maintenait en place le rabat du dossier.

— Ça remonte jusqu'à Wounded Knee, dit-il. Quand le Mouvement des Indiens d'Amérique a occupé le site en 1973, l'un d'entre eux était un type de l'Oklahoma, rayé de l'ordre des avocats, qui s'appelait Henry Kelongy. (Il lança un regard à Leaphorn.) Vous connaissez la Buffalo Society ?

— On ne nous tient pas beaucoup au courant de la plupart de ces choses-là, dit Leaphorn. J'en connais ce que j'en entends dire et ce que je lis dans *Newsweek*.

— Hum ! Enfin, Kelongy était un fanatique. On le surnomme "le Kiowa" parce qu'il est à moitié indien Kiowa. Élevé à Anadarko, il a fait ses études de droit à l'université de l'Oklahoma, il a servi dans la quarante-cinquième division pendant la Deuxième Guerre mondiale, a obtenu le grade de premier lieutenant puis il a tué quelqu'un au Havre sur le chemin du retour et a été dégradé par la cour martiale. Un peu de politique ensuite. A été candidat à l'Assemblée Législative, a travaillé pour un membre du Congrès, est devenu un militant de plus en plus acharné. A dirigé un groupe d'Indiens refusant l'incorporation pendant la guerre du Viêt-nam. Et cetera. En arrière-plan de tout cela il

travaillait comme prédicateur. Il a commencé comme évangéliste de l'Église du Nazaréen, puis est passé à la Native American Church après quoi il a créé sa propre section dissidente. Il observait la cérémonie du peyote* mais il avait rejeté le christianisme. Il était retourné au Dieu Soleil ou à ce que les Indiens peuvent bien adorer.

Witover lança un rapide coup d'œil à Leaphorn, puis rectifia :

— Je veux dire ce que les Kiowas peuvent bien adorer.

— C'est compliqué, dit Leaphorn. Je ne suis pas tellement au courant mais je pense que les Kiowas considèrent le soleil comme un symbole du Créateur.

En fait il savait pas mal de choses sur le sujet. Les valeurs religieuses l'avaient toujours fasciné et il les avait étudiées à l'université de l'État d'Arizona... mais pour l'heure il n'était pas prêt à faire l'éducation d'un agent du FBI.

— Quoi qu'il en soit, reprit Witover, pour ne pas parler de quantité de choses de moindre importance, Kelongy a eu maille à partir avec la justice à deux ou trois reprises puis lui et plusieurs de ses disciples sont devenus des activistes au sein de l'AIM. Nous sommes pratiquement certains que ce sont eux qui ont commis la majorité des dégâts quand l'AIM a occupé le siège du Bureau des Affaires Indiennes à Washington. Et ensuite à Wounded Knee, Kelongy y était et prêchait la violence. Quand les gens de l'AIM ont décidé d'arrêter les frais, Kelongy a fait un barouf pas possible, les a traités de lâches et est parti de son côté.

Witover prit un paquet de cigarettes avec filtres dans sa poche, en offrit une à Leaphorn puis les alluma. Il aspira la fumée, souffla un nuage bleu.

— C'est alors que nous avons commencé à entendre parler de la Buffalo Society. Il y a eu un attentat à la bombe à Phoenix avec des tracts laissés alentour, sur les Indiens tués ici ou là par des soldats. Et d'autres attentats à la bombe à droite ou à gauche...

Witover marqua une pause, frappant le dessus du bureau de ses doigts en réfléchissant.

— À Sacramento, à Minneapolis, à Duluth et une

dans le Sud, à Richmond, je crois. Et un vol de banque dans l'Utah, à Ogden, toujours avec des tracts de revendication de la Buffalo Society avec un tas de trucs sur des atrocités commises par les Blancs contre les Indiens. (Witover rejeta une nouvelle bouffée de fumée.) Et cela nous amène à l'affaire de Santa Fe. Une affaire exécutée de manière tout à fait remarquable. (Il jeta un coup d'œil à Leaphorn.) Qu'est-ce que vous savez là-dessus ?

— Pas grand-chose qui ne soit pas en rapport avec le rôle que nous y avons joué. La recherche de l'hélicoptère.

— L'après-midi précédant le vol, Kelongy est descendu au La Fonda et a demandé une suite au quatrième étage, donnant sur la plaza. On voit la banque de là-haut. Ensuite...

— Il s'est servi de son vrai nom ? demanda Leaphorn en fronçant les sourcils.

— Non, répondit Witover, qui prit l'air un peu penaud. Nous étions sur ses talons.

Leaphorn hocha la tête avec une expression réservée. Il se représentait Witover essayant de rédiger sa lettre pour expliquer comment un individu avait réussi un hold-up d'un demi-million de dollars alors qu'il se trouvait sous sa propre surveillance.

— Nous avons réussi à reconstituer assez précisément ce qui s'est passé, poursuivit Witover.

Il s'appuya au dossier du fauteuil pivotant, noua ses doigts derrière sa tête et parla avec la précision aisée de quelqu'un qui a l'habitude de faire des rapports oraux. Le fourgon de la Wells Fargo avait quitté la First National Bank qui se trouve à l'angle nord-ouest de la Plaza de Santa Fe à quinze heures dix. Pratiquement à quinze heures dix précises, des barrières avaient été installées dans les rues principales, détournant la circulation en provenance de toutes les directions vers les rues étroites du centre. Au moment où le fourgon blindé s'éloignait du centre, la circulation se figeait en un monumental embouteillage derrière lui. Ceci avait eu pour double effet d'occuper la police et de bloquer efficacement les bureaux du shérif et de la police, tous deux situés dans le quartier du centre.

Un homme vêtu d'un uniforme de la police de Santa Fe, monté sur une moto du type employé par la police, avait installé une barrière sur le trajet suivi par le fourgon, faisant obliquer une camionnette qui se trouvait devant lui, puis le fourgon lui-même et une voiture qui le suivait, dans la rue Acequia Madre. Puis la barrière avait été utilisée pour boucler Acequia Madre, interdisant à la circulation locale de venir perturber le vol imminent. Dans la rue étroite, bordée de hauts murs d'adobe*, le fourgon blindé avait été coincé entre la camionnette et la voiture.

Witover se pencha en avant pour souligner ce qu'il allait dire.

— Le tout coordonné à la perfection, dit-il. Pratiquement à la même heure, une voiture quelconque (personne ne parvient à se souvenir de ce que c'était) s'est garée devant le bureau Airco de l'aéroport municipal. L'hélico attendait. Réservé le jour précédent au nom d'une compagnie d'équipement... un client habituel. Personne n'a vu qui descendait de la voiture pour monter dans l'hélico.

Witover secoua la tête et agita les deux mains.

— La voiture est donc repartie, l'hélico s'est envolé, et nous ne savons même pas si le passager était un homme ou une femme. Il s'est posé sur une crête sur les vallonnements au nord de l'université Saint-John. Nous le savons parce que des gens l'ont vu se poser. Il est peut-être resté à terre cinq minutes, et nous pouvons présumer que pendant qu'il y était, l'argent du fourgon de la Wells Fargo a été chargé à bord... et peut-être a-t-il emporté un ou deux passagers supplémentaires.

— Mais comment sont-ils entrés dans le fourgon blindé ? interrogea Leaphorn. Est-ce que ce n'est pas censé être quasiment impossible ?

— Ah ! fit Witover dont les yeux bleu pâle approuvaient la question posée par Leaphorn. Exactement. On a conçu les fourgons blindés en pensant aux attaques à main armée et, par conséquent, les gens qui se trouvent à l'intérieur peuvent empêcher les gens qui se trouvent à l'extérieur d'entrer. Alors comment les voleurs sont-ils entrés ? Ce qui nous amène à l'arme secrète

de la Buffalo Society. Un salopard complètement cinglé du nom de Tull.

— Tull ?

Ce nom paraissait vaguement familier.

— Il est unique en son genre, dit Witover qui fit une grimace. Il se trouve que Tull s'imagine être immortel. Croyez-le ou non, ce salopard prétend croire qu'il est déjà mort deux ou trois fois et qu'il revient à la vie.

Ses yeux étaient fixés sur ceux de Leaphorn pour évaluer sa réaction.

— C'est ce qu'il raconte aux psychiatres fédéraux, ajouta-t-il, et les pys nous disent qu'ils croient que lui le croit.

Witover se leva et regarda Gold Avenue en contrebas à travers la vitre.

— Et bon Dieu ! poursuivit-il, on peut dire qu'il fait comme s'il le croyait. Tout à coup le conducteur du fourgon se retrouve bloqué, devant et derrière, et Tull saute de la camionnette et colle je ne sais quel gadget sur l'antenne pour couper les transmissions radio. Le temps qu'il ait terminé, le conducteur et le convoyeur sont suffisamment intelligents pour avoir compris qu'une tentative de vol est en cours. Mais Tull contourne le véhicule à petites foulées jusqu'aux portes de derrière et commence à coller un machin qui ressemble à du mastic autour des charnières des portes. Et à votre avis qu'est-ce que le convoyeur a fait ?

Leaphorn réfléchit à la question : il avait dû ne pas en croire ses yeux.

— Il a dû lui crier dessus.

— Exactement. Il lui a demandé ce qu'il pouvait bien foutre. Il l'a averti qu'il allait tirer. Et quand il s'est décidé à tirer effectivement, Tull avait mis son mastic... et bien sûr c'était un explosif quelconque avec un détonateur radioactif. Et en plus, le convoyeur n'a pas tiré avant que Tull l'ait mis en place et ait commencé à partir en courant.

— Et puis boum ! fit Leaphorn.

— Exactement. Boum. Ça a fait sauter la porte. Quand la police a fini par arriver sur place, les voisins prodiguaient les premiers soins. Tull avait

une balle à travers le poumon, le convoyeur ainsi que le conducteur étaient en assez piteux état des suites de la violence de l'explosion et l'argent avait disparu.

— Ils devaient être toute une troupe, dit Leaphorn.

— En tout probablement six. Un pour installer les panneaux de déviation afin de causer les encombrements, celui ou celle qui est monté dans l'hélicoptère, Kelongy, celui qui était habillé en policier et qui a fait bifurquer le fourgon blindé puis qui l'a suivi dans Acequia Madre, Tull et le gars qui conduisait la voiture derrière le fourgon. Et ils se sont tous évaporés une fois leur part du boulot faite.

— Excepté Tull, intervint Leaphorn.

— Nous avons Tull et l'identification de celui qui portait un uniforme de la police et était à moto. Le conducteur et le convoyeur l'ont bien vu. C'est le type qui se faisait appeler Hoski, là-bas, à Wounded Knee, quelque chose d'autre avant et deux ou trois autres noms depuis. C'est le bras droit de Kelongy.

— Ce Tull, est-ce qu'il était dans le coup du vol de la banque à Ogden ? Si je me souviens bien, ce n'est pas celui qui a été réussi parce qu'il y a un cinglé qui a marché droit sur un fusil braqué sur lui ?

— Le même gars, dit Witover. Aucun doute là-dessus. C'était aussi un transfert de fonds. Deux convoyeurs qui portaient les sacs et un qui était là avec un fusil, et voilà Tull qui marche droit sur le fusil et, bordel, le convoyeur est bien trop surpris pour tirer. C'est tout bonnement impossible de préparer les gens à des trucs comme ça.

C'est peut-être une bonne affaire, alors : ils ont un demi-million de dollars et vous avez Tull.

Il y eut un bref silence. Witover fit la grimace.

— Pendant que Tull était à l'hôpital et qu'il attendait qu'on lui répare son poumon, nous avons fait fixer la caution à 100 000 dollars : ce qui est assez haut quand il n'y a pas homicide. On s'était dit qu'ils le sacrifiaient alors on s'est arrangés pour que Tull sache combien ils avaient volé à la

banque et combien il leur fallait pour le faire sortir. (Les yeux bleus de Witover adoptèrent une expression de tristesse.) S'ils ne payaient pas sa caution le plan consistait à lui offrir un marché et à l'amener à coopérer. Et, comme prévu, aucune caution n'a été déposée. Mais Tull a refusé de coopérer. Les pys nous avaient prévenus qu'il refuserait. Et c'est ce qui s'est passé. Comme la caution n'a pas été déposée, une théorie a été de penser que la Buffalo Society avait perdu l'argent et que Tull le savait d'une manière quelconque. Cela expliquait pourquoi on ne parvenait pas à trouver l'hélico. Il était tombé dans le lac Powell et avait coulé.

Leaphorn ne dit rien. Il se disait que la trajectoire suivie par l'hélicoptère, si elle était poursuivie, le ferait aboutir au lac. La lanterne en plastique rouge portant l'inscription HAAS était une lanterne flottante. Et puis il y avait cette histoire déformée selon laquelle celui qui l'avait découverte avait vu un immense oiseau plonger dans le lac.

— Oui, dit-il, c'est peut-être ça.

Witover rit et secoua la tête.

— Ça paraissait plausible. Tull s'est fait soigner le poumon puis ils l'ont transféré à la prison d'État de Santa Fe pour qu'il soit sous bonne garde. Des mois ont passé puis ils sont venus lui reparler, ils lui ont demandé pourquoi payer pour les autres, ils lui ont dit qu'il était clair que personne n'allait verser sa caution et Tull s'est contenté de rire et de leur dire d'aller se faire foutre. Et puis voilà que (Witover marqua une pause, le regard vif de ses yeux bleus fixé sur le visage de Leaphorn pour juger de l'effet produit), voilà qu'ils viennent et qu'ils versent sa caution.

C'était ce que Leaphorn s'était attendu à l'entendre dire, mais il fit en sorte que ses traits accusent la surprise. Monture-en-Or devait être Tull, libéré de fraîche date, qui devait courir se cacher avant que les agents fédéraux ne changent d'avis et ne fassent annuler la caution. Cela expliquerait beaucoup de choses. Ça expliquerait la démence. Il fit un rapide calcul, comptant les jours

à rebours.

— Est-ce qu'ils l'ont fait sortir mercredi dernier ?

Witover eut l'air surpris.

— Non, dit-il. C'était il y a presque trois semaines.

Il fixa Leaphorn dans l'attente d'une explication à cette supposition erronée.

Leaphorn haussa les épaules.

— Où est-il maintenant ?

— Dieu seul le sait. Ils nous ont pris à l'improviste. D'après ce que nous pouvons savoir, c'était celui qu'ils appellent Hoski. Il a fait des dépôts en liquide dans cinq banques d'Albuquerque. Quoi qu'il en soit, l'avocat de Tull s'est présenté avec cinq chèques bancaires, a déposé la caution, obtenu son papier et le prisonnier a été relâché avant que quiconque ait eu le temps de réagir. (Les traits de Witover étaient sombres tandis qu'il évoquait ce souvenir.) Ce qui fait qu'ils n'ont pas perdu l'argent. Autant pour la théorie qui voulait que l'hélico se soit abîmé dans le lac. (Il prit le ton de la protestation.) Ils le laissent en prison pendant tout ce temps et puis tout d'un coup ils le font relâcher.

— Peut-être que tout d'un coup ils ont eu besoin de lui.

— Ouais. J'y ai pensé. Il y a de quoi être inquiet.

L'œil droit de John Tull était fixé sur l'objectif, noir, insolent, détestant à ce moment-là le photographe, détestant maintenant Leaphorn. L'œil gauche était aveuglément fixé vers le haut et à gauche au fond de son orbite abîmée, conférant à son visage défoncé une sorte de condensé d'obscénité et de folie. Leaphorn revint rapidement aux données biographiques. Il apprit qu'à l'âge de treize ans, John Tull avait reçu un coup de sabot qui lui avait été donné par une mule et que cela avait entraîné un enfoncement de la pommette, une fracture de la mâchoire et la perte de la vue pour un œil. Un seul coup d'œil à ces photographies suffisait à réduire à néant toute idée pouvant encore subsister selon laquelle Tull et Monture-en-Or pourraient ne faire qu'un. Même dans le reflet diffus de la lumière clignotante rouge, une vision rapide du visage de Tull se serait inscrite dans la mémoire de Leaphorn. Il n'étudia les photos qu'un instant. Le profil droit offrait des traits délicats, d'une beauté normale, trahissant le sang séminole de la mère de Tull. Le gauche montrait ce que le sabot d'une mule peut faire aux os fragiles d'un être humain. Leaphorn leva les yeux du rapport, alluma une cigarette et souffla la fumée, se demandant comment un jeune garçon pouvait apprendre à vivre derrière une façade qui rappelait aux autres leur propre mortalité fragile et douloureuse. Cela contribuait à expliquer pourquoi les convoyeurs s'étaient montrés si lents à ouvrir le feu. Et cela contribuait à expliquer pourquoi Tull était fou... s'il l'était.

Le casier judiciaire lui-même ne recelait rien de surprenant. Un casier judiciaire assez habituel, peut-être un peu riche en délits de violence. À dix-neuf ans, une peine de deux à sept ans pour tentative d'homicide, purgée à la prison de Santa Fe

sans libération sous condition (ce qui signifiait presque à coup sûr un séjour agité derrière les barreaux). Puis une courte peine pour vol à main armée et, par la suite, uniquement des arrestations comme suspect avec une seule accusation de vol qui n'avait pu être prouvée.

Leaphorn passa à la transcription des divers interrogatoires qui avaient suivi le vol de Santa Fe. À partir de ces documents apparut une autre image de Tull : celle de quelqu'un d'intelligent et de dur. Mais il y avait une exception. L'agent qui menait l'interrogatoire était John O'Malley et Leaphorn lut la transcription deux fois.

O'MALLEY : Tu oublies qu'ils ont filé tout de suite en t'abandonnant.

TULL : Je voulais que mon assurance maladie me serve à quelque chose.

O'MALLEY : Ça y est, c'est fait. Demande-toi pourquoi ils ne viennent pas te chercher. Ils ont plein d'argent pour réunir ta caution.

TULL : Ça m'inquiète pas.

O'MALLEY : Ce Hoski. Ce type que tu appelles ton ami. Tu sais où il est en ce moment ? Il a quitté Washington et il est à Hawaï. Il mène la grande vie avec sa part. Et sa part est plus grosse parce qu'il y en a une partie qui est ta part à toi.

TULL : Allez vous faire enculer. Il est pas à Hawaï.

O'MALLEY : C'est ce que Hoski, Kelongy et les autres sont en train de te faire, mon chéri. Ils sont en train de t'enculer.

TULL : (*Rire.*)

O'MALLEY : T'as pas un ami, mon pote. Tu payes pour tous les autres. Et cet ami, comme tu dis, il laisse faire.

TULL : Vous ne le connaissez pas mon ami. Je suis tranquille.

O'MALLEY : Regarde les choses comme elles sont. Il s'est tiré en t'abandonnant là.

TULL : Allez vous faire foutre, sale flic. Vous le connaissez pas. Vous connaissez même pas son nom. Vous savez même pas où il est. Il me laissera jamais tomber. Jamais.

Leaphorn leva les yeux de la page, ferma les paupières et essaya de se représenter la voix. Était-elle véhémence ? Ou désespérée ? Les mots sur le papier lui indiquaient trop peu de choses. Mais la répétition suggérait un cri. Et ce cri avait marqué le terme de cet interrogatoire précis.

Leaphorn mit cette chemise de côté et prit le rapport psychiatrique. Il parcourut rapidement le diagnostic qui concluait que Tull présentait des symptômes psychotiques de paranoïa schizophrénique et qu'il souffrait de fantasmes hallucinatoires. Le psychiatre était un certain docteur Alexander Steiner. Il s'était entretenu avec Tull semaine après semaine à la suite de son séjour en chirurgie pulmonaire et il avait établi avec lui une sorte de rapport étrange basé sur la réserve, et ce de manière remarquablement rapide.

La majeure partie de leurs entretiens portait sur son enfance triste auprès d'une mère alcoolique et d'une série d'hommes avec lesquels elle avait vécu, puis finalement de l'oncle dont la mule lui avait donné le coup de sabot. Leaphorn survola rapidement le rapport, mais il s'attarda sur des passages qui mettaient l'accent sur la vision que se faisait Tull de sa propre immortalité.

STEINER : Quand vous en êtes-vous aperçu pour de bon ? Était-ce à votre premier séjour en prison ?

TULL : Ouais. Dans la boîte. C'est comme ça qu'on l'appelait alors. La boîte. (Rire.) C'est bien ça que c'était, en plus. Faite avec des tôles à chaudière soudées ensemble. Une trappe dans l'un des côtés pour qu'on puisse y rentrer en rampant et après ils la refermaient derrière vous avec des boulons. C'était sous le plancher du bâtiment de la blanchisserie dans l'ancienne prison : celle qu'ils ont abattue. À peu près un mètre cinquante de côté si bien qu'on pouvait pas se tenir debout mais qu'on pouvait s'allonger si on mettait les pieds dans un angle et la tête dans l'autre. Vous voyez ce que je veux dire ?

STEINER : Oui.

TULL : D'habitude on entrait là-dedans pour avoir

frappé un gardien ou quelque chose comme ça. C'est ça que j'avais fait. J'ai frappé un gardien. (Rire.) Ils vous disent pas combien de temps vous allez rester dans la boîte et de toute façon ça n'y changerait rien parce qu'il fait un noir d'encre en dessous de cette blanchisserie et il fait encore plus noir dans la boîte, si bien que la seule façon de ne pas se tromper en comptant les jours c'est parce que les tuyaux de vapeur de la blanchisserie font plus de bruit dans la journée. Enfin, ils m'ont mis là-dedans et ils ont bouclé le truc derrière moi. Et au début on arrive bien à se contrôler. On explore autour de soi avec ses mains, on trouve les endroits rugueux et les endroits lisses des murs. Et on tripote les seaux. Il y en a un avec de l'eau pour boire et l'autre qu'on utilise comme w-c. Et puis, tout d'un coup, ça vous prend. Ça vous écrase, y a plus d'air pour respirer, on se met à hurler et à frapper contre les murs et... et... (Rire.) Enfin, je suis mort étouffé là-dedans. Comme si je me noyais. Et quand je suis redevenu vivant, j'étais allongé là-dedans sur le sol, avec l'eau toute fraîche et bien agréable renversée autour de moi. J'étais quelqu'un de différent du garçon qu'ils avaient mis dans la boîte. Alors je me suis mis à y penser et je me suis aperçu que c'était pas la première fois que j'étais mort et que j'avais revécu. Et je savais que ce serait pas la dernière.

STEINER : La première fois que vous êtes mort. Est-ce que c'était quand le cheval vous a flanqué son coup de sabot ?

TULL : Oui, monsieur. Mais à ce moment-là je ne le savais pas.

STEINER : Et ensuite vous avez senti que vous mouriez à nouveau quand le convoyeur du fourgon vous a tiré dessus à Santa Fe ?

TULL : On le sent, vous savez. Il y a une sorte de choc quand la balle vous atteint... un engourdissement. Et ça a fait un petit peu mal à l'endroit où elle est entrée et à celui où elle est ressortie. Beaucoup de nerfs dans la peau, je suppose. Mais à l'intérieur, ça fait juste bizarre. Et on voit le sang qui coule de son corps. (Rire.) Je me suis dit : "Bon, je meurs à nouveau et quand

je vais revivre dans ma prochaine vie, j'aurai une autre tête."

STEINER : Vous pensez beaucoup à ça, n'est-ce pas ? À avoir une autre tête ?

TULL : Ça s'est produit une fois. Ça se reproduira. Ce n'est pas la tête que j'avais quand je suis mort la première fois.

STEINER : Mais vous ne croyez pas que s'ils vous avaient emmené chez le chirurgien qu'il fallait, après le coup de sabot, il aurait pu vous la refaire comme avant ?

TULL : Non. Elle était différente. Ce n'était pas celle que j'avais avant.

STEINER : Pourtant, quand vous vous regardez dans une glace... Quand vous regardez le côté droit de votre visage, ça ne ressemble pas à ce que vous avez toujours été ?

TULL : Le côté droit ? Non. Je n'étais pas vraiment comme ça dans ma première vie. (Rire.) Vous avez une cigarette ?

STEINER : Des Pall Mall.

TULL : Merci. Vous savez, Doc, c'est pour ça que les poulets se trompent comme ça sur mon copain. Celui qu'ils appellent Hoski. Ils ne connaissent même pas son vrai nom. Il est comme moi. Une fois il m'a dit qu'il est immortel lui aussi. Ça lui a juste échappé, comme s'il était pas censé le dire à quelqu'un. Mais moi je m'en fiche totalement que tout le monde le sache. Et il y a une autre façon qui me permet de dire qu'il est comme moi. Quand il me regarde il me voit. Moi. Vous comprenez. Pas cette putain de figure. Il voit à travers cette figure et il me voit derrière elle. La plupart des gens ils regardent et ils voient cet œil complètement dément et ça les fait reculer, comme s'ils regardaient quelque chose d'anormal et de dangereux. Mais... mais mon copain... (Rire.) J'ai failli laisser échapper son vrai nom ce coup-là. La première fois qu'il m'a regardé, il a pas du tout vu cette figure. Il m'a juste fait un sourire en disant "Enchanté," ou ce genre de chose, et on est restés assis là à boire de la bière, et c'était comme si cette figure était partie et si c'était moi qui étais assis là.

STEINER : Mais la police pense que cet homme s'est en quelque sorte servi de vous. Qu'il vous a abandonné derrière lui et tout.

TULL : Ils croient des conneries. Ils essayent de me faire parler par la ruse. Ils croient que je suis fou, en plus.

STEINER : Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

TULL : Vous devriez voir le Kiowa. C'est lui qui est fou. Il a cette pierre avec lui. Il dit que c'est une espèce de dieu. Il a des plumes, une fourrure et un os qui y sont suspendus. Il la suspend à cette saloperie de trépied en bambou et il chante pour elle. (Rire.) Il l'appelle Garçon Médecine, et Taly-da-i, ou une connerie dans ce genre. Je crois que c'est un mot Kiowa. Il nous a dit là-bas à Wounded Knee que si ces types de l'AIM étaient prêts à tirer pour tuer alors ce Garçon Médecine les y aiderait. L'homme blanc serait exterminé et le Bison peuplerait à nouveau la terre tout entière. (Rire.) Et ce genre de merde, alors, c'est pas de la folie, ça ?

STEINER : Mais est-ce qu'il ne s'agit pas du chef de l'organisation ? Celui que vous êtes censés suivre ?

TULL : Lui ? Mon cul. Mon copain, il travaillait avec lui, et moi je travaille avec mon copain. Le suivre ? Nous on suit personne. Pas mon copain et moi.

Leaphorn retourna en arrière et relut le paragraphe qui parlait du Kiowa. Qu'est-ce que c'était donc qu'ils avaient appris sur les religions* amérindiennes dans son séminaire de dernière année d'études ? Dans son souvenir, le soleil était personnifié chez les Kiowas, et il avait attiré une jeune vierge Kiowa dans le ciel : il l'avait fécondée et elle avait donné naissance à un garçon. C'était très proche de la Vierge Coquillage Blanc des Navajos qui était fécondée par le Soleil et l'Eau et donnait naissance aux Jumeaux* Héroïques. Et la jeune Kiowa avait essayé de fuir le soleil, elle avait fait descendre le garçon sur la terre et s'était échappée après lui. Mais le soleil avait lancé un anneau magique sur la terre et

l'avait tuée. Puis le garçon s'était emparé de l'anneau, s'en était servi pour se frapper et s'était divisé en deux jumeaux. L'un des jumeaux s'était avancé dans l'eau et avait disparu à jamais. L'autre s'était mué en dix bourses à médecine et avait fait cadeau de lui-même au peuple de sa mère, comme une sorte de Sainte Eucharistie. Personne ne semblait savoir exactement ce qu'il était advenu de ces bourses à médecine. Apparemment elles avaient été petit à petit égarées dans les interminables guerres livrées contre la cavalerie par les Kiowas pour le contrôle des Hautes Plaines. Après la bataille du canyon de Palo Duro, quand l'armée avait ramené la bande hétéroclite de ces survivants des Seigneurs des Plaines jusqu'à leur lieu de captivité à Fort Sill, une bourse au moins existait encore. L'armée avait obligé les Kiowas à regarder tandis que la dernière des grandes hardes de chevaux de la tribu était abattue à coups de feu. Mais selon la légende, ce Garçon Médecine se trouvait encore avec son peuple humilié. Les Kiowas avaient tenté de tenir leur grand Kado annuel même captifs sur la réserve, mais il leur fallait un bison mâle pour leur danse. Des guerriers s'étaient glissés jusqu'au Ranch King au Texas pour en acheter un, mais ils étaient revenus les mains vides. Et par la suite, enseignaient les anciens, Garçon Médecine avait quitté les Kiowas et la dernière des bourses à médecine avait disparu.

Leaphorn réfléchit à l'ensemble. Kelongy avait-il pu effectivement entrer en possession de l'une des bourses à médecine sacrées ? Il avait prêché pour le renouveau de la religion du Bison. Il promettait le retour de l'utopie, l'extermination des hommes blancs, et ainsi les Indiens d'Amérique vivraient à nouveau dans une société libre. Alors le Bison surgirait à nouveau de la terre par millions et nourrirait les enfants du soleil.

Leaphorn commença à sentir la chaleur contre son doigt : sa cigarette qui se consumait trop près de la peau. Il aspira une ultime bouffée, écrasa la cigarette et étudia la fumée qui montait lentement de ses lèvres en un mince filet. Il se sentait l'objet d'un vague malaise. Une pensée qui luttait

pour devenir consciente. Quelque chose qui n'avait pas de nom et qui le sollicitait. Il essaya de laisser cette idée faire surface et s'aperçut qu'il pensait vaguement à la sorcellerie, qu'il se souvenait de manière absurde de quelque chose qui n'avait absolument aucun rapport avec ce qu'il venait de lire, qu'il se souvenait de Femme-qui-Écoute lui disant que plus qu'une seule peinture de sables avait été profanée dans le lieu où s'était trouvé Hosteen Tso. Et qu'il se souvenait qu'il était venu à l'esprit de Femme-qui-Écoute, de même que ça lui était venu à l'esprit à lui, que Hosteen Tso pourrait avoir tenu un rôle dans une sorte de rituel perverti perpétré par une assemblée de Loups Navajos.

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit. Un homme plutôt jeune vêtu d'un costume en seersucker entra, adressa un regard curieux à Leaphorn, dit "Excusez-moi," et ressortit. Leaphorn s'étira et bâilla, remit le dossier de Tull dans le classeur à dos soufflet d'où il l'avait sorti et reprit son expédition à travers les documents restants.

Le pilote de l'hélicoptère semblait être quelqu'un de sérieux. Il avait piloté des hélicos au Viêt-nam. Avait une femme et deux enfants. Pas de casier judiciaire. Le seul élément douteux que le FBI avait réussi à relever sur sa personne était une allusion à "trois voyages à Las Vegas au cours des deux dernières années, dont deux après lesquels il avait déclaré à des informateurs avoir gagné de petites sommes".

Kelongy possédait un dossier bien plus épais, mais qui n'ajouta rien de substantiel à ce que savait Leaphorn. Kelongy était quelqu'un de violent, d'amer, quelqu'un qui nourrissait des rêves meurtriers. Trois autres des "au minimum six" participants du vol de Santa Fe demeuraient sans nom et sans visage. Il y avait un petit dossier concernant un certain Jackie Noni, un jeune en partie Potawatomi qui possédait un casier judiciaire peu rempli mais marqué par la violence et qui avait apparemment conduit la voiture qui avait bloqué le fourgon blindé.

Ce qui laissait le copain de Tull, celui que le FBI appelait Hoski. Il n'y avait rien de courant dans ce qui se rapportait à Hoski.

Le FBI n'avait aucune véritable idée sur son identité. Il le cataloguait sous le nom de Frank Hoski, également connu sous celui de Colton Hoski, alias Frank Morris, alias Van Black. La seule photographie figurant au dossier était un agrandissement granuleux visiblement obtenu au téléobjectif dans de mauvaises conditions d'éclairage. Elle montrait un homme en bonne forme mais légèrement trapu dont le visage était partiellement tourné et qui franchissait un pas de porte en se dirigeant vers l'appareil. Les cheveux de l'individu étaient noirs, ou très sombres, et il avait l'air Indien, peut-être Navajo ou Apache, pensa Leaphorn, ou peut-être autre chose. Cela le ramena vaguement au sentiment de malaise qui l'avait tarabusté, mais sans qu'il puisse exhumer quoi que ce soit. La légende inscrite sous la photo indiquait que le poids de Hoski était "d'environ quatre-vingt-cinq kilos" et sa taille d'environ un mètre quatre-vingts, qu'il était "probablement ou partiellement de race indienne", et, comme marque distinctive, signalait "une possible cicatrice importante sous la ligne d'implantation des cheveux au-dessus de la joue droite".

Il n'y avait guère d'éléments connus sur sa carrière. Il était pour la première fois apparu à Wounded Knee où des informateurs l'avaient catalogué comme l'un des "violents" et le bras droit de Kelongy. Un homme dont la description correspondait à la sienne et qui utilisait le nom de Frank Morris avait été vu par des témoins lors du vol d'Ogden, et les informateurs du FBI confirmaient que Hoski et Morris n'étaient qu'une seule et même personne. Ce que l'on savait de lui avait essentiellement été rassemblé par des informateurs du FBI qui avaient infiltré l'AIM. On pensait que c'était un ancien combattant de la guerre du Viêt-nam. Trois informateurs l'identifiaient comme ayant fait partie de l'armée, deux des trois en tant qu'expert en démolitions, le troisième comme ayant été le radio de sa compagnie. Il fumait le cigare à l'occasion,

buvait modérément, était bagarreur (il avait fait le coup de poing à trois reprises avec d'autres membres de l'AIM), racontait souvent des histoires drôles, avait à une époque habité à Los Angeles, avait à une époque habité à Memphis, et avait peut-être à une époque habité à Provo, dans l'Utah. N'avait pas de tendances homosexuelles connues, n'avait pas de relations connues avec des personnes de sexe féminin, n'avait qu'un seul ami proche connu, un individu identifié sous le nom de John Tull. Il avait été identifié à nouveau, sur des bases "très probables", comme étant l'homme qui portait l'uniforme de la police et qui avait dévié le fourgon de la Wells Fargo dans le piège tendu pour le vol de Santa Fe. Il apparaissait encore à Washington D.C. où il travaillait en tant que concierge pour une compagnie identifiée comme étant la Safety Systems, Inc., laquelle était spécialisée dans les alarmes antivols, les systèmes de fermeture et autres dispositifs de sécurité.

Leaphorn ouvrit la dernière section du rapport. Le FBI, se dit-il, était dans une situation enviable vis-à-vis de Hoski. Ils l'avaient repéré sans que lui sache qu'il l'était. Une filature attachée à un homme clé de la Buffalo Society finirait presque inévitablement par conduire à d'autres membres du groupe terroriste. L'agence avait dû mettre ses meilleurs hommes dans l'équipe de surveillance. Elle ne prendrait le risque ni d'éveiller la méfiance de Hoski ni de le laisser s'échapper.

Leaphorn lut. Le chef de l'équipe constituée des meilleurs hommes du FBI, chargée de maintenir une filature constante sur Hoski, était George Witover. Et c'était là, bien sûr, la raison pour laquelle Witover avait été à nouveau envoyé à l'agence d'Albuquerque et pour laquelle il était d'accord pour enfreindre un règlement. Hoski avait échappé à la filature sous les yeux de Witover.

Leaphorn poursuivit sa lecture. Jusqu'à la fin, l'opération menée par Witover avait semblé fonctionner sans faille. Hoski avait été repéré plus d'un mois après le vol de Santa Fe. Il suivait une routine bien établie. Tous les après-midi de la semaine, à six heures, il sortait de son appartement

de fonction, parcourait deux blocs d'immeubles à pied jusqu'à un arrêt d'autobus et prenait le bus pour se rendre à son travail à la Safety Systems, Inc., où il était employé sous le nom de Theodore Parker. Sur place il prenait un repas à minuit, qu'il apportait de son appartement dans un sac, avec un concierge noir qui travaillait dans la même compagnie. À environ quatre heures et demie du matin il quittait le bâtiment de la Safety Systems, Inc., parcourait cinq blocs à pied jusqu'à un arrêt de bus et montait dans le véhicule qui le ramenait à son appartement. Il ressortait de l'appartement au début de l'après-midi pour faire ses courses dans une épicerie, s'occuper de son linge à une laverie automatique du voisinage qui fonctionnait avec des pièces, faisait de longues promenades ou s'asseyait dans un parc dominant le Potomac. Cette routine avait rarement varié et jamais de manière conséquente... jusqu'au 23 mars. Ce jour-là, à la laverie automatique, on l'avait observé conversant longuement en compagnie d'une jeune femme, identifiée par la suite comme étant Rosemary Rita Oliveras, vingt-huit ans, divorcée, une immigrante venue de Porto Rico. Le 30 mars, tous deux s'étaient retrouvés à la laverie, avaient conversé à nouveau, et plus tard ils étaient allés faire une promenade sans but précis qui avait duré plus de trois heures. Le 1er avril, un samedi, Hoski avait étonné ceux qui le surveillaient en sortant de son appartement avant midi et en se rendant à pied à la pension où vivait madame Oliveras. Tous deux s'étaient subséquemment rendus à pied dans un café, avaient déjeuné puis étaient allés au cinéma. Par la suite Hoski avait passé la plus grande partie de son temps libre en compagnie de madame Oliveras. Pour le reste, rien n'avait changé.

La surveillance exercée sur son courrier s'était poursuivie, donnant une lettre en partance chaque semaine. Elle était soit remise au facteur, soit glissée dans la fente d'une boîte aux lettres. Elle était invariablement adressée à un certain Eloy R. Albertson, poste restante, West Covina, Californie, et contenait invariablement le même message : "Cher Eloy : rien de neuf. Hoski."

Personne ne s'était jamais présenté à la poste de West Covina pour réclamer les lettres.

La seconde déviation par rapport au comportement régulier de Hoski s'était produite le 11 mars. Un taxi s'était rangé devant son adresse à environ une heure de l'après-midi et avait conduit Hoski dans un quartier en démolition pour cause de rénovation urbaine à deux blocs du Potomac. Il était descendu du taxi à un angle de rues, avait marché sous un mélange de grésil et de pluie poussé par le vent jusqu'à une cabine téléphonique d'où il avait passé un bref appel. Puis il avait descendu la rue pour se mettre à l'abri sur le pas de la porte d'un magasin abandonné, de l'autre côté de la rue par rapport à l'Office Bar. Vingt minutes plus tard approximativement, à deux heures onze, un taxi avait laissé un client devant l'entrée de l'Office Bar. Le passager avait été identifié par la suite comme étant Robert Rainey, trente-deux ans, ancien activiste affilié au Mouvement des étudiants pour une société démocratique, et ancien membre de l'AIM, dont le casier judiciaire contenait une triple condamnation à la suite d'une arrestation en liaison avec une manifestation. Il était aussitôt entré dans le bar. L'agent du FBI qui surveillait Hoski avait prévenu son poste de contrôle qu'une rencontre paraissait imminente. Un second agent avait été envoyé. Ce dernier était arrivé vingt-et-une minutes après que Rainey fut entré dans le bar. Tenu informé du fait que Hoski se tenait toujours de l'autre côté de la rue, en face de l'Office Bar, le second agent avait garé sa camionnette plus loin dans la rue. Pour déjouer les soupçons, il avait pris position hors de vue, dans l'entrée d'un magasin vide. Trois minutes environ après qu'il l'eut fait, Hoski avait suivi la rue jusqu'à l'entrée du dit magasin, avait parlé à l'agent de "se mettre à l'abri", puis avait repris la rue en sens inverse et était entré dans l'Office Bar. Le second agent, sur ces entrefaites, avait été surveiller la sortie du bar sur la ruelle de derrière et découvert qu'il y avait une porte d'accès aux poubelles qui était fermée à clef. Puisque le second agent avait été vu, le premier agent avait pénétré dans le bar afin de déterminer

si Hoski était en train d'établir un contact. Hoski se trouvait dans un box en compagnie de Rainey. L'agent avait commandé une bière, l'avait bue au comptoir et était reparti car il n'existait aucune possibilité de pouvoir surprendre la conversation entre Hoski et Rainey. Hoski avait quitté le bar une dizaine de minutes plus tard, s'était rendu à la cabine téléphonique située au bout du bloc, avait passé un bref appel, puis était retourné à son appartement en bus. Il était ressorti, comme d'habitude, pour aller prendre le bus afin de se rendre à son travail.

"On présume que Rainey lui a remis un message," disait le rapport.

Leaphorn se frotta les yeux. Un messenger, bien sûr, mais comment la rencontre avait-elle été organisée ? Pas par lettre car le courrier était surveillé. Pas par téléphone car il avait été mis sur écoute. Un mot glissé dans la fente de la boîte aux lettres de Hoski peut-être. Ou qui lui avait été remis dans un bus. Ou un passage organisé à l'avance dans une cabine téléphonique publique qui lui avait transmis l'information. Il y avait le choix entre un millier de solutions pour le faire. Ça signifiait soit que Hoski savait qu'il était sous surveillance, soit qu'il le soupçonnait, soit qu'il était prudent de nature. Leaphorn fronça les sourcils. Cela rendait l'attitude de Hoski relative au rendez-vous totalement inconséquente. Le bar se trouvait à l'extérieur de son territoire ordinaire, ce qui cassait sa routine et était certain d'attirer l'attention du FBI. De même, certainement, que son attitude : la longue attente à l'extérieur du bar, tout ça. Leaphorn avait les sourcils froncés. Ce froncement se transforma graduellement en un sourire, un large sourire épanoui lorsqu'il comprit ce que Hoski avait fait. Toujours souriant, il s'appuya au dossier du fauteuil et contempla le mur en reconstruisant le tout.

Hoski savait qu'il était suivi et il s'était donné un mal considérable pour empêcher le FBI de savoir qu'il le savait. Les lettres hebdomadaires à destination de la Californie, par exemple. Personne ne viendrait jamais les ramasser. Leur seul but

était de convaincre le FBI qu'il ne soupçonnait rien. Et puis le message était arrivé. Probablement un mot lui enjoignant d'appeler un numéro de téléphone. D'une cabine publique. Hoski avait choisi un bar isolé et une heure de rendez-vous qui lui garantirait une circulation réduite et une bonne visibilité. Il avait choisi un bar sans sortie sur l'arrière pour s'assurer que personne ne pouvait entrer sans être vu par lui. Il avait notifié le lieu de rendez-vous au messenger uniquement après s'être mis en position pour en surveiller l'entrée. Puis il avait attendu pour assister à l'arrivée du messenger... et pour assister à la réaction du FBI à cette arrivée et à cette autre attitude peu orthodoxe dont il avait lui-même fait preuve. Pourquoi ? Parce qu'il ignorait si le messenger était un courrier qui travaillait authentiquement pour le compte de la Buffalo Society ou un informateur du FBI. Si le messenger n'appartenait pas au FBI, l'agence enverrait rapidement quelqu'un pour le suivre à la trace. Hoski avait donc attendu que le second membre du FBI arrive. Et quand la camionnette s'était garée plus loin dans la rue, il était allé jusque-là pour s'assurer que le conducteur appartenait effectivement à l'agence, qu'il observait ce qui se passait depuis le seuil du magasin, et non qu'il s'agissait de quelqu'un qui possédait la clef de l'endroit et avait quelque chose à faire à l'intérieur. Ensuite, l'authenticité du messenger ayant été confirmée par la réaction du FBI, il était entré dans le bar et avait reçu son message.

Et ensuite ? Leaphorn reprit sa lecture. Le jour suivant, l'agence avait doublé la surveillance attachée sur la personne de Hoski. La journée avait été de pure routine, à l'exception du fait qu'il s'était rendu à pied dans un centre commercial voisin et qu'à un magasin J.C.Penney il avait acheté un anorak en nylon à carreaux bleus et blancs, un chapeau en toile bleue et un pantalon bleu marine.

Le jour suivant la routine avait volé en éclats. Un peu après trois heures de l'après-midi une ambulance était arrivée devant l'immeuble d'habitation de Hoski. On avait aidé celui-ci, qui

tenait une serviette éponge ensanglantée contre son visage, à monter dans l'ambulance pour l'emmener aux urgences au Memorial Hospital. Les infirmiers de l'ambulance racontèrent qu'ils l'avaient trouvé assis sur les marches juste dans l'entrée de l'immeuble où il les attendait. Le standardiste de police secours révéla qu'un homme avait appelé quinze minutes auparavant, prétendant qu'il s'était coupé tout seul et qu'il perdait tout son sang, et il avait demandé une ambulance. À l'hôpital, le médecin qui s'était occupé de lui signala que la partie droite du crâne du blessé avait reçu une entaille profonde. Hoski avait expliqué qu'il avait glissé alors qu'il tenait une bouteille à la main et qu'il était tombé sur les morceaux de verre. Il avait été renvoyé chez lui avec dix-sept points de suture pour fermer sa blessure et un bandage qui lui couvrait la majeure partie du visage. Il avait pris un taxi pour rentrer, avait appelé Safety Systems, Inc., pour leur annoncer qu'il s'était fait une entaille à la tête et qu'il serait obligé de s'arrêter de travailler pendant deux ou trois jours.

Au milieu de la matinée du lendemain, il était sorti de son appartement vêtu des habits qu'il avait achetés chez J.C.Penney, une taie d'oreiller pleine à la main. Il avait marché lentement, avec une halte à un arrêt d'autobus, jusqu'à la laverie automatique Bendix où il avait l'habitude de faire sa lessive. À l'intérieur, il avait lavé le contenu de la taie d'oreiller, placé sa lessive humide dans un sèche-linge, disparu dans les toilettes pendant environ quatre minutes, puis était réapparu et avait attendu que le cycle de séchage soit terminé, après quoi il avait remporté chez lui sa lessive sèche dans la taie d'oreiller.

Deux jours plus tard, un jeune Indien, que l'on n'avait pas vu pénétrer dans l'immeuble, en était sorti et était parti dans un taxi. Cela avait éveillé les soupçons. Le jour suivant l'appartement de Hoski avait été visité et s'était avéré vide. Les indices découverts sur place comprenaient un anorak neuf en nylon à carreaux bleus et blancs, un chapeau en toile bleue, un pantalon bleu marine et les restes d'un bandage facial qui (puisqu'il ne portait

pas de trace de médication) était supposé avoir été utilisé en tant que déguisement.

Leaphorn lut le reste rapidement. Rosemary Rita Oliveras s'était manifestée deux jours plus tard à l'immeuble de Hoski, puis elle avait appelé son employeur et était allée voir la police pour signaler sa disparition. Le rapport du FBI la décrivait comme "affolée : apparemment convaincue que le sujet a été victime d'un mauvais coup". Le reste n'était que pièces annexes : interrogatoires de Rosemary Rita Oliveras, transcriptions de conversations téléphoniques enregistrées, accumulation d'indices divers. Leaphorn lut le tout intégralement. Il rangea les pièces dans leurs chemises, remit les chemises dans le classeur à dos soufflet et resta assis les yeux dans le vide.

La manière dont Hoski s'y était pris était assez évidente. Quand la réaction du FBI lui avait démontré l'authenticité du message, il s'était rendu dans un grand magasin et avait fait l'achat de vêtements aisément reconnaissables et aisément copiables. Puis il avait appelé un ami. (Pas un ami, se corrigea Leaphorn. Il avait appelé un complice. Hoski n'avait pas d'amis. Dans tous ces mois passés à Washington il n'avait vu personne d'autre que Rosemary Rita Oliveras.) Il avait indiqué à son complice quels habits exactement il devait acheter puis lui avait dit de se faire bander le visage comme s'il s'était ouvert le côté droit du crâne. Il lui avait demandé de venir tôt à la laverie, sans se faire remarquer, de s'enfermer dans l'un des compartiments des toilettes et d'attendre. Quand Hoski était arrivé, cet homme n'avait fait que tenir son rôle à sa place : il avait remporté le linge à l'appartement de Hoski et avait attendu. Et à l'intérieur du compartiment des toilettes hommes, Hoski avait revêtu un jeu de vêtements que l'homme avait dû lui apporter, il avait ôté son bandage, caché son crâne recousu à l'aide d'une perruque ou d'un chapeau, et avait disparu. Loin de Washington, des agents du FBI et de Rosemary Rita Oliveras. Il avait dû avoir la tentation de l'appeler, pensa Leaphorn. La seule chose que Hoski n'avait pas prévue avait été qu'il allait tomber amoureux de

cette femme. Et c'était bien le cas. Quelque chose, dans les transcriptions des conversations téléphoniques, le montrait. Elles étaient laconiques mais on décelait néanmoins de l'amour dans ce qu'il disait, et dans ce qu'il taisait. Mais Hoski ne l'avait pas contactée. Il avait laissé Rosemary Rita Oliveras sans rien lui dire. Le FBI l'aurait appris s'il l'avait mise au courant. C'était une femme sans complications. Elle n'aurait pas pu jouer cette angoisse éperdue, ni cette douleur.

Leaphorn alluma une autre cigarette. Il pensa à la nature dont était fait l'homme que le FBI appelait Hoski : un homme assez intelligent pour se servir du FBI comme il l'avait fait puis pour mettre au point cette évasion habile. Qu'est-ce que cela avait nécessité ? Leaphorn imagina comment il avait dû s'y prendre. D'abord le coup de téléphone à l'ambulance pour minimiser les risques. Ensuite le morceau de verre tenu prudemment serré, placé contre la peau qui voulait se dérober. Le cerveau ordonnant au muscle de faire le geste contre lequel tous les instincts se révoltaient. Seigneur ! Quel genre d'homme était donc Hoski ?

Leaphorn revint au dossier. Les dernières pièces étaient trois tracts de propagande mal imprimés abandonnés sur les lieux de plusieurs actions criminelles perpétrées par la Buffalo Society. La rhétorique en était la fureur inflexible. L'homme blanc était coupable d'une tentative de génocide contre le Peuple du Bison. Mais le Grand Pouvoir du Soleil était juste. Le Soleil avait consacré la Buffalo Society comme devant être son vengeur. Quand sept crimes symboliques auraient été vengés, les hommes blancs seraient partout frappés. La terre serait purifiée de leur présence. Puis les troupeaux de bisons sacrés et le peuple qu'ils nourrissaient redeviendraient florissants et peuplèrent la terre.

La liste des crimes y figurait, avec le nombre des victimes, dans l'ordre dans lequel elles seraient vengées. La plupart de ces crimes étaient familiers. Le massacre de Wounded Knee y était, ainsi que l'horrible carnage de Sand Creek et la mutilation des mâles d'Acoma après que le pueblo où

ils s'étaient retranchés fut tombé aux mains des Espagnols. Mais le premier crime était inconnu de Leaphorn. C'était une attaque qui avait été menée contre un campement de Kiowas dans l'ouest du Texas par une force de cavalerie et de Texas Rangers. Le tract l'appelait la Tuerie d'Olds Prairie, déclarait qu'elle s'était produite au moment où les hommes étaient partis chasser le bison et stipulait que les morts étaient onze enfants et trois adultes. C'était le total de victimes le plus faible. Le nombre des morts augmentait du haut en bas de la liste, et culminait avec "L'Assujettissement des Navajos". Pour celui-là, l'auteur du tract donnait un nombres de victimes de 3500 enfants et de 2500 adultes. Probablement, pensa Leaphorn, une évaluation aussi valable qu'une autre. Il mit le tract de côté et s'aperçut qu'une sorte d'inquiétude mal définie s'immisçait à nouveau dans ses pensées. Il était en train de négliger quelque chose. Quelque chose d'important. Brusquement il sut que c'était lié à ce que madame Cigaret lui avait dit. Quelque chose concernant l'endroit où elle avait été assise, la tête contre la pierre, pendant qu'elle écoutait les voix de la terre. Mais qu'avait-elle dit ? Juste assez de choses pour que Leaphorn sache qu'il s'était trompé en devinant quel cul-de-sac dans la falaise de la mesa elle avait utilisé pour cette communion avec la pierre. Elle n'avait pas utilisé celui qui se trouvait le plus près du hogan de Tso. Anna Atcitty lui avait fait remonter une piste de moutons à côté de la mesa.

Leaphorn ferma les yeux, grimaça sous l'effet de la concentration, se souvenant maintenant de la façon dont il s'était tenu sur le bord de la mesa, dont il avait, de là-haut, regardé le hogan de Tso, la piste à chariots qui y conduisait, l'abri de broussailles. Il y avait eu un cul-de-sac sous lui et un autre à peut-être deux cents mètres sur sa gauche, là où des moutons avaient été parqués. Leaphorn revoyait tout cela dans sa mémoire : la piste des moutons qui s'écartait graduellement de la piste à chariots. Et tout à coup, avec un frisson dans le dos, il sut ce que son subconscient avait essayé de lui dire. Si Femme-qui-Écoute était assise

là, elle était clairement visible aux yeux du tueur qui s'approchait du hogan en suivant la piste à chariots... et sa présence était encore plus manifeste lorsqu'il était reparti. Cela voulait-il dire que madame Cigaret avait menti ? Leaphorn ne perdit pas même une seconde à l'envisager. Madame Cigaret n'avait pas menti. Cela voulait dire que la piste à chariots n'était pas l'endroit par lequel le tueur était arrivé puis reparti. Il était sorti du canyon et s'en était allé en s'y enfonçant à nouveau. Et cela voulait dire que s'il en émergeait une nouvelle fois, il trouverait le père Tso et Theodora Adams à l'endroit précis où il avait trouvé Hosteen Tso et Anna Atcitty.

Le nucléus du nuage se forma aux environs de midi au-dessus de la frontière entre l'Arizona et l'Utah. Le temps qu'il tire son ombre bleu sombre derrière lui en travers du Grand Canyon il s'était amassé en une tour qui avait plus de quinze cents mètres de haut entre son sommet d'un blanc aveuglant et sa base aplatie et sombre. Il traversa les pentes sud de Short Mountain au milieu de l'après-midi, grossissant rapidement. De violents courants internes ascendants firent monter son sommet au-dessus de neuf mille mètres. Là, les gouttelettes de brouillard se transformèrent en glace, puis tombèrent, fondirent, furent à nouveau prises dans les courants ascendants et s'élevèrent jusque dans la stratosphère glaciale pour retomber une nouvelle fois, augmentant de taille au cours de ce processus tourbillonnant et produisant d'immenses charges d'électricité statique qui faisaient grogner et gronder le tonnerre et produisaient des décharges électriques sous la forme d'éclairs occasionnels. Ceux-ci reliaient le nuage au sommet des montagnes ou des mesas pendant quelques secondes éblouissantes et projetaient des vagues d'échos dont le grondement se répercutait le long des canyons en contrebas. Et finalement les gouttelettes glacées qui étincelaient au sommet du nuage en se détachant sur le ciel bleu sombre devenaient trop lourdes pour les vents et trop grosses pour s'évaporer plus bas dans l'air chaud. Alors, de fins rideaux de glace et d'eau s'affaissèrent à la base noire du nuage et touchèrent enfin la terre. Ainsi, à l'est de Short Mountain, le nuage devint une "pluie mâle".

Leaphorn arrêta sa voiture, coupa le contact et écouta la pluie se rapprocher. Les rayons du soleil pénétraient à l'oblique dans l'eau qui tombait, engendrant un double arc-en-ciel aux couleurs vives

qui semblait avancer régulièrement vers lui, son arc de cercle allant en se rétrécissant pour atteindre à la conformité du phénomène optique des arcs-en-ciel. Le bruit était présent maintenant, c'était le grondement étouffé et de plus en plus proche de milliards de particules d'eau et de glace contre la pierre. La première goutte, énorme, frappa le toit de la voiture de Leaphorn. Plong ! Plong-plong ! Et un torrent de pluie et de grêle déferla sur le véhicule. Le rideau d'eau qui s'abattait estompa un moment le paysage, les petites gouttes réfléchissant la lumière du soleil comme un rideau de faux diamants. Puis la lumière fut engloutie. Assis dans la voiture, Leaphorn attendit, noyé sous le bruit. Il consulta sa montre et attendit, appréciant la tempête comme il appréciait toute chose normale et naturelle, ne pensant pas un seul instant aux événements contre nature dans lesquels il était impliqué. Il mit de côté le sentiment d'urgence qui lui avait fait suivre cette piste à chariots en conduisant bien plus vite qu'il n'était raisonnable de le faire. Il fallut à peine plus de sept minutes à l'orage pour dépasser la voiture de Leaphorn.

Il mit le contact et roula à travers l'averse de moins en moins forte. Quinze cents mètres avant d'atteindre le hogan de Tso, les eaux de ruissellement, jaillissant dans un arroyo, en avaient sérieusement défoncé le lit. Leaphorn descendit de voiture et inspecta la route. Deux heures avec une pelle la rendraient à nouveau praticable. Pour l'instant elle ne l'était pas. Il aurait plus vite fait à pied.

Il marcha. Le soleil apparut. Par endroits les grès du paysage étaient recouverts de grêlons. Par endroits la pierre chaude fumait, l'eau de pluie froide s'évaporait pour former des pans de brume au ras du sol. L'air était froid, il était empreint d'une odeur fraîche et propre. Le hogan de Tso, au moment où Leaphorn s'en approcha, paraissait désert.

Il s'arrêta à une centaine de mètres des constructions et cria, appelant d'abord Tso puis la jeune femme. Silence. Les rochers fumaient. Leaphorn cria à nouveau. Il marcha jusqu'au hogan. La porte était restée ouverte. Il plongeait le regard à

l'intérieur qui était sombre. Deux sacs de couchage, côte à côte. Le nécessaire de voyage de Theodora Adams et son sac de toile. Les maigres bagages du père Tso. Une boîte remplie de produits d'épicerie, des ustensiles de cuisine. Tout était en ordre. Leaphorn s'éloigna du seuil et observa les alentours. La pluie avait effacé toutes les traces sur le sol et rien n'était passé par là depuis qu'elle s'était arrêtée. Le père Tso et Theodora avaient quitté le hogan avant la venue de la pluie. Et ils avaient été trop loin pour en regagner l'abri quand elle avait commencé. Mais où pouvaient-ils aller ? Derrière le hogan s'élevait la paroi de la mesa. C'était essentiellement une falaise mais des éboulements la rendaient assez facile à escalader en cinq ou six endroits. Au nord, au nord-ouest et au nord-est, le sol en pente se perdait dans un labyrinthe de canyons aux parois verticales dont il savait qu'ils finissaient par drainer les eaux jusqu'à la San Juan. La piste qu'il avait empruntée décrivait un cercle en venant du sud à travers un paysage sauvage de rochers érodés. Tso et la jeune femme avaient probablement escaladé la mesa, ou étaient partis se promener vers le sud bien que les canyons constituent des lieux où la marche était difficile et pleine de dangers.

Une légère brise agita l'air et apporta le bruit lointain du tonnerre qui s'éloignait avec l'orage. Le soleil était bas maintenant et chauffait le côté du visage de Leaphorn. Son regard suivit la piste à chariots jusqu'à l'endroit où Femme-qui-Écoute avait eu sa vision et avait été, pour une raison quelconque, elle-même invisible aux yeux d'un meurtrier. Donc le meurtrier n'avait pas utilisé l'unique chemin facilement praticable qui permettait de quitter les lieux. S'il avait escaladé la mesa, elle aussi lui aurait fourni une vue dégagée sur la femme qui se trouvait là. Cela ne laissait que les canyons. Ce qui n'avait aucun sens.

Leaphorn regarda vers le nord. Un homme d'une agilité normale pouvait descendre du plateau en terrasse jusqu'au fond du canyon, mais les canyons ne pouvaient le mener nulle part. Seulement au cœur d'un labyrinthe sans fin : de plus en plus profond

dans un dédale aux parois abruptes.

Il fit soudain volte-face, passa le seuil du hogan en baissant la tête et se livra à l'inventaire des provisions de Tso. Ses réserves de nourriture comprenaient une vingtaine de boîtes de conserve contenant de la viande, des fruits et des légumes, les deux tiers d'un sac de dix kilos de pommes de terre, un assortiment de haricots secs et d'autres produits de base. Tso était venu, visiblement, pour rester longtemps. Leaphorn vérifia le contenu du sac en toile de la jeune femme, puis des bagages du prêtre, et ne trouva rien qui lui parût susceptible de l'aider.

Puis, comme il regardait vers la porte du hogan, il remarqua des marques sur le sol qui étaient presque trop légères pour qu'on les aperçoive. Elles n'étaient visibles qu'en raison de l'inclinaison de la lumière entre lui et l'entrée. Ce n'étaient rien de plus que les marques de pattes humides laissées par un très gros chien dans le sol de terre tassée. Mais elles étaient suffisantes pour lui apprendre qu'il avait échoué dans l'application des instructions qu'il avait reçues de veiller à la sécurité de Theodora Adams.

Il étudia à nouveau le sol du hogan, sa joue touchant la terre tassée tandis qu'il examinait la poussière déplacée en se mettant face à la lumière. Mais il n'apprit pas grand-chose. Le chien était évidemment venu là pendant la pluie ou juste après. Et il y avait eu quelqu'un avec le chien puisque plusieurs de ses empreintes humides avaient été partiellement abîmées. Il avait pu s'agir de Monture-en-Or, ou de Tso et d'Adams, ou peut-être des trois. Le chien avait même pu arriver avant la pluie, être allé courir dehors pendant qu'elle tombait puis être rentré avec les pattes mouillées. Et tous étaient partis alors qu'il tombait encore assez de pluie pour effacer leurs traces.

Leaphorn se tenait à la porte. Trop de coïncidences. Il n'y croyait pas. Il croyait que rien ne se produisait sans qu'il y eût une cause. Tout était intimement imbriqué, depuis l'humeur des gens jusqu'au vol du scarabée du maïs et à la musique du vent. C'était la philosophie navajo, ce

concept de l'interdépendance de l'harmonie, et il le portait au plus profond de lui. Il y avait eu une raison à la mort de Hosteen Tso, et elle avait été liée à la raison pour laquelle Monture-en-Or (ou en tout cas le chien de Monture-en-Or) avait été attiré vers le hogan de Tso. Leaphorn essaya de poursuivre sa réflexion. Il savait que Femme-qui-Écoute avait senti quelque chose de particulièrement mal en arrière-plan de l'inquiétude qui s'était emparée de l'esprit de Hosteen Tso. Elle avait décidé de recommander qu'une Voie de la Montagne fût organisée pour le vieil homme et qu'un Chant de la Pluie Noire eût également lieu. C'était une prescription inhabituelle. Ces rites guérisseurs étaient tous deux des cérémonies qui recréaient une portion du mythe enseignant comment le Dinee avait émergé du monde inférieur pour donner les clans humains. La Voie de la Montagne avait dû avoir pour but de permettre au psychisme de Tso de retrouver l'harmonie qui avait été brisée quand il avait assisté à un genre ou un autre de violation sacrilège d'un tabou : probablement l'irrespect à l'égard des peintures de sables sacrées. Mais pourquoi le Chant de la Pluie Noire ? Il aurait dû lui demander davantage de précisions là-dessus. C'était un rite obscur, rarement utilisé. Il se souvint que son nom venait de la création de la pluie. Premier Coyote tenait un rôle dans cet épisode, se rappela-t-il. Et un feu intervenait aussi d'une façon ou d'une autre. Mais comment cela pouvait-il participer à la guérison de Tso ? Il s'appuya au chambranle de la porte en se remémorant les leçons de son enfance. Hosteen Coyote était venu voir Premier Homme, l'avait trompé par la ruse pour lui dérober une brassée de branches enflammées puis avait pris la fuite avec son trésor attaché à sa queue fournie. Et en courant il avait communiqué le feu à tout Dinetah*, embrasant la Terre Sacrée du Peuple, et le Peuple Sacré s'était réuni pour faire face à cette situation. Quelque chose se mit soudain en place. Le héros de cette aventure mythique spécifique était Première Grenouille. Hosteen Grenouille s'était servi de sa magie, s'était gonflé d'eau et, transporté dans les airs par Première

Grue, avait fait jaillir la pluie noire pour sauver Dinetah du feu. Et Femme-qui-Écoute avait mentionné le fait que Hosteen Tso avait tué une grenouille... ou causé la mort d'une grenouille en faisant tomber une pierre. Leaphorn fronça une nouvelle fois les sourcils. Tuer une grenouille était un tabou, mais un tabou mineur. Un chant adapté guérirait la culpabilité et restaurerait la beauté. Pourquoi la mort de cette grenouille avait-elle été considérée comme ayant une telle importance ? Parce que, supposa Leaphorn, Tso l'avait associée à l'autre sacrilège plus funeste. Y avait-il eu des grenouilles près de l'endroit où les peintures de sables avaient été profanées ?

Leaphorn regarda à nouveau la mesa où le bon sens lui dictait que le père Tso et Theodora Adams avaient dû partir (à l'opposé de l'impasse que constituaient les canyons désertiques qui ne menaient absolument nulle part si ce n'est, à condition de les suivre jusque-là, sous les eaux menaçantes du lac Powell). Pourtant, se dit Leaphorn, si l'homme qui avait tué Hosteen Tso n'avait pas vu Femme-qui-Écoute, c'était qu'il était parti par les canyons. Et s'il y avait un endroit secret à proximité où les peintures de sables et la bourse à médecine de la Voie qui Guérit la Fin du Monde avaient survécu à plusieurs générations, il se pouvait très bien que ce soit dans une grotte sèche et profonde, et le mot grotte, une fois encore, indiquait les canyons. Tout bien réfléchi, la mesa n'avait pas d'eau à offrir et, par conséquent, aucune possibilité qu'il y ait des grenouilles. Leaphorn, en marchant à grandes enjambées, prit la direction du bord du canyon.

Le bras de canyon qui passait à côté du hogan de Tso avait peut-être vingt-cinq mètres de paroi verticale entre son sommet rocheux et le sable du fond. La piste qui permettait d'aller de l'un à l'autre avait été tracée par les chèvres selon une pente de forte inclinaison et, dans le fond, il découvrit des traces qui lui prouvèrent qu'il avait vu juste. Les rochers étaient maintenant secs et les êtres humains (d'apparence humaine) avaient évité les flaques d'eau qui se trouvaient au milieu. Mais

pas le chien. En plusieurs endroits Leaphorn trouva des traces laissées par ses pattes mouillées. Elles menaient le long de la gorge étroite et, en cet endroit, une étroite bande de sable était humide. Deux personnes y avaient marché... peut-être trois. De grands pieds et un petit. Adams et le père Tso ? Adams et Monture-en-Or ? Le groupe avait-il été constitué d'une troisième personne qui était passée d'un rocher sur l'autre et n'avait laissé aucune empreinte ? Leaphorn se tourna vers la source : légèrement plus qu'un simple suintement d'eau, elle émergeait d'une fente couverte de mousse et coulait goutte à goutte dans une cuvette de récupération que Tso avait probablement creusée. Il n'y avait pas de grenouilles, ni de traces d'éboulement rocheux. Leaphorn goûta l'eau. Elle était froide, avec un léger goût minéral. Il but une grande gorgée, s'essuya la bouche puis commença à marcher le plus silencieusement possible sur le sable tassé du fond du canyon.

Il marchait depuis presque trois heures, lentement, prudemment, essayant de suivre les traces dans l'obscurité croissante, quand il entendit le bruit. Il se figea sur place et retint son souffle en écoutant. C'était un bruit de soprano, émis par un être vivant... humain ou autre, qui provenait d'une grande distance ; il dura peut-être trois ou quatre secondes, s'arrêta brutalement au milieu d'une note et fut suivi d'une suite chaotique d'échos sonores. Leaphorn demeura immobile sur le sable du fond du canyon, analysant les échos qui allaient en s'affaiblissant. Une voix humaine ? Peut-être le cri aigu d'un lynx. Cela semblait provenir de l'endroit où ce canyon se jetait dans un autre, plus large, environ cent cinquante mètres plus bas. Mais que ce fût d'un côté ou de l'autre de ce second canyon, d'au-delà ou d'au-dessus, il en était réduit à des suppositions. Les échos sonores avaient été confus.

Il écouta encore un moment et n'entendit rien. Le bruit semblait avoir surpris jusqu'aux insectes et aux oiseaux du soir qui les chassaient. Il commença à courir aussi silencieusement qu'il en était capable vers la jonction des deux canyons, le murmure que faisaient les semelles de ses chaussures sur le sable produisant l'unique bruit au cœur du silence inquiétant. À l'intersection il s'arrêta, regardant à droite et à gauche. Il y avait assez longtemps qu'il se trouvait dans ces canyons pour se sentir pris d'une impression inhabituelle et dérangement : celle d'avoir perdu tout sens de l'orientation, de ne pas savoir exactement où il était, que ce soit par rapport aux points cardinaux ou en termes de repères géographiques. Il en comprenait la cause : un horizon qui se dressait à la verticale au-dessus de sa tête ajouté aux virages constants des couloirs percés dans la roche. Le fait

de le comprendre ne rendait pas cela plus facile à vivre. Lui qui ne s'était jamais égaré de sa vie ne savait pas où il était exactement. Il pouvait dire qu'il se dirigeait approximativement vers le nord. Mais il n'était pas certain de pouvoir revenir directement au hogan de Tso sans parcourir du chemin inutilement. Cette incertitude s'ajoutait encore à son sentiment de malaise général. Loin au-dessus de lui, les sommets des falaises rougeoyaient encore des derniers reflets du soleil couchant, mais dans le fond il faisait presque noir. Il s'assit sur une grosse pierre, alla chercher une cigarette dans un paquet qui se trouvait dans sa poche de chemise et la plaça sous son nez. Il inhala l'arôme du tabac puis remit la cigarette dans le paquet. Il n'allait rien allumer. Il resta simplement assis là, laissant ses sens travailler pour lui. Il avait faim. Il repoussa cette pensée. Au niveau du sol, il n'y avait plus de vent comme c'était souvent le cas au crépuscule dans le désert. Là où il se trouvait, à soixante mètres au-dessous de la surface de la terre, l'air descendait vers le fond du canyon, poussé par l'atmosphère de plus en plus fraîche qui provenait des pentes plus élevées. Il entendit le chant des insectes, la stridulation du criquet des rochers et, de temps en temps, l'appel d'une chouette. Un engoulement passa juste à côté de lui, à la recherche de moustiques, sans se préoccuper de l'homme immobile. Une fois de plus, Leaphorn devint conscient du murmure lointain et régulier de la rivière. Le bruit était plus proche maintenant, c'était celui de l'eau sur les rochers et il était canalisé et enserré par les falaises. Pas à plus de deux kilomètres et demi, estima-t-il. Normalement, l'air sec et léger du désert ne porte que peu d'odeurs. Mais au fond du canyon il était humide de telle sorte que Leaphorn pouvait identifier l'odeur du sable mouillé, le parfum résineux du cèdre, la vague senteur des aiguilles du pin pignon, et une douzaine d'arômes trop faibles pour pouvoir être identifiés. Les dernières lueurs moururent au sommet des falaises.

Le temps passait lentement, apportant à l'homme qui attendait bruits et odeurs, mais pas la

répétition du cri, si toutefois ça en avait été un, et rien qui pût lui fournir une indication sur l'endroit où Monture-en-Or avait pu aller. Des étoiles apparurent dans la tranchée au-dessus de sa tête. Une d'abord, brillant solitairement, puis une douzaine, des centaines, des millions. Les étoiles de la constellation Ursa Minor devinrent visibles et Leaphorn eut un sentiment de soulagement en sachant à nouveau avec précision dans quelle direction il allait. Tout à coup il se redressa, l'oreille aux aguets. Venant de sa gauche, plus bas dans le canyon sombre, il y avait un faible bruit rythmé. Des grenouilles qui saluaient la nuit d'été. Il marcha lentement, posant les pieds sur le sol avec précaution, s'avançant dans le canyon en direction du bruit presque imperceptible que faisaient les grenouilles. L'obscurité lui procurait un avantage. Quand bien même elle annihilait le sens de la vue, la nuit amplifiait l'importance de l'ouïe. Si elle avait gardé les secrets de Tso pendant cent ans, la grotte devait être cachée à la vue. Mais s'il y avait des gens dedans, ils feraient du bruit à moins qu'ils ne soient endormis. L'obscurité le protégerait et il pouvait progresser presque sans faire de bruit sur le sable du lit du canyon.

Mais il y avait aussi un désavantage. Le chien. Si le chien était quelque part dans le canyon même, il le sentirait à une distance de deux cents mètres. Leaphorn supposait que la grotte se trouvait en hauteur, quelque part dans la paroi de la falaise comme c'était généralement le cas pour les grottes et, avec cet air humide, son odeur ne monterait probablement pas. Si l'animal se trouvait dans la grotte, Leaphorn pouvait passer inaperçu. Il tira néanmoins son pistolet et s'avança en le tenant à la main, chien à demi armé et cran de sûreté enlevé. Il avançait, tendu, s'arrêtant systématiquement au bout de quelques mètres pour écouter et pour s'assurer que sa respiration demeurait lente et silencieuse.

Il n'entendait presque rien : le bruit léger que faisaient ses propres semelles quand il les posait prudemment sur le sable, l'aboïement distant d'un coyote qui chassait quelque part au-dessus de lui à la surface du sol, l'appel occasionnel d'un oiseau

de nuit et, finalement, quand la brise du soir se leva, le souffle de l'air autour des rochers, le tout sur l'arrière-fond musical composé par le chant des grenouilles. Une fois, il sursauta en entendant la fuite soudaine d'un rôdeur. Et puis, au milieu d'une enjambée, il entendit une voix.

Il s'immobilisa, prêtant l'oreille pour continuer à entendre. Il s'était agi d'une voix masculine qui était venue de plus bas dans le canyon et avait dit quelque chose de bref. Trois ou quatre mots rapides. Un peu plus loin sur le fond du canyon il pouvait distinguer la forme d'un affleurement de granite. Le canyon s'incurvait à cet endroit-là, bifurquant brusquement vers la droite pour contourner le granite. Contre son coude, sur sa gauche, la paroi de la falaise s'ouvrait, formant une petite déclivité dans laquelle poussaient des buissons. Prendre ses repères était une précaution automatique typique de Leaphorn : il s'assura que, de jour, il pourrait retrouver cet endroit. Cela fait, il se concentra à nouveau sur ce qu'il entendait.

Dans l'obscurité, il perçut un bruit de course, et un halètement. Cela venait directement sur lui. En une fraction de seconde les glandes sécrétant l'adrénaline la déversèrent dans son sang. Il eut le temps de faire reculer le chien du pistolet avec son pouce et de lever à demi son calibre 38. Puis, surgissant des ténèbres, arriva la forme massive du molosse dont les yeux et les dents réfléchissaient la lumière des étoiles avec une blancheur humide étrange. Leaphorn parvint à se jeter de côté vers la trouée de la falaise et à tirer brusquement sur la détente. Dans le tonnerre du coup de pistolet, le chien fut sur lui. Il l'atteignit à la hauteur de l'épaule. En raison du plongeon que Leaphorn avait amorcé, l'impact se produisit suivant un certain angle. Au lieu d'être renversé sur le dos avec l'animal au-dessus de lui, il tourna latéralement sur lui-même en étant projeté contre la falaise. Les crocs du chien déchirèrent sa veste au lieu de sa gorge, et l'élan du bond l'emporta au-delà du policier navajo. Celui-ci se retrouva dans la crevasse, luttant furieusement pour escalader pierres et buissons. Le chien, grondant maintenant

pour la première fois, s'était repris et pénétrait dans la crevasse à sa poursuite. Leaphorn se hissa avec l'énergie du désespoir, le chien juste en dessous de lui mais suffisamment en dessous pour que ses jambes qui se débattaient dans le vide soient en sécurité, une marge d'un mètre peut-être. Il s'agrippa de la main droite à la première racine venue et de la gauche chercha précautionneusement une prise plus haute qu'il trouva. Il se hissa en se contorsionnant et atteignit une étroite corniche. Là, le chien ne pouvait absolument pas l'atteindre. Il se retourna et regarda en bas. Dans cette crevasse, les ténèbres du fond du canyon étaient totales. Il ne distinguait rien en dessous de lui. Mais l'animal était là, son grondement était devenu un petit jappement de frustration. Leaphorn respira à fond, retint un moment son souffle avant de le relâcher, dominant sa panique. Il ressentait la nausée propre à tout organisme envahi par l'adrénaline. Il n'avait pas le temps de céder à ce malaise ni à la colère qui remplaçait maintenant la peur. N'ayant pour l'instant plus rien à craindre du chien, il était néanmoins totalement à la merci de son propriétaire. Il fit une rapide analyse de la situation. Il avait perdu son pistolet. L'animal l'avait percuté au moment où il le levait et l'avait fait tomber de sa main. Il n'avait pas, apparemment, atteint le chien, mais le bruit du coup de feu avait dû au moins le surprendre et l'assourdir... et lui donner du temps à lui. Plus besoin de s'efforcer de demeurer caché. Il décrocha la lampe-torche qu'il portait à la ceinture et examina la situation. Le chien était dressé sur ses pattes de derrière, juste en dessous de lui, les pattes de devant contre le roc. Il était aussi énorme qu'il s'y était attendu. Leaphorn n'était ni très calé sur les chiens ni particulièrement intéressé par eux, mais celui-là, estima-t-il, était un bâtard issu du croisement entre deux des espèces les plus grandes ; danois et chien-loup irlandais peut-être. Quel que soit le mélange, cela avait donné un pelage long, une taille plus haute que celle d'un homme quand l'animal était debout sur ses pattes de derrière comme c'était actuellement le cas, et une tête massive et hideuse.

Leaphorn inspecta la pente qu'il avait escaladée. Elle grimpait suivant une forte déclivité : apparemment une ancienne fente causée dans la falaise par une secousse sismique. Des eaux de ruissellement s'y étaient déversées, des débris y étaient tombés, et un assortiment de cactus, de buissons de créosote, d'herbe-aux-lapins et d'herbes diverses avaient pris racine au milieu des rochers. L'endroit avait deux avantages : il offrait une cachette et était trop pentu pour que le chien puisse monter. Son désavantage l'emportait largement sur eux. C'était un vrai piège. La seule sortie était du côté du chien. Leaphorn chercha de la main autour de lui une pierre qui ait la taille adéquate pour servir de projectile. Celle qu'il parvint à desceller d'entre les deux rochers sur lesquels il était perché était plus petite qu'il ne le souhaitait, environ de la taille d'une petite orange écrasée. Il fit passer sa torche dans sa main gauche, la pierre dans la droite et observa sa cible. Le chien avait recommencé à gronder. Ses dents et ses yeux luisaient en réfléchissant la lumière. Il fallait qu'il le touche au front, et qu'il le touche fort. Il lança la pierre.

Elle sembla atteindre le chien entre l'œil gauche et l'oreille. L'animal poussa un gémissement et battit en retraite sur la pente.

Au début il crut que le chien avait disparu. Puis il le vit ; la lumière se reflétait dans ses yeux, juste à l'extérieur de l'entrée de la crevasse. Toujours à bonne portée de cailloux. Il chercha une autre pierre derrière lui, puis éteignit brusquement sa lumière. Sur le lit du canyon, derrière le chien, il voyait une faible lueur ; la lumière d'une torche qui dansait au rythme des pas de la personne qui la tenait.

— Voilà le chien, dit une voix. Ne dirige pas la lumière sur lui, Tull. Ce salopard a un pistolet.

Le faisceau de la torche s'éteignit brusquement. Leaphorn se mit à grimper lentement en silence. Il entendit la même voix parler doucement au chien. Puis une seconde voix :

— Il doit être dans cette crevasse, là, dit l'homme appelé Tull. Le chien l'a forcé à se

réfugier en hauteur.

La première voix dit :

— Je te l'avais bien dit que ce chien gagnerait sa pitance.

— Jusqu'à maintenant il a été emmerdant, déclara Tull. Il me fout la trouille, cette espèce de saloperie.

— Ça ne risque absolument rien. Lynch l'a dressé lui-même. C'était la vedette de Safety Systems. (Il rit.) En tout cas, avant que je commence à lui refiler de la nourriture en douce.

— Bordel ! fit Tull. Regarde sur quoi je viens de poser le pied. C'est son flingue ! Le chien a arraché le flingue de ce salaud-là.

Il y eut un court silence.

— C'est bien celui-là, dit Tull. Il a servi.

La torche se ralluma. La main de Leaphorn, au bout de son bras tendu, explorait une ouverture entre les rochers. Il se hissa encore plus haut dans la fente, se redressa en faisant attention et regarda en bas. Il vit un rond de lumière sur le fond sableux du canyon ainsi que les jambes de deux hommes. Puis la lampe fut braquée vers le haut, son faisceau se déplaçant sur les rocs et la végétation en dessous de lui. Il se baissa à nouveau. Le faisceau lumineux passa, éclairant de son reflet l'endroit où il se tenait. Sur la gauche de l'emplacement où il était accroupi, et au-dessus de lui, un immense pan de rocher s'était détaché de la paroi de la falaise. Derrière, il serait plus à l'abri et il y avait la faible possibilité qu'il trouve un passage pour escalader jusqu'en haut.

La première voix criait dans sa direction.

— Tu ferais aussi bien de descendre ! disait-elle. On va tenir le chien.

Leaphorn demeura silencieux.

— Allez, reprit la voix. Tu ne peux pas sortir de là et si tu ne descends pas ça va finir par nous foutre en colère.

— On veut juste te parler, dit la voix de Tull. Qui tu es, bon Dieu, et qu'est-ce que tu fous ici ?

Les voix se turent, attendant une réponse. Les mots résonnèrent des deux côtés du canyon puis moururent.

— C'est une arme de la police, dit la première voix. Un calibre 38. Il n'y a eu qu'un seul coup de tiré. Celui qu'on a entendu.

— Un flic ?

— Ouais, c'est ce que je dirais. Peut-être celui qui est venu tourner autour du hogan du vieil homme.

— Il va pas descendre, dit Tull. Je crois pas qu'il descende.

— Non, dit Première Voix.

— Tu veux que j'aille le chercher ?

— Bon Dieu, non. Il t'écraserait le crâne avec une pierre. Il est plus haut que toi et tu ne verrais même pas le coup venir dans le noir.

— Ouais, fit Tull. Alors on attend le matin ?

— Non. On aura des choses à faire, demain matin, répondit Première Voix.

Puis le silence s'installa. Le faisceau lumineux fouilla la crevasse de plus en plus haut, oscillant de droite à gauche, atteignit la cachette de Leaphorn puis monta encore. Leaphorn se retourna et regarda vers le haut. Loin au-dessus de lui la lumière jaune se réfléchissait sur des portions de falaise intactes. Mais la fissure, vit-il, montait jusque tout en haut.

Quatre pas prudents à découvert et la lumière l'épingla. Il grimpa désespérément, aveuglé par la lumière, vers la crevasse située derrière le pan de rocher. Des coups de feu retentirent soudain, assourdissants dans cet espace confiné, et des balles sifflèrent en ricochant sur la pierre autour de lui. Puis il fut derrière le pan de rocher, la respiration haletante, tandis que la lumière de la torche se réfléchissait sur la falaise.

— Qu'est-ce que t'en penses ? demanda Tull.

— Merde. Je pense qu'on l'a raté.

— C'est sûr qu'y va pas descendre maintenant, dit Tull.

— Hé ! mon mec ! dit Première Voix. T'es coincé dans ton trou. Si tu ne descends pas on va foutre le feu aux buissons qui sont là et te forcer à sortir. T'entends ?

Leaphorn ne répondit pas. Il envisageait les différentes possibilités. Il était certain que s'il sortait ils allaient le tuer. Est-ce qu'ils allaient

faire un feu ? Peut-être. Est-ce qu'il pourrait survivre en restant là ? Cette fente le protégerait en partie des flammes, mais le feu monterait en rugissant dans la crevasse un peu comme dans une cheminée et consumerait l'oxygène. S'il ne mourait pas à cause de la chaleur, ce serait de suffocation.

- Vas-y, allume-le, dit Première Voix. Je t'ai dit qu'il ne va pas descendre.

- Ouais, mais merde, dit Tull. Un feu ça risque pas d'attirer du monde dans le coin ?

Première Voix rit.

- La seule lumière qui va sortir de ce canyon va monter à la verticale, dit-il. Il n'y a personne pour la voir à soixante-cinq kilomètres à la ronde, et d'ici le matin, toute la fumée se sera dissipée.

- Voilà de l'herbe sèche, dit Tull. Une fois qu'elle aura pris, ce qui est humide brûlera aussi. C'est pas si mouillé que ça.

Leaphorn avait pris sa décision sans le faire de manière consciente. Il ne descendrait pas pour se faire truffer de plomb. Les hommes, en dessous de lui, allumèrent le brasier dans un tapis de broussailles et de bouts de bois que les eaux avaient charriés et qui s'étaient coincés à l'entrée de la crevasse. En quelques instants, l'odeur des buissons de créosote et de la résine de pin pignon en feu atteignit les narines de Leaphorn. Le feu en bas devait faire un écran devant le champ visuel des deux hommes. Il les regarda. Le chien qui se tenait à côté d'eux recula de manière inquiète devant les flammes, mais toujours en gardant les yeux levés : ses oreilles pointues étaient dressées et ses yeux étaient jaunes à la lumière du foyer. Sur sa gauche se tenait un solide gaillard avec un pantalon et une veste en jean. Il avait un fusil automatique de l'armée posé sur le bras et se servait de sa deuxième main pour se protéger le visage de la chaleur. Son visage paraissait tout de travers, déformé par quelque chose, et le seul œil que Leaphorn pouvait voir regardait vers le haut dans sa direction avec curiosité. Tull. L'autre homme était plus petit. Il portait une chemise à manches longues mais pas de veste, avait des cheveux noirs coupés assez court, et les flammes se reflétaient sur la

monture en or de ses lunettes. Et derrière les verres Leaphorn vit un visage navajo vide d'expression. La lumière était faible et vacillante, cette vision avait été fugitive et les lunettes à monture en or avaient pu entraîner son imagination trop loin. Mais Leaphorn se retrouva confronté au fait que l'homme qui essayait de le tuer ressemblait au frère Benjamin Tso de l'ordre des Moines Mineurs.

Le problème allait être celui des flammes, de la chaleur et du manque d'oxygène. Derrière ce pan de rocher les flammes ne l'atteindraient pas à moins qu'elles ne soient aspirées par un courant d'air ascendant contre nature. Ce qui laissait la chaleur, laquelle le tuerait aussi sûrement. Et la suffocation. La lumière provenant du feu en contrebas augmenta, vacillante au début puis régulière. Leaphorn s'enfonça davantage derrière la roche, s'éloignant de la lumière. Sa semelle rencontra soudain de l'eau. Le pan de rocher avait formé une cuvette de réception qui avait retenu l'eau de pluie de la journée tandis qu'elle se déversait sur la paroi de la falaise. Derrière lui, les flammes faisaient maintenant entendre un grondement régulier au fur et à mesure que les broussailles situées plus haut dans la crevasse étaient gagnées par la chaleur et prenaient soudain feu. Il se hissa jusqu'à l'eau. Elle était fraîche. Il mouilla abondamment sa chemise, son pantalon, ses chaussures.

Par la fente qui se trouvait maintenant dans son dos il ne voyait plus que le feu. Une bouffée de chaleur l'atteignit tel un flambeau enflammé sur sa joue. Il plongeait le visage dans l'eau, l'y maintint jusqu'à ce que ses poumons implorent de l'air. Lorsqu'il releva la tête, il respira avec lenteur et prudence. L'air était chaud maintenant et ses oreilles pleines du grondement du feu. Au moment où il regardait à travers les fentes de ses yeux plissés, des herbes qui se trouvaient au bord de la fente se flétrirent et une flamme jaune et vive en jaillit soudain. Son jean fumait. Il l'aspergea à nouveau. La chaleur était intense mais ses poumons lui disaient que c'était de suffocation qu'il allait mourir à moins qu'il ne parvienne à trouver une

source d'oxygène. Il grimpa avec l'énergie du désespoir entre la paroi de la falaise et la face interne du pan de rocher, s'éloignant du feu. La première bouffée d'air qu'il inspira lui brûla les poumons. Mais il sentait maintenant un courant d'air lui lécher le visage. Il ne venait pas des flammes mais d'un endroit situé plus bas, poussé dans la fente par le vide dû à la chaleur. Leaphorn se faufila dans l'espace de plus en plus étroit, s'éloignant de la fournaise et se rapprochant de cette source d'air bénie. Finalement il ne lui fut plus possible d'avancer. Sa tête était coincée dans un étau de pierre. La chaleur variait, était à certains moments d'une intensité insupportable, à d'autres simplement brûlante. Il sentait la vapeur qui montait de ses jambes de pantalon trempées lui chauffer l'intérieur des cuisses. Le vent engendrait son propre souffle d'air (un air extrêmement chaud), qui lui léchait le visage. Si le courant ascendant changeait, il aspirerait le feu dans cette fente et le calcinerait comme un papillon de nuit. Ou alors, quand ses vêtements sécheraient et prendraient feu, ce courant d'oxygène le transformerait en torche vivante. Il chassa cette pensée de son esprit et se concentra sur une autre pensée. S'il restait en vie, il irait récupérer son fusil, il tuerait le chien et l'homme au visage tout de travers et, surtout, il tuerait Monture-en-Or. Il tuerait Monture-en-Or. Il tuerait Monture-en-Or. Et ainsi résista Joe Leaphorn.

Le moment arriva où le grondement du feu diminua, où le courant d'air autour de son visage s'amenuisa et où la chaleur atteignit l'intensité d'une fournaise. Leaphorn pensa, alors, qu'il n'allait pas survivre. Il perdit connaissance. Quand il revint à lui, le bruit des flammes n'était plus qu'un crépitement et il entendit des bruits de voix. Parfois elles paraissaient faibles et lointaines, et parfois il parvenait à comprendre les mots. Et à la fin les voix s'arrêtèrent, et le temps passa, et il fit noir à nouveau. Il décida qu'il allait essayer de bouger, découvrit qu'il en était capable et sortit la tête de la crevasse centimètre par centimètre. Ses narines étaient pleines de l'odeur

de la chaleur et des cendres. Mais il n'y avait plus guère de feu. L'essentiel de la lumière visible à l'endroit où il était provenait d'un gros morceau de bois qui était tombé dans la fissure : il brûlait par intermittence à trente mètres au-dessus de sa tête. Leaphorn descendit doucement vers la flaque d'eau. Elle était chaude maintenant, et s'était en grande partie évaporée. Il plongea la tête dans ce qui restait et but avidement. Ça avait un goût de charbon de bois. Aussi chaud qu'ait été le feu, cela n'avait pas suffi à faire monter de manière substantielle la température de la masse rocheuse même qui constituait la falaise, laquelle restait fraîche, ce qui rendait en cet endroit la température supportable. Dans la lumière tremblotante, Leaphorn s'assit et examina son corps. Il allait avoir des cloques, surtout à une cheville dont la peau avait été exposée à la chaleur, et peut-être aux poignets, au cou et au visage. Il sentait une gêne dans sa poitrine mais pas de véritable douleur. Il avait survécu. Le problème maintenant était exactement le même qu'auparavant : comment échapper à ce piège ?

Il avança doucement jusqu'au bord du pan de rocher et jeta un regard à l'extérieur. En contrebas, des morceaux de bois et des broussailles brûlaient toujours en une douzaine d'endroits, et des charbons ardents rougeoyaient en une centaine d'autres. Il ne pouvait voir ni chien ni homme. Peut-être étaient-ils partis pour de bon. Peut-être attendaient-ils seulement que le feu se refroidisse assez pour escalader la crevasse et s'assurer qu'il était mort. Leaphorn réfléchit à cette éventualité. Il avait dû paraître impossible, vu d'en bas, que quelque chose de vivant puisse survivre dans cette crevasse envahie par les flammes. Pourtant il ne parvint pas à se convaincre totalement que les deux hommes allaient prendre ce risque : il allait essayer de grimper jusqu'au sommet.

Il se brûla à cinq ou six reprises avant d'apprendre à détecter et à éviter les endroits chauds laissés par le feu. Mais quand il fut parvenu à environ quarante-cinq mètres au-dessus du fond du canyon la chaleur avait cessé d'être un problème. La

fente s'était rétrécie mais la montée était presque verticale. L'ascension signifiait une progression difficile de quelques dizaines de centimètres puis une pause prolongée pour permettre à ses muscles douloureux de récupérer de leur fatigue. Cela lui prit toute la fin de la nuit. Il se hissa enfin au sommet de la falaise dans la lumière grise de l'aube et resta allongé là, totalement épuisé, le visage contre la pierre froide. Il s'octroya quelques minutes de repos puis se mit à l'abri d'un genévrier qui avait pris racine à flanc de falaise.

Là, il sortit son talkie-walkie de l'étui qu'il portait à sa ceinture, brancha le récepteur et s'assit pour s'orienter. Son rayon de transmission était peut-être d'une quinzaine de kilomètres... infiniment trop peu pour atteindre un récepteur de la police navajo. Mais il essaya quand même. Il diffusa sa position et une demande d'aide. Il n'obtint pas de réponse. La fréquence de la Police de l'État d'Arizona transmettait la description d'un camion. L'émetteur de la Police de l'État du Nouveau-Mexique, lequel se trouvait à Farmington, était silencieux. Il pouvait entendre le standardiste de la Police des Routes de l'Utah, à Moab, mais pas assez bien pour comprendre quoi que ce soit. La longueur d'onde correspondant au Service du Maintien de la Loi et de l'Ordre Fédéral diffusait ce qui ressemblait à une liste d'identifications. La standardiste de la Police Navajo à Tuba City, comme la radio de la Police de l'État d'Arizona, donnait à quelqu'un la description d'un camion : un camion de camping, gros apparemment, avec quatre roues à l'arrière.

Leaphorn avait maintenant déterminé sa position avec exactitude. La mesa qui dominait le hogan de Tso se trouvait à l'horizon, au sud-ouest, à peut-être cinq kilomètres de distance. Plus loin il y avait sa voiture, avec son fusil et un émetteur suffisamment puissant pour atteindre Tuba City. Mais deux canyons au moins traversaient le plateau entre l'endroit où il était et le hogan. Cela allait lui prendre des heures pour aller jusque là-bas. Plus tôt il partirait et mieux cela vaudrait.

S'il y avait la moindre trace de vie sur cette

partie du plateau, elle n'était pas visible dans la lumière du petit matin. À l'exception d'affleurements de calcaire blanc, la surface pierreuse était constituée d'une roche généreuse, d'un rouge sombre, qui nourrissait dans ses crevasses et fissures des touffes clairsemées de végétation des régions arides. À quelques centaines de mètres à l'ouest, une mesa basse bouchait l'horizon. Leaphorn l'étudia, se demanda s'il lui faudrait la franchir pour atteindre son véhicule.

L'agréable voix féminine de la standardiste de Tuba City se fit entendre faiblement dans la radio. Elle compléta la description du camion de camping, se tut et commença un nouveau message. L'esprit de Leaphorn se concentrait sur ce que ses yeux voyaient, cherchant un chemin pour escalader la paroi de la mesa. Mais il enregistra le mot "otages". Soudain, il se mit à écouter.

La radio était à nouveau silencieuse. Il l'adjura de parler. La ligne d'horizon, au-dessus du Nouveau-Mexique, était maintenant illuminée de traits de lumière jaune. Un vent matinal lui frôlait le visage. La radio se manifesta faiblement, le mouvement de l'air emportant le sens des mots. Leaphorn s'accroupit derrière le genévrier et porta l'écouteur à son oreille.

- À toutes les unités, disait la voix. Nous avons des informations supplémentaires. À prendre en note par toutes les unités. Confirmation de la participation de trois hommes. Confirmation que tous les trois étaient armés. Des témoins ont remarqué un fusil et deux pistolets. En plus des scouts, les otages sont deux adultes de sexe masculin. Ils ont été identifiés comme étant... Message interrompu. Message interrompu. À toutes les unités. Toutes les unités de police ont l'ordre d'évacuer la zone de la Réserve Navajo située au nord de l'U.S. Highway 160, à l'est de l'U.S Highway 89, au sud de la frontière nord de la réserve et à l'ouest de la frontière avec le Nouveau-Mexique. Nous avons reçu des instructions des ravisseurs déclarant que si des forces de police sont repérées dans cette zone, les otages seront exécutés. Nous répétons. Toutes les unités de police ont l'ordre...

Leaphorn n'était qu'à demi conscient de la présence de la voix qui répétait son message. Cela pouvait-il expliquer ce que Monture-en-Or faisait ? Avait-il préparé un kidnapping pour le compte de la Buffalo Society ? Préparé ce sur quoi ce kidnapping reposait, une cachette pour les otages ? Pour quelle autre raison la police recevrait-elle l'ordre d'évacuer cette partie de la réserve ?

La radio acheva sa répétition de la mise en garde et acheva sa description interrompue des otages adultes de sexe masculin, tous deux à la tête d'un groupe de scouts de Santa Fe. Elle se lança dans une description des garçons pris en otages.

— Le sujet numéro un a été identifié comme étant Norbert Juan Gomez, âge douze ans, taille un mètre cinquante, poids environ trente-cinq kilos, cheveux noirs, yeux bleus. Tous les sujets mineurs portent un uniforme de scout. Le sujet numéro deux est Tommy Pearce, âge treize ans, un mètre cinquante-deux, poids quarante kilos, cheveux bruns, yeux marron. Le sujet numéro trois...

On dirait qu'ils sont tous quasiment identiques, pensa Leaphorn. Une fois transformés en données chiffrées. Changés, par confrontation avec la violence, d'enfants qu'ils étaient en sujet numéro trois, quatre, cinq et six, destinés à être définis en termes de kilos, de centimètres et de couleur de cheveux.

— Sujet numéro huit, Theodore seconde initiale F, Markham, âge treize ans, taille un mètre cinquante-sept, poids environ quarante-cinq kilos, cheveux blonds, yeux bleus, teint pâle.

Leaphorn convertit le sujet numéro huit en un garçon blond au teint pâle qu'il avait vu assister à un rodéo à Window Rock l'été précédent. Le garçon s'était tenu à côté de l'enceinte de l'arène, un pied posé sur le bas de la barrière, avec ses cheveux décolorés presque blancs et son visage qui pelait à la suite d'un coup de soleil, toute son attention concentrée sur les efforts que faisait un cow-boy navajo pour tenter de lier ensemble les pattes avant d'un veau qu'il venait de plaquer au sol.

— Le sujet numéro neuf est Milton Richard Silver,

entonna la voix.

L'esprit de Leaphorn convertit ce numéro neuf en son propre neveu qui habitait à Flagstaff, dont les blue jeans portaient, de manière chronique, des traces de colle pour maquettes en plastique, et dont les coudes portaient celles d'accidents de skateboard. Et cette pensée déboucha sur une autre. Tuba City allait se souvenir qu'il s'était rendu au hogan de Tso. Ils allaient essayer de le joindre pour le faire revenir en dehors de la zone interdite. Mais cela n'avait pas d'importance. Monture-en-Or savait qu'il y était. Il savait qu'il y avait été avant la diffusion du message. Ce qui était important c'était de se mettre en route. De récupérer le fusil.

Il marcha rapidement, grimaçant au début à cause de la raideur de ses mollets et de ses chevilles. Il envisagea de laisser derrière lui sa ceinture avec tout son équipement, abandonnant jumelles, radio, torche, et trousse à pharmacie pour économiser du poids. Mais bien que les jumelles et la radio fussent lourds, il pouvait en avoir besoin. La radio avait achevé ses descriptions des scouts pris en otages avec le sujet numéro onze, et était occupée à répondre à des questions et à transmettre des ordres. Dans cet ensemble, Leaphorn parvint à glaner quelques éléments supplémentaires ayant trait à ce qui s'était passé. Trois hommes armés, apparemment tous des Indiens, avaient fait irruption la nuit précédente dans l'un des nombreux campements de scouts disséminés autour de l'entrée de Canyon de Chelly. Ils étaient arrivés dans deux camions : un camion de camping et une camionnette. Ils avaient fait monter les deux chefs scouts et onze des garçons dans le camion de camping et avaient laissé sur place deux autres adultes et sept scouts ligotés et enfermés à l'intérieur de la camionnette.

Leaphorn fronça les sourcils. Pourquoi en prendre un certain nombre en otages et laisser les autres ? Et pourquoi ce nombre-là ? La question trouva instantanément sa propre réponse. Il se souvint du tract de propagande du dossier du FBI à Albuquerque. En tête de la liste des atrocités qui devaient être vengées figurait la Tuerie d'Olds Prairie dont les victimes avaient été trois adultes et onze enfants.

Cette idée lui glaça le sang. Mais pourquoi n'avaient-ils pas emmené trois adultes ? Theodora Adams. Était-elle le troisième ? La Buffalo Society avait de toute évidence prévu de dramatiser les morts de onze enfants Kiowas survenues il y avait un siècle en prenant onze scouts en otages. Ils savaient que cela allait entraîner une orgie de reportages au niveau international, que ça tiendrait le pays tout entier en haleine. Il y aurait des interviews télévisées montrant des mères éclatant en sanglots et des pères affolés. Le monde entier aurait les yeux tournés vers l'événement. Le monde entier s'interrogerait pour savoir si un Indien appelé Kelongy voulait seulement faire renaître le souvenir d'une atrocité ancienne ou si son sens de la justice exigeait une compensation exacte. Leaphorn en était à se poser la même question quand il entendit le chien.

Cela venait d'au-dessus de lui, sur le sommet de la mesa : un bruit de frustration et de colère qui se situait quelque part entre le grondement et l'aboïement. Il l'avait oublié, ce chien. Le bruit le figea sur place. Puis il vit l'animal presque juste au-dessus de lui. Il se dressait, les pattes avant posées sur le rebord extrême de la corniche, les épaules rentrées, montrant les crocs. Il aboya à nouveau puis se détourna brusquement et se mit à courir le long de la falaise en s'éloignant de lui, puis en revenant, mettant apparemment une ardeur furieuse à chercher un endroit où descendre. Cette bête était encore plus grosse qu'il en avait gardé le souvenir alors que, menaçante, elle attendait dans la lumière jaune des flammes la nuit précédente. D'un instant à l'autre elle allait trouver un chemin pour descendre : un éboulis, une piste de cervidés, pratiquement n'importe quelle échancrure dans la falaise qui mènerait à l'amoncellement de débris rocheux au pied de celle-ci. Leaphorn prit conscience que son ventre était noué d'une peur glacée. Il regarda autour de lui, espérant voir quelque chose qu'il pourrait utiliser comme gourdin. Il arracha une branche de genévrier mort, bien que ce soit infiniment trop peu pour arrêter l'animal. Puis il fit demi-tour et se mit à

courir avec raideur vers le canyon principal. C'était le seul endroit où le fait d'avoir des mains pouvait lui donner un avantage sur un adversaire doté de quatre pattes et de canines acérées. Il s'arrêta à côté d'un petit cèdre torturé dont les racines étaient plantées dans le roc à environ deux mètres du bord de la falaise. Une fois derrière, il enleva en toute hâte les lacets de ses chaussures. Il les noua solidement ensemble, les doubla, et attacha les extrémités au tronc de l'arbuste. Puis il ôta vivement sa ceinture, en fit une boucle qu'il attacha à ses lacets de chaussures doublés. Tandis qu'il en testait la résistance, il vit le chien. Il s'était enfoncé dans une fissure de la roche au sommet de la falaise et bondissait au milieu de la pente d'éboulis au pied de celle-ci, venant droit dans sa direction, donnant à nouveau de la voix. La nuit précédente il avait attaqué sans un bruit, comme les chiens d'attaque sont dressés à le faire, et même après l'avoir acculé il n'avait fait que gronder. Mais Leaphorn avait dû lui faire mal avec la pierre et l'animal avait apparemment oublié une petite partie au moins de ce qu'on lui avait inculqué. Leaphorn espéra ardemment que dans la haine qu'il lui vouait il ait tout oublié. Il se saisit de sa branche de genévrier et s'avança à petites foulées vers le chien sur le plateau rocheux, ses chaussures sans lacets flottant autour de ses chevilles. Puis il s'arrêta. La pire erreur serait d'aller trop loin, d'attendre trop longtemps et d'être rattrapé loin du bord de la falaise. Il resta immobile, le bâton serré dans sa main tout contre lui, et attendit. En moins de quelques secondes le chien apparut. Il était peut-être à cent cinquante mètres, lancé à toute vitesse, et il le cherchait.

Leaphorn mit ses mains en porte-voix :

— Chien ! appela-t-il. Je suis là !

L'animal changea de direction avec une agilité qui fit se crispier les muscles des mâchoires de Leaphorn. Son idée n'allait pas marcher. Dans une poignée de secondes il allait essayer de tuer cet énorme animal avec un bâton et ses mains nues. Et néanmoins, le bord de la falaise représentait sa

meilleure chance. Le chien fonçait droit sur lui maintenant, il n'aboyait plus et montrait les crocs. Leaphorn attendit. Quatre-vingts mètres maintenant, estima-t-il. Soixante. Il eut une soudaine vision de ses chaussures sans lacets qui le faisaient trébucher, se représenta la chute cauchemardesque, le chien qui arrivait sur lui. Quarante mètres. Trente. Il pivota sur lui-même et s'enfuit de manière éperdue dans la direction du cèdre avec ses chaussures qui lui battaient les chevilles. Il sut presque immédiatement qu'il avait attendu trop longtemps. Le chien était plus gros et plus rapide qu'il ne l'avait pensé : il devait peser environ quatre-vingt-dix kilos. Il pouvait l'entendre sur ses talons. La course semblait maintenant se dérouler comme dans un rêve, la boucle de la ceinture pendant à jamais hors de portée de sa main. Et puis, dans un dernier bond, sa main s'agrippa au cuir, il sentit les crocs du chien qui lui déchiraient la hanche, son élan l'emporta latéralement autour de l'arbuste, cramponné de ses ultimes forces à la ceinture, sentant le chien qui le dépassait, les crocs toujours plantés dans sa hanche... comprenant avec un sentiment de terreur que leurs poids combinés allaient lui faire lâcher la ceinture, ou que les cordons de nylon allaient se détacher de l'arbre et que tous deux allaient passer par-dessus le rebord de la falaise et tomber, les crocs du chien toujours plantés dans sa chair. Ils allaient tomber, tomber, tomber, tournoyant sur eux-mêmes, attendant l'atroce fraction de seconde où leurs corps allaient heurter les pierres tout en bas.

Et puis les crocs lâchèrent prise.

En une infinitésimale fraction de seconde ses sens apprirent à Leaphorn qu'il n'était plus relié au chien, que sa prise sur la ceinture avait tenu, qu'il n'allait pas trouver la mort dans la chute. Une seconde de plus et il comprit que son plan, qui avait été destiné à expédier l'animal par-dessus le rebord au cours de sa glissade, avait échoué. Cela avait sauvé le chien de l'avoir attrapé à la hanche : ses pattes de derrière avaient glissé par-dessus le rebord mais son corps et ses pattes de

devant étaient toujours à la surface et il luttait pour se tirer d'affaire.

Ce n'était pas le moment de réfléchir. Leaphorn se précipita sur le chien, repoussant frénétiquement ses pattes de devant. Les pattes de derrière de l'animal détachaient des pierres en se débattant pour trouver un appui. Avec férocité il essaya de refermer ses mâchoires sur la main de Leaphorn. Mais cette tentative lui coûta trois centimètres. Leaphorn poussa à nouveau l'une des pattes de devant. Cette fois les dents du chien se refermèrent sur la manche de sa chemise. La bête reculait, l'attirant au-dessus du bord. Puis l'étoffe se déchira. Pendant une seconde le chien resta suspendu à la verticale le long de la falaise, maintenu par ses pattes de devant qui résistaient et par le peu d'appui que ses pattes de derrière avaient pu trouver sur la paroi rocheuse du mur du canyon. Il grondait, ses efforts désespérés destinés non à se sauver mais à attaquer sa victime. Et puis les pattes de derrière avaient dû glisser car la grosse tête hideuse disparut. Leaphorn s'avança prudemment et regarda au-dessus du vide. L'animal tournait lentement sur lui-même dans sa chute. Très bas, à flanc de falaise, il heurta une touffe d'herbe-aux-lapins à demi morte qui dépassait d'une fissure, rebondit plus loin de la paroi en déclenchant une petite pluie de pierres délogées. Leaphorn détourna le regard avant que le chien ne s'écrase sur le fond du canyon. N'eût été un soupçon de chance, son corps à lui aussi se serait brisé dans un choc identique. Il se rapprocha du cèdre en s'aidant de la ceinture et évalua les dégâts.

Son pantalon était couvert de sang au niveau de la hanche, là où les crocs du chien s'étaient refermés sur le pantalon, le caleçon, la peau et les muscles, et avaient déchiré un morceau de chair. La blessure le brûlait et saignait abondamment. Elle était impossible à soigner à cet endroit-là. Il n'y avait aucune possibilité de faire un garrot, et comprimer la blessure à l'aide d'un pansement nécessiterait de maintenir celui-ci solidement en place en enserrant la hanche et la taille. Il prit une bande dans sa trousse à pharmacie et en protégea

les chairs déchirées du mieux qu'il put. Ses autres blessures étaient insignifiantes. Il y avait un endroit où il avait été mordu au poignet droit et d'où une petite quantité de sang suintait, et une entaille, probablement causée par les dents du chien, sur le dos de sa main gauche. Il se surprit à se demander si le chien avait été vacciné contre la rage. L'idée lui parut incongrue et il rit à haute voix. C'était comme de vacciner un loup-garou, pensa-t-il.

Puis le rire s'étrangla dans sa gorge.

Sur la mesa, non loin de l'endroit où il avait d'abord aperçu le chien, les rayons du soleil se réfléchissaient sur quelque chose. Il s'accroupit derrière le cèdre, s'efforçant de voir. Un homme se tenait en retrait du bord de la mesa et il scrutait le plateau rocheux qui bordait le canyon à l'aide de jumelles. Probablement Monture-en-Or, se dit Leaphorn. Il avait dû suivre le chien. Il avait dû l'entendre aboyer, et maintenant il cherchait l'animal et sa proie. Leaphorn envisagea de se cacher. Maintenant qu'il était débarrassé du chien il pouvait réussir s'il trouvait un endroit où s'accrocher sous le rebord du plateau rocheux. Puis il comprit que l'homme l'avait déjà vu. Les jumelles étaient braquées droit sur le cèdre. Se cacher était hors de question. Il ne pouvait que s'enfuir en courant, et il n'y avait nul endroit où s'enfuir. Il allait redescendre dans la crevasse. Cela retarderait l'inévitable et peut-être que, protégé par les rochers et cette pente abrupte, un homme désarmé pouvait voir ses chances augmenter. Augmenter, pensa Leaphorn lugubrement, pour passer de zéro à une sur cent.

L'homme ne semblait pas avoir de fusil mais Leaphorn demeura le plus possible à couvert en regagnant l'endroit où la paroi du canyon était fendue en deux. Au moment où il se laissait descendre sous le plateau rocheux, il vit l'homme déboucher sur la pente d'éboulis au pied de la mesa, utilisant le même chemin que le chien. Leaphorn avait peut-être une avance de cinq minutes, et il les mit à profit avec une grande témérité, courant risque sur risque avec sa jambe blessée, avec ses

mains qui trouvaient des prises précaires en s'agrippant à des broussailles noircies par le feu et avec ses pieds qui prenaient des appuis sur des pierres qui pouvaient céder. Il n'avait aucun sens précis du temps. D'un instant à l'autre Monture-en-Or pouvait apparaître au sommet de la fente au-dessus de lui et mettre un terme à ce duel à sens unique d'un coup de pistolet. Mais le coup de feu ne vint pas. Leaphorn, noir de suie, atteignit l'endroit abrité où il avait échappé au feu. Il allait faire le maximum pour en donner pour son argent à Monture-en-Or. Il allait à nouveau escalader derrière ce grand pan de rocher jusqu'à l'endroit où il s'était allongé pendant que le feu brûlait. Monture-en-Or serait obligé de grimper à son tour pour le tuer. Et pendant qu'il grimperait, il pourrait devenir momentanément vulnérable en s'exposant à un projectile jeté d'en haut. Une petite cascade de pierres glissa le long de la crevasse en résonnant. Monture-en-Or avait entamé sa descente. Elle allait être plus lente que la sienne, Leaphorn le savait bien. Monture-en-Or n'avait pas de raison de prendre de risques. Ce qui lui laissait un répit de courte durée. Il regarda autour de lui en quête d'une pierre de taille convenable. Il en trouva une, à peu près de la grosseur d'un pamplemousse. Ses jumelles constitueraient également un projectile, de même que la torche. Il commença à escalader.

C'était assez facile. La paroi de la falaise et la surface interne du pan de rocher étaient à moins d'un mètre l'une de l'autre. Il pouvait prendre appui contre les deux au cours de sa progression. Les surfaces étaient relativement lisses, la pierre ayant été polie par des millénaires de pluies et de vents chargés de sable depuis qu'un très lointain tremblement de terre avait fracturé le plateau. Au-dessus de lui, il vit l'étroite corniche dans laquelle il s'était glissé et tassé pour échapper au feu. Son cœur se serra. Elle était trop étroite et trop resserrée pour offrir le moindre espoir de défense. Il ne pouvait pas, de là-haut, lancer quelque chose en espérant atteindre sa cible. Et elle n'offrait aucune protection contre ce qui

venait d'en bas. Monture-en-Or l'abattrait tranquillement et c'en serait fini.

Leaphorn demeura sans bouger pendant un instant, cherchant une issue. Pouvait-il parvenir à se faufiler jusqu'à cette source d'air qui lui avait permis de respirer pendant le feu ? Non. La trouée se rétrécissait rapidement puis s'obstruait complètement. Il fronça les sourcils. Alors quelle était l'origine de ce courant d'air ? Il le sentait maintenant qui lui caressait doucement le visage. Mais il ne venait pas de devant lui, il venait d'en dessous.

Il se mit à descendre, en crabe, aussi vite qu'il pouvait déplacer ses coudes et ses genoux. Il faisait plus frais, là, et il y avait de l'humidité dans l'air. Ses chaussures rencontrèrent des fragments de rochers. Il était au bas de la fente. Ou presque au bas. Ici les pierres étaient blanchâtres, usées par l'érosion. Elles étaient calcaires, et l'eau qui suintait avait dissous la calcite. En dessous des pieds de Leaphorn, la fente plongeait dans l'obscurité. Un trou. Il délogea une pierre d'un coup de pied et l'écouta rebondir en tombant. D'un endroit situé plus haut que lui, dans son dos, lui parvint le bruit d'autres pierres qui tombaient. Monture-en-Or avait remarqué la fissure derrière le pan de rocher et il s'y engageait à son tour. Sans un regard derrière lui, Leaphorn s'engouffra en contrebas dans les ténèbres étroites.

Les aiguilles et les chiffres de sa montre se détachaient dans l'espace, d'un jaune lumineux sur l'obscurité veloutée. C'était le matin : onze heures trois. Presque quatorze heures depuis que le chien l'avait attaqué la première fois au fond du canyon, plus de vingt-quatre heures depuis qu'il avait mangé, et deux heures depuis la chute des rochers que Monture-en-Or avait délogés pour boucher l'issue. Tout en se reposant, Leaphorn avait passé deux heures à évaluer la situation et à envisager un plan. Il n'était satisfait ni de l'une ni de l'autre. Il était coincé dans une grotte. Deux rapides inspections effectuées avec sa torche lui avaient appris que la grotte était vaste, que le sol descendait brutalement et que, comme la majorité des grandes grottes, celle-ci était le résultat de l'élimination d'un dépôt de calcaire par la nappe phréatique. Il en comprenait le processus. L'eau de pluie, en s'écoulant à travers le sol qui contient de la végétation pourrissante, devient acide. L'acide attaque rapidement la calcite contenue dans le calcaire, dissout la pierre et entraîne la formation de grottes. Ici, quand le canyon s'était formé, il avait drainé les eaux et arrêté le processus. Puis une secousse sismique avait provoqué une fissure permettant d'entrer dans la grotte. Puisque l'air y circulait, il devait y avoir une autre entrée. Leaphorn sentait ce mouvement de l'air : un courant frais qui lui caressait le visage. Son plan était simple : il allait essayer de trouver une autre issue. S'il n'y parvenait pas, il reviendrait au même endroit et essaierait de se creuser un passage pour sortir. Cela voudrait dire qu'il faudrait déloger les rochers que Monture-en-Or avait fait rouler à l'intérieur du trou en les faisant dégringoler de plus haut. Y parvenir sans se

faire écraser serait très difficile. Y parvenir sans faire de bruit serait impossible et Monture-en-Or serait probablement là à attendre.

Il alluma à nouveau la torche et commença à progresser doucement sur la pente. À ce moment-là, un souffle d'air l'atteignit et, en même temps que cette commotion, un bruit d'explosion assourdissant. Il se retrouva projeté à terre, dévalant le long de la pente calcaire, englouti dans un déferlement de bruit comparable à celui des chutes du Niagara. Il resta étendu sur la roche fraîche, les oreilles assaillies par les répercussions de l'écho et le bruit des pierres qui tombaient. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Ses narines le lui dirent en une seconde lorsque la puanteur de la dynamite les atteignit. La torche avait été arrachée de sa main mais elle était toujours allumée un peu plus bas que lui. Il la récupéra et en dirigea le faisceau vers le haut. L'air au-dessus de sa tête était un brouillard de poussière calcaire et de fumée bleue. Monture-en-Or avait lancé de la dynamite dans l'entrée de la grotte pour tuer le policier par l'intermédiaire du souffle de l'explosion, en l'écrasant ou en le murant définitivement à l'intérieur. Il n'y avait plus grand espoir maintenant de pouvoir ressortir par où il était entré. Son espoir, s'il lui en restait un, consistait à découvrir d'où provenait l'air qui montait dans cette cavité tout à l'heure.

Il progressa précautionneusement sur la pente, les oreilles bourdonnant toujours des suites de l'explosion. Maintenant, en tout cas, il n'y avait pas à s'inquiéter de voir Monture-en-Or ou Tull le suivre. Il était, de leur point de vue, mort ou neutralisé. Cette pensée était une piètre consolation parce que son bon sens lui disait qu'une telle théorie était probablement exacte.

La cavité plongeait suivant un angle de soixante degrés, orientée vers la falaise du canyon. Au fur et à mesure qu'il s'y laissait descendre plus profondément, elle s'agrandissait. Par endroits désormais l'espace au-dessus de sa tête avait au moins trente mètres de haut. Le cadran lumineux de sa montre indiquait un peu plus de trois heures

quand il détecta pour la première fois un reflet de lumière. Cela provenait d'une caverne latérale qui remontait vers sa droite. Il y grimpa suffisamment pour en conclure que la lumière filtrait par une espèce de fissure dans la falaise du canyon. L'espace qui y menait était trop étroit pour que toute créature dont la taille était supérieure à celle d'un serpent puisse s'y frayer un chemin. Leaphorn laissa sa tête retomber contre la pierre et dirigea un regard de convoitise vers la lumière inaccessible. Il ne ressentait aucune panique : seulement un sentiment d'impuissance et de défaite. Il allait se reposer un instant puis entreprendre la longue et épuisante escalade jusqu'à l'entrée que Monture-en-Or avait dynamitée. Il n'aurait pratiquement aucune chance de pouvoir se creuser une sortie. L'explosion avait dû déplacer des dizaines de tonnes de roche. Mais c'était l'unique possibilité. Il sortit de la fente en reculant pour revenir dans la caverne et s'assit afin de réfléchir. Le silence était absolu. Il entendait son cœur battre et son souffle passer entre ses lèvres. L'air était agréable : il lui caressait la joue gauche de son odeur fraîche et propre. Leaphorn se dit qu'il devrait sentir la dynamite. Pourquoi n'était-ce pas le cas ? Ce n'était pas le cas parce qu'à cette heure de la journée, l'air devait monter dans la grotte, poussant les odeurs de fumée devant lui. Et l'air continuait à se déplacer. Cela voulait-il dire que la sortie n'avait pas été complètement murée par l'explosion ? Leaphorn sentit un frémissement d'espoir. Mais non. L'air se déplaçait dans la mauvaise direction. Il passait le long de son visage pour aller dans la fente, vers la source de lumière. Il réfléchit à ce que cela impliquait et sentit un nouveau frémissement d'espoir. Il devait y avoir une autre source d'air, située plus bas dans la caverne. Peut-être cette cavité érodée rencontrait-elle la paroi de la falaise quelque part en contrebas.

À six heures dix-neuf de l'après-midi, Leaphorn atteignit un niveau plan : il s'accroupit, savourant la sensation inhabituelle d'avoir quelque chose d'horizontal et de plat sous ses semelles. Le sol

ici avait été formé par des sédiments. Il était en calcite dissoute et arrachée aux parois calcaires, mais par-dessus cette calcite il y avait une fine couche de sable grossier. Leaphorn l'examina avec sa torche. Ça semblait être le même genre de sable que celui que l'on pouvait trouver, au-dehors, dans le fond du canyon : un mélange de particules de granite, de silice, de calcaire et de grès. Il dirigea le faisceau de la lampe autour de lui. Cette surface plane semblait commencer au pied de la déclivité qu'il avait suivie et s'étendre sur toute la longueur de cette zone étroite. Le sable avait dû être porté là par les eaux ou y être déposé par le vent. De toute façon, il devrait être capable de voir le jour. Il éteignit la torche et resta là à ne rien voir d'autre que l'obscurité. Mais le mouvement de l'air était toujours présent : cette faible sensation contre son visage qui semblait être caractéristique de cette grotte. Il se déplaça avec le déplacement de l'air, comme cela avait continuellement été le cas depuis qu'il avait pénétré dans la grotte. Pour la première fois, sa progression était relativement aisée : il n'était plus question d'avancer à flanc de rochers mais de marcher. Il remarqua qu'à l'origine la grotte avait poursuivi sa plongée à cet endroit mais que l'eau en l'envahissant y avait déposé un sol sédimentaire. Ce sol était plat mais le plafond s'inclinait vers sa tête. Il fut obligé de se courber pour passer sous un amas de stalactites. Au-delà, le faisceau de sa torche avança jusqu'au point d'intersection inévitable : l'endroit où le plafond incliné rencontrait le sol horizontal. Il se mit à croupetons sous le plafond de plus en plus bas, continuant à progresser. Puis il avança à quatre pattes. Finalement ce fut en rampant. L'angle que faisaient le plafond et le sol se rétrécissait de toutes parts jusqu'à être inexistant. Il appuya son front contre la calcite, tenta de repousser les premières bouffées de panique. Combien de temps allait encore durer la lumière de la torche ? C'était un point qu'il ne s'était pas permis d'envisager. Il enfonça le bout de son nez dans la couche de poussière grossière et fut rassuré. Sa

raison lui disait que cette matière sablonneuse avait forcément dû être apportée de l'extérieur... du royaume de la lumière. Mais ici, dans ce cul-de-sac, il n'y avait aucun déplacement d'air. Il commença à reculer en rampant. Il allait retrouver ce mouvement de l'air et essayer de le suivre.

Mais le courant d'air était en train de mourir. Au début Leaphorn eut le sentiment de s'être simplement montré incapable de trouver la zone à travers laquelle il circulait. Et puis il comprit que le moment de la journée où cesse la respiration terrestre devait approcher, cette transition entre la lumière du jour et l'obscurité au cours de laquelle le processus de réchauffement et de refroidissement atteint brièvement un équilibre : l'air chaud ne pousse plus vers le haut et l'air froid n'est pas encore assez lourd pour s'enfoncer vers le sol. Même dans cette caverne au plafond incliné où l'étroitesse du passage multipliait cet effet, il devait y avoir deux périodes (une le matin, une le soir), où le courant d'air était réduit à néant.

Entre le pouce et l'index il prit une pincée de sable à grain fin qu'il fit tomber en pluie dans le faisceau de la torche. Il descendit presque à la verticale. Presque... mais pas tout à fait. Leaphorn s'avança dans la direction de la source d'air et réutilisa le même procédé. Et la cinquième fois qu'il se pencha pour réapprovisionner sa réserve de poussière, il vit l'empreinte du chien.

Il s'accroupit en regardant l'empreinte et en assimilant ce qu'elle signifiait. D'abord, elle signifiait qu'il n'était pas condamné à mourir enseveli dans cette grotte. Le chien avait trouvé un moyen d'y entrer. Ensuite, elle signifiait que la cavité qu'il avait suivie en descendant depuis un point bien plus élevé de la falaise devait communiquer avec une caverne qui s'ouvrait sur le fond du canyon. Lorsque cette pensée lui vint, il éteignit la torche. Si le chien était venu dans cette grotte, il s'agissait probablement de la cachette de Monture-en-Or.

Bien qu'il n'utilisât plus maintenant la torche qu'avec prudence, il lui fut relativement facile de

suivre les traces de l'animal. Celui-ci avait rôdé dans un labyrinthe de pièces et de passages mais sa curiosité s'était rapidement épuisée.

À huit heures du soir environ, Leaphorn détecta un faible reflet de lumière. Exultant à cette vue, il se dirigea lentement de ce côté-là, s'arrêtant souvent pour écouter. Il disposait d'un unique avantage et était bien décidé à le conserver : Monture-en-Or et Tull le croyaient mort et hors circuit. Tant qu'ils ignoreraient qu'il se trouvait à l'intérieur de leur sanctuaire, il avait la surprise pour lui. Il commença à percevoir des sons. D'abord, il y eut un vague ronronnement qui débuta soudain et s'arrêta brusquement environ cinq minutes plus tard. On aurait dit un petit moteur à combustion interne bien isolé. Un peu plus tard il entendit un choc métallique puis, lorsqu'il se fut rapproché d'une centaine de mètres peut-être de la source lumineuse, un bruit sourd. La lumière se répandait partout désormais. Toujours faible mais suffisante pour que Leaphorn (dont les pupilles étaient totalement dilatées par des heures d'obscurité absolue) puisse se dispenser complètement de la lampe. Il dépassa l'un des écrans de stalagmites apparemment sans fin pour pénétrer dans une autre cavité, elle aussi de la taille d'une salle de spectacle, que le suintement de l'eau avait produite à ce niveau. Juste après l'avoir dépassée il s'arrêta. La lumière ici se réfléchissait et miroitait sur le plafond irrégulier, très haut au-dessus de sa tête. À l'extrémité de cette pièce il apercevait de l'eau. Il se dirigea par là. Un petit lac souterrain. Sa surface se trouvait environ un mètre plus bas que le vieux dépôt de calcite qui constituait le sol de la caverne. Il s'agenouilla au bord et y trempa un doigt. L'eau était fraîche mais pas froide. Il la goûta. Douce, sans cette saveur alcaline à laquelle il s'était attendu. Des yeux il en suivit la surface vers la source de lumière. Et il comprit alors que cette eau devait faire partie du lac Powell : elle remontait dans cette grotte lorsque la surface du lac montait à l'époque de la fonte des neiges, et s'asséchait lorsque le niveau baissait à l'automne et en hiver. Il but avidement.

Les traces du chien, après s'être éloignées de l'eau, le conduisirent dans la pièce suivante. Elle aussi, vit-il, s'ouvrait à l'extrémité opposée sur la surface du lac. La lumière y était encore indirecte (elle se réfléchissait apparemment sur l'eau), mais elle était plus vive. Il y avait des bruits, rendus indistincts par l'écho. Des voix. Celles de qui ? De Monture-en-Or et de Tull ? Du père Monture-en-Or et de Theodora Adams ? Et comment la fille d'un docteur et un prêtre franciscain s'étaient-ils retrouvés mêlés à cette affaire violente ? Il repensa au visage du père Tso tel qu'il l'avait vu dans le grossissement des jumelles : les yeux rivés sur l'hostie au moment de l'élévation, les traits extasiés. Et le visage dans la lumière indirecte de la lampe-torche au fond du canyon : l'homme aux lunettes à monture en or qui parlait tranquillement avec Tull de la manière dont il allait le brûler vif. Ses yeux l'avaient-ils trahi dans la lumière dansante ? Pouvaient-ils être un seul et même homme ?

Les crampes d'estomac dont il avait souffert précédemment avaient disparu. Cela faisait trente-trois heures qu'il n'avait pas mangé et son système digestif semblait s'être adapté à cette situation insolite. Il ne ressentait qu'une sorte de faiblesse léthargique : le résultat, supposa-t-il, d'un faible taux de sucre dans le sang. Un lancinement intermittent s'était ajouté à la douleur de sa hanche : probablement le symptôme d'une infection qui commençait, à l'endroit de la morsure du chien. C'était une chose à laquelle il pourrait penser bien plus tard. Pour l'heure le problème consistait à trouver un moyen de sortir de là.

Au moment où il se disait ça, un rayon de lumière jaune passa sur son visage.

Avant qu'il n'eût eu le temps de réagir, la lumière avait disparu. Il resta sur place à chercher désespérément du regard un endroit où se cacher. Puis il comprit que celui qui se trouvait derrière la lumière ne l'avait apparemment pas remarqué. Il ne la voyait plus que de manière indirecte ; elle se réfléchissait sur le calcaire bien plus loin dans la caverne, se balançait et dansait selon les gestes de

celui qui la portait. Leaphorn se dirigea vers elle le plus vite qu'il put sans risquer de faire du bruit. Le dépôt de calcite plat qui constituait le sol laissa rapidement la place à une surface moins favorable : un mélange de dépôts de stalagmites jaillissant du sol et d'affleurements quelconques, extrusions plus sombres et différentes de calcaire qui avaient résisté au pouvoir dissolvant de l'eau. La lumière disparut, puis son reflet réapparut entre une crête de dépôt calcaire et le plafond de la caverne. Leaphorn escalada cette crête avec précaution. Il plongea le regard de l'autre côté de son sommet. En dessous de lui, un homme mince, qui portait une chemise bleue et un bandeau rouge autour du front, était assis sur les talons à côté d'une pile de cartons et prenait un lot de paquets et de boîtes à pleins bras. L'homme se leva et se tourna. De son bras droit il serra son fardeau contre sa poitrine, récupéra maladroitement une lanterne électrique avec sa main gauche, et disparut rapidement du champ de vision de Leaphorn en repartant par où il était arrivé. La lumière dansante de sa lanterne s'évanouit dans le lointain. Leaphorn resta allongé un moment sans bouger en écoutant. Puis il se glissa de l'autre côté de la barrière calcaire et descendit silencieusement jusqu'aux boîtes.

Elles contenaient des articles d'épicerie : légumes en conserve, viande en conserve, paquets de crackers et de gâteaux, viande de porc aux haricots, pêches en boîte. En quantité suffisante, pensa-t-il, pour nourrir une famille pendant un mois. Il se livra à une estimation rapide des paquets et des boîtes manquants. Il en avait été prélevé à peu près suffisamment pour correspondre à trente ou quarante jours de nourriture pour une personne. Soit cette grotte était occupée par une personne depuis un mois ou plus, soit par plusieurs depuis moins longtemps. Près de la réserve de nourriture en boîtes se trouvait une rangée de bidons de vingt litres d'essence. Il y en avait huit. Leaphorn les vérifia. Cinq étaient remplis d'essence et trois étaient vides. Derrière eux se trouvait une caisse en bois. Le mot EXPLOSIFS était inscrit sur le couvercle qui

avait déjà été ouvert. Il le souleva et regarda à l'intérieur. Des bâtons de dynamite, soigneusement rangés. Six des vingt-quatre bâtons n'y étaient plus. Il remit le couvercle en place. À côté de la caisse de dynamite se trouvait une boîte à outils métallique fermée par un cadenas, ainsi que deux boîtes en carton. La plus petite contenait un rouleau de fil isolé. La plus grande avait contenu à l'origine une paire de bottes de cow-boy Justin⁷. Maintenant elle contenait ce qui ressemblait à des engrenages d'une grande pendule : un système d'horlogerie quelconque. Leaphorn le remit en place et remit le papier d'emballage tel qu'il l'avait trouvé. Il s'accroupit sur les talons. Que pourrait-il faire avec de la dynamite et un système d'horlogerie ? Il ne parvint à penser à absolument aucune utilisation possible, suicide excepté. Les détonateurs semblaient être rangés ailleurs, une saine habitude que prenaient ceux qui travaillaient avec des explosifs. Sans les cartouches de détonation on pouvait déclencher l'explosion en frappant sur le matériel, mais pour y arriver il fallait donner un sacré coup. Il laissa la dynamite et sélectionna un paquet de crackers, un assortiment de viande et de légumes en conserve dans les boîtes où il semblait y avoir le moins de chance que l'on remarque leur absence. Puis il se hâta de regagner les ténèbres. Il allait se cacher, manger et attendre. Avec de la nourriture et de l'eau, le temps n'était plus un ennemi. Il allait attendre la nuit, le moment où les ténèbres progresseraient de l'intérieur de la grotte jusqu'à son ouverture. Alors il pourrait en apprendre davantage sur ce qui se dressait entre lui et la sortie.

Même à l'époque des longues journées du mois d'août l'obscurité gagnait relativement tôt le fond du canyon. Dès neuf heures du soir il faisait suffisamment sombre. Ses talons et ses semelles étaient en caoutchouc et faisaient relativement peu de bruit mais il coupa ses manches de chemise et en enveloppa soigneusement ses chaussures pour étouffer encore davantage le bruit de ses pas. Puis il commença son inspection prudente des lieux. Un peu avant onze heures, il avait achevé toute

l'exploration que la prudence autorisait. Il avait appris que son évason impliquerait de manière certaine le fait d'être mouillé et de manière probable celui d'être tiré comme un lapin.

Il avait trouvé l'ouverture de la grotte en parvenant à suivre la rive et en plongeant les pieds dans l'eau lorsque les formations calcaires l'obligeaient à y marcher. Juste après avoir contourné l'un de ces blocs il avait vu une large arche de lumière opalescente. La nuit du dehors, aussi sombre fût-elle, était immensément plus claire que le noir impénétrable de la grotte. L'entrée de la grotte se présentait comme une arche de lumière irrégulière et écrasée. Cette pente brillante était divisée en deux par une ligne horizontale. Leaphorn étudia ce phénomène optique pendant un moment avant d'en comprendre la cause. La majeure partie de l'ouverture était submergée par le lac. Seules quelques dizaines de centimètres s'ouvraient en haut sur l'air libre. Quitter la grotte impliquerait de le faire à la nage, ce qui n'était pas trop dur. Cela impliquerait également de le faire en passant devant deux hommes. Une lanterne de camping fonctionnant au gaz, posée sur un rebord de pierre à gauche de l'entrée de la grotte, éclairait ces hommes. L'un d'eux était Tull. Dans la lumière diffuse il était affalé sur un sac de couchage et lisait un magazine. L'autre homme avait le dos tourné vers Leaphorn. Il était à genoux et travaillait à quelque chose avec beaucoup d'attention. Leaphorn sortit ses jumelles. Grâce à elles il vit que l'homme travaillait sur ce qui semblait être un récepteur radio, apparemment pour rectifier quelque chose. Ses épaules étaient penchées en avant et ses traits cachés mais la silhouette et les vêtements étaient familiers. Monture-en-Or. Leaphorn fixait du regard cet homme que, par un phénomène optique, les lentilles rapprochaient presque au point qu'il puisse le toucher. Était-ce le prêtre ? Il sentit son ventre se contracter. La peur, la colère, ou les deux ensemble. Cet homme avait essayé de le tuer à trois reprises. Il fixait son dos du regard, regardait ses épaules bouger pendant qu'il travaillait. Puis il

braqua les jumelles sur Tull, vit, de profil, le côté intact de son visage. Selon cet angle de vue, la difformité n'apparaissait pas. Le visage, doucement éclairé par l'éclat jaune de la lanterne, était doux, captivé par ce qu'il était en train de lire. Les lèvres donnèrent soudain naissance à un sourire, le visage se tourna vers le Père Monture-en-Or et énonça quelque chose. Leaphorn avait déjà vu les traits déformés dans la lumière vacillante des flammes. Maintenant il les voyait plus clairement : la pommette enfoncée, la bouche à jamais tirée de travers vers le haut par la mâchoire mal réparée, l'orbite difforme. C'était le genre de visage qui faisait tressaillir ceux qui le voyaient.

Soudain les lèvres de Tull s'arrêtèrent de bouger. Il tourna légèrement la tête sur la gauche et écouta, les sourcils froncés. Puis Leaphorn entendit le bruit qui avait attiré l'attention de Tull : il était faible et rendu incohérent par les échos successifs mais c'était un son humain. Tull, le visage en colère, dit quelque chose à Monture-en-Or. Celui-ci jeta un regard en direction de l'endroit d'où provenait le bruit, son visage apparaissant maintenant de profil dans les jumelles. Il secoua la tête, dit quelque chose et reprit son travail. Leaphorn baissa les jumelles et se concentra sur ce qu'il entendait. Le son était aigu, violent et strident. Une voix de femme. Il savait maintenant dans quelle direction il trouverait Theodora Adams.

Il revint prudemment sur ses pas dans le labyrinthe, contournant la réserve de provisions sur sa droite pour s'enfoncer dans un autre couloir de la caverne. Les sols de calcite se trouvaient ici sur plusieurs niveaux (allant jusqu'à plonger brusquement d'un mètre vingt ou un mètre cinquante d'un plan horizontal à l'autre), suggérant que la caverne avait été envahie par l'eau, asséchée puis envahie à nouveau de manière répétée à travers les temps géologiques. L'obscurité était une nouvelle fois presque totale et prudemment Leaphorn cherchait son chemin à tâtons, sans prendre le risque d'utiliser la torche, redoutant moins la chute que la perte de son unique avantage. Le bruit lointain des voix le tirait en avant. Il y avait un soupçon de lumière qui provenait de quelque part devant lui, aussi impalpable que le bruit qui résonnait et se répercutait sans paraître se rapprocher. Il s'arrêta, ainsi qu'il l'avait déjà fait une douzaine de fois, en essayant d'en déterminer la provenance de manière exacte. Tandis qu'il se tenait là immobile, retenant son souffle, tendant l'oreille, il entendit un autre bruit.

C'était un frottement, un grattement qui provenait de sa droite. Au début, cela défia toute identification. Le bruit se produisait, puis se reproduisait, et encore, selon un certain rythme. Il devint plus fort, plus clair, et Leaphorn commença à en discerner un élément caractéristique : une seconde de silence avant chaque répétition. C'était quelque chose de vivant qui se traînait droit dans sa direction. Leaphorn eut une soudaine et épouvantable intuition. Le chien était tombé du haut de la falaise. Mais il ne l'avait pas vu heurter le sol. Il était vivant, estropié, et se traînait inexorablement en le suivant à l'odeur. Pendant une

seconde, la raison s'imposa à nouveau à son esprit logique. Le chien ne pouvait pas avoir fait une chute de quatre-vingt-dix mètres de haut et survivre. Mais le bruit se répéta, plus proche maintenant, à quelques mètres seulement de ses pieds, et à nouveau Leaphorn fut dans un monde de cauchemar où les hommes devenaient des sorciers et se transformaient en loups ; où les loups ne tombaient pas mais s'envolaient. Il braqua sa torche vers le bruit, comme un revolver, et en actionna le bouton.

Il n'y eut, pendant un instant, rien d'autre qu'un flamboiement de lumière aveuglante. Puis ses pupilles dilatées s'adaptèrent et la forme illuminée par le faisceau de la lampe devint le père Benjamin Tso. Les yeux du prêtre étaient fermés très fort à cause de la lumière, son visage détourné pour échapper à la torche. Il était assis sur le sol de calcite, les pieds allongés devant lui, les bras derrière le dos. Ses chevilles étaient attachées par ce qui ressemblait à un morceau de nylon.

Tso regarda alors dans le faisceau lumineux en faisant la grimace.

— C'est bon, dit-il. Si vous me détachez les chevilles, j'y retourne.

Leaphorn ne dit rien.

— Il n'y a pas de mal à essayer, dit le prêtre.

Puis il rit et ajouta :

— Peut-être que j'aurais pu m'échapper.

— Bon sang ! Mais qui êtes-vous ? demanda Leaphorn qui parvenait à peine à articuler ses mots.

Le prêtre fronça les sourcils dans la lumière, le visage intrigué.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? interrogea-t-il.

Puis il les fronça à nouveau, essayant de distinguer le visage de Leaphorn derrière le faisceau de la torche.

— Je suis Benjamin Tso. Le père Benjamin Tso.

Il observa un instant de silence, reprit :

— Mais vous n'êtes pas... ?

— Je suis Leaphorn. Le policier navajo.

— Dieu soit loué. Dieu soit loué de vous avoir envoyé. (Il tourna la tête sur le côté.) Les autres

sont par là, derrière. Ils vont bien. Comment avez-vous... ?

— Parlez moins fort, avertit Leaphorn.

Il coupa la lumière et écouta. Dans la grotte, il n'y avait plus maintenant qu'un profond et complet silence qui bourdonnait dans ses oreilles.

— Pouvez-vous me détacher les mains ? murmura le père Tso. Cela fait longtemps qu'elles sont complètement engourdis.

Leaphorn ralluma la lumière en posant la main sur le verre pour laisser passer le moins de lumière possible. Il scruta le visage du prêtre. Il ressemblait beaucoup au visage de l'homme qu'il avait vu avec Tull et le chien, au visage de l'homme qui avait essayé de le brûler vif dans le canyon.

Le père Benjamin Tso leva les yeux vers lui puis détourna le regard. Même dans la faible lumière, Leaphorn vit son visage changer, devenir fatigué et vieilli.

— Je suppose que vous avez rencontré mon frère, dit-il.

— Ah ! c'est ça ? fît Leaphorn. Oui, forcément. Il y a une certaine ressemblance.

— Un an de plus, dit le père Tso. Nous n'avons pas été élevés ensemble. (Il lança un coup d'œil à Leaphorn.) Il fait partie de la Buffalo Society. Mon retour n'a pas arrangé ses plans.

— Mais qu'est-ce qui vous a fait... comment êtes-vous arrivé ici ? Je veux dire, au hogan de votre grand-père ?

— Ça a été un long voyage. J'ai pris l'avion pour revenir de Rome, et ensuite jusqu'à Phoenix. Après, j'ai pris le car pour Flagstaff, puis pour Kayenta, et ensuite j'ai fait du stop.

— Et où est la dénommée Adams ?

— Il est venu au hogan et nous a fait prisonniers. Mon frère et ce chien qu'il a avec lui. (Le père Tso s'interrompit.) Le chien. Il est quelque part par là et il va nous trouver. La police est-elle avec vous ? Vous les avez arrêtés ?.

— Le chien est mort. Dites-moi juste ce qui est arrivé.

— Mon frère est venu au hogan et nous a amenés dans cette grotte. Il a dit qu'il allait falloir

qu'on reste là jusqu'à la fin d'une certaine opération. Puis plus tard... (Il haussa les épaules et prit l'air désolé.) Je ne sais pas quand exactement. C'est difficile de garder la notion du temps là-dedans et je ne peux pas regarder ma montre. Plus tard, en tout cas, mon frère, un homme qui s'appelle Tull et trois autres types ont ramené une troupe de scouts et les ont mis avec nous. Je n'y comprends rien. Qu'est-ce que vous savez là-dessus ?

— Seulement ce que j'en ai entendu à la radio, répondit Leaphorn.

Il s'agenouilla derrière Tso et examina les liens de ses poignets.

— Continuez à parler, dit-il. Et toujours très bas.

Il sortit son canif et scia les liens, une sorte de menottes ne pouvant servir qu'une fois mises au point pour être utilisées par la police lorsqu'elle procédait à des arrestations en masse. La police du BIA en avait acheté à l'époque des premiers troubles causés par l'American Indian Movement, mais elle les avait mises au rebut parce que si le sujet se débattait elles serraient davantage et lui coupaient la circulation. Les mains de Tso étaient glacées et exsangues. Il faudrait un bon moment avant qu'il puisse s'en servir.

— Moi aussi je ne sais que ce que j'ai entendu, disait Tso. Et ce que le chef des scouts nous a dit. Je suppose que nous nous sommes retrouvés au cœur d'une espèce de kidnapping symbolique.

Leaphorn avait maintenant aussi coupé les liens qui entouraient les chevilles de Tso. Celui-ci essaya de les masser mais ses mains engourdis pendaient de manière presque inutile au bout de ses poignets.

— Il faut du temps avant que la circulation se rétablisse, dit Leaphorn. Quand elle revient, ça fait mal. Vous pouvez me donner d'autres renseignements ?

Tso commença à frotter ses mains contre sa poitrine avec des gestes vifs.

— Toutes les deux heures environ, Tull ou mon frère reviennent et ils ont deux questions qu'ils posent au chef des scouts ou à l'un des garçons.

C'est pour prouver que tout le monde est toujours en vie ou quelque chose comme ça. On dirait qu'ils ont dit à la police qu'elle ne doit pas venir du tout dans toute cette partie de la réserve. Je crois que c'est comme ça que ça marche : s'ils voient des policiers ils disent qu'ils tueront les otages. Pour le reste, la police doit diffuser des questions toutes les deux heures et lui...

— Des questions ? Quel genre de questions ?

— Oh, par exemple où le chef des scouts a rencontré sa femme. Ou encore, pourquoi une fois il était en retard pour partir en voyage, et où se trouve le téléphone chez lui. Des trucs sans importance que personne d'autre ne peut savoir.

Le père Tso fit soudain la grimace et regarda ses mains en déclarant :

— Je vois ce que vous voulez dire quand vous dites que ça fait mal.

— Continuez à les froter. Et continuez à parler. Est-ce que vous savez comment ils ont planifié les choses ? demanda Leaphorn. Vous avez entendu quelque chose là-dessus ?

— Ils ont dit aux scouts qu'ils allaient probablement rester ici deux ou trois jours. Peut-être moins. Jusqu'à ce qu'ils aient la rançon.

— Est-ce que vous savez combien ils sont dans le coup ? J'en ai vu trois dans la grotte. Est-ce qu'il y en a plus que ça ?

— J'en ai vu au moins cinq. Quand mon frère nous a ramenés, au début, il y avait juste un jeune ici qu'ils appellent Jackie. Juste mon frère et Jackie. Ensuite, quand ils ont amené les scouts ils étaient trois de plus. Un avec le visage affreusement déformé, qui s'appelle Tull. Il est encore là, je crois. Mais je n'ai pas revu les deux autres.

— Ce Jackie, comment était-il habillé ?

— En jean. La chemise aussi. Un bandeau rouge autour du front.

— Oui, je l'ai vu, confirma Leaphorn. Où sont les autres otages ? Et comment vous êtes-vous enfui ?

— Ils ont une espèce de cage qu'ils ont fabriquée en soudant des tiges de fer pour béton armé ou quelque chose de ce genre. Placée dans une partie de la grotte qui se trouve tout au fond, par là-bas.

C'est là qu'ils nous ont mis au début, Theodora et moi, et après ils y ont amené les scouts. Après, il y a environ deux heures, ils m'ont fait sortir et m'ont conduit dans une autre partie de la grotte. (Tso tendit le doigt derrière lui.) Une sorte de grande pièce par là, dans cette direction, et ils m'ont mis ces trucs aux poignets et aux chevilles puis ils m'ont plus ou moins amarré à une stalagmite. (Tso rit.) Ils ont attaché une corde autour.

— Comment vous êtes-vous libéré ?

— Eh bien, ils m'ont averti que si je m'agitais trop avec ces trucs en nylon, ils allaient se resserrer et couper la circulation du sang, mais j'ai découvert que si on supportait ça un peu, on pouvait faire tourner ces trucs jusqu'à ce que le nœud soit placé de telle sorte qu'on puisse l'atteindre.

Leaphorn se rappela avoir essayé ces menottes en nylon quand son service en avait envisagé l'achat, et se souvint avec quelle rapidité, en tirant dessus, on les faisait pénétrer dans la chair des poignets. Il jeta un regard en direction de Tso, le considérant différemment.

— Ceux qui ont inventé ces trucs-là comptaient sur le fait que les gens ne veulent pas s'infliger de douleur à eux-mêmes, dit-il.

— Sans doute, répondit le père Tso qui se massait maintenant les chevilles. En tout cas, ces dépôts de calcite sont trop tendres pour couper quoi que ce soit. Je me disais que j'allais peut-être trouver un rocher qui dépassait, granite ou autre, sur lequel je pourrais couper le nylon.

— Les sensations reviennent ? s'enquit Leaphorn. Bon. Je ne crois pas que nous tenions à perdre du temps si nous pouvons faire autrement. Je ne suis pas armé.

Il aida Tso à se remettre debout et le soutint en demandant :

— Quand ils viennent à la cage pour avoir la réponse à ces questions, qui est-ce qui vient ? Juste un seul ?

— La dernière fois c'était juste celui qui a le bandeau rouge. Celui qu'ils appellent Jackie.

— Ça va maintenant ? Vous êtes prêt à bouger ?

Le père Tso fit un pas, puis un autre plus court et aspira une brusque bouffée d'air.

— Donnez-moi une seconde pour m'habituer.

Sa respiration sifflait en passant entre ses dents serrées.

— Qu'allons-nous faire ? murmura-t-il.

— Nous serons là quand ils reviendront à la cage. Si vous pouvez trouver un endroit où je peux me cacher. S'ils viennent à deux, nous ne tenterons rien pour l'instant. Mais s'il n'y en a qu'un qui vient, vous vous montrerez en le provoquant. Faites le plus de bruit possible pour couvrir mon approche et je lui sauterai dessus par surprise.

— Si je me souviens bien, il n'y a pas grand-chose derrière quoi se cacher, dit Tso d'un air perplexe. Pas tout près en tout cas.

Ils progressèrent lentement dans l'obscurité, le prêtre avançant en boitant précautionneusement tandis que Leaphorn le soutenait en partie.

— Il y a autre chose, dit Tso. Je ne crois pas que ce Tull soit normal. Il croit qu'il meurt et qu'il ressuscite ensuite.

— On m'a parlé de lui.

— Et mon frère. Je crois qu'il faut bien dire qu'il est un peu cinglé lui aussi.

Leaphorn ne répondit pas. Ils avancèrent en silence vers la lumière, trouvant leur chemin à tâtons. D'un endroit situé plus loin devant eux, soudain, leur parvint le bruit d'une voix de femme, lointaine et, pour l'instant, inintelligible.

— C'est atroce pour Theodora, dit le père Tso. Atroce.

— Oui, dit Leaphorn.

Il se souvenait des consignes du capitaine Largo. Il alluma la lumière (pour se repérer), et l'éteignit aussitôt.

— Mon frère, dit Tso. Il vivait avec mon père et mon père était un ivrogne. (Son murmure était à peine audible.) Je n'ai jamais vécu avec eux. Tout ce que je sais c'est ce qu'on m'a raconté, mais ce qu'on m'a raconté était affreux. Mon père est mort après avoir été roué de coups à Gallup.

Le murmure se tut et Leaphorn commença à penser à

d'autres choses, à ce qu'il allait devoir appliquer comme tactique.

— Mon frère avait environ quatorze ans quand ça s'est passé. On m'a raconté que mon frère y était quand ils l'ont tabassé, et que c'est la police qui l'a fait.

— Peut-être, dit Leaphorn. Il y a des mauvais policiers.

Il ralluma la lampe, l'éteignit.

— Ce n'est pas de ça que je parle, dit le père Tso. Je vous le dis parce que je ne pense pas qu'aucun des otages sera libéré.

Il marqua une pause, puis le murmure reprit :

— Ils sont allés trop loin pour ça. Ils ne sont pas normaux. Pas un seul. Pauvre Theodora !

Ils entendaient à nouveau la voix de Theodora Adams, et c'était bien plutôt des sons que des mots qui se répercutaient. Leaphorn se rendit soudain compte qu'il était épuisé. Sa hanche le lancinait maintenant de manière continue, la brûlure le cuisait, la coupure de sa main l'élançait. Il se sentait au bord de la nausée, effrayé et humilié. Et tout cela se mêlait pour engendrer la colère.

— Merde à la fin ! dit-il. Vous prétendez être prêtre ? Qu'est-ce que vous faisiez avec une femme, alors ?

Tso continua à avancer en boitant silencieusement. Leaphorn regretta immédiatement d'avoir posé cette question.

— Il y a de bons prêtres et il y en a de mauvais, déclara Tso. On s'engage parce qu'on se dit qu'il y a quelqu'un qui a besoin d'aide...

— Écoutez, dit Leaphorn. Ce ne sont pas mes affaires. Je suis désolé. Je n'aurais pas dû...

— Si, reprit le père Tso. Vous avez raison. D'abord on se persuade qu'il y a quelqu'un qui a besoin de soi, et c'est facile de s'en persuader parce que c'est pour cette raison qu'on pensait avoir la vocation depuis le début. C'est ce que les prêtres vous disent à la mission Saint-Anthony, vous savez : il y a quelqu'un qui a besoin de vous. Et puis la situation est complètement renversée : une femme survient qui a besoin d'aide. Puis elle devient un antidote à la solitude. Puis elle devient

pratiquement tout ce que l'on est en train d'abandonner. Et si on se trompe ? S'il n'y a pas de Dieu ? S'il n'y en a pas, on laisse sa vie s'écouler pour rien. Ça devient compliqué. Alors on retrouve la foi...

Il s'arrêta, jeta un regard à Leaphorn dans le bref éclat de la torche.

— C'est vrai qu'on la retrouve si on le veut, vous savez. Et donc on essaye de s'en sortir. On prend la fuite.

Il s'arrêta. Puis il reprit :

— Mais le temps qu'on se décide, elle a vraiment besoin de vous. Alors devant quoi prend-on la fuite ?

Même murmurée, sa question était pleine de colère.

— Alors c'est pour ça que vous êtes venu, demanda Leaphorn, pour essayer de lui échapper ?

— Je ne sais pas. Le vieil homme m'avait demandé de venir. Mais je suppose que, finalement, il s'agissait d'une fuite.

— Et vous vous êtes retrouvé mêlé aux histoires de votre frère ?

— Nous sommes les Jumeaux Héroïques, dit le père Tso en émettant un bruit qui ressemblait un tout petit peu à un rire. Peut-être sommes-nous tous les deux en train de sauver le Peuple en nous attaquant aux Monstres. Avec des approches différentes, mais à peu près le même succès.

La voix de Theodora était désormais suffisamment proche pour qu'ils puissent comprendre un mot de temps en temps. La caverne se rétrécissait à nouveau ; Leaphorn s'immobilisa contre le mur en tenant d'une main le coude du prêtre et il regarda en direction des reflets de lumière. C'était une lumière crue dont la source était basse : probablement un genre de lanterne posée sur le sol de calcite. Là où ils se tenaient, un fatras de stalagmites montaient en lignes tortueuses depuis le sol horizontal et des rideaux de stalactites pendaient vers eux. La lumière les faisait ressortir en relief : noir sur fond jaune pâle.

— La cage est juste derrière l'angle qui est là, murmura le père Tso. La lumière provient d'une lampe

à gaz qui est posée à l'extérieur.

— Est-ce que le garde est obligé de passer par là en venant ?

— Je ne sais pas. C'est difficile de se repérer là-dedans.

— Approchons-nous, alors, dit doucement Leaphorn. Mais ne faites absolument aucun bruit. Il se pourrait qu'il y soit déjà.

Ils s'avancèrent dans les ténèbres en se tenant à couvert d'un mur de stalagmites. Leaphorn distinguait maintenant une partie de la cage, de même que la lampe à gaz et la tête et les épaules de Theodora Adams, assise dans l'angle. Suffisamment près, pensa-t-il. C'était quelque part par là qu'il allait tendre son embuscade.

— Je me demande pourquoi ils m'ont sorti de là-dedans, murmura le père Tso.

Leaphorn ne répondit pas. Il était en train de se dire qu'une fois le père Tso sorti, la cage renfermait peut-être le nombre symbolique : onze enfants, trois adultes. Le père Tso aurait gâché la symétrie de la vengeance. Mais la raison ne devait pas s'arrêter là.

Dans l'obscurité le temps semblait prendre une autre dimension. Après trois jours et trois nuits épuisants virtuellement sans sommeil, Leaphorn découvrait que cela exigeait la majeure partie de sa concentration rien que de rester éveillé. Il bougea, faisant passer son poids de son côté gauche à son côté droit. Dans cette nouvelle position, il voyait Theodora Adams presque entièrement. La lumière de la lanterne paraît son visage d'un effet sculptural et laissait ses orbites dans l'ombre. Il voyait deux autres otages de la Buffalo Society. Un homme qui devait être l'un des chefs des scouts était allongé sur le côté, la tête posée sur sa veste qui était pliée de manière à lui servir de coussin, apparemment endormi. C'était un homme de petite taille, qui avait peut-être quarante-cinq ans, avec des cheveux foncés et un visage délicat comme celui d'une poupée. Il y avait sur son front une marque sombre qui, ayant été frottée, avait laissé une trace marron en travers de sa joue. Du sang séché provenant d'une coupure à la tête, estima Leaphorn.

Les mains de l'homme reposaient sur le sol, détendues. Le second otage était un garçon de douze ou treize ans qui dormait d'un sommeil agité. Theodora Adams s'adressa à quelqu'un qui se trouvait hors du champ de vision de Leaphorn.

— Il va mieux ?

Et une voix claire de jeune garçon répondit :

— Je crois qu'il dort déjà.

Après cela, personne ne dit plus rien. Leaphorn ressentait l'envie profonde d'une conversation qu'il pourrait suivre. De tout ce qui pourrait l'aider à repousser les assauts vertigineux du sommeil. Il obligea son esprit à se représenter l'activité folle que ce kidnapping devait engendrer. La délivrance d'un tel nombre d'enfants devait avoir une priorité totale, absolue. Tous les hommes, tous les moyens devaient être mis en œuvre pour les retrouver. La réserve devait pulluler d'agents du FBI et de toutes les variétés de polices, fédérale, de l'État, militaire et indienne. Il se reprit alors qu'il glissait dans un rêve, imaginant l'effervescence qui devait régner au même moment à Window Rock, et il secoua la tête vigoureusement. Il ne pouvait pas se permettre de dormir. Il obligea son esprit à reconstituer ce qui avait dû être l'ordre chronologique de cette affaire. Ce qui faisait l'importance de cette grotte était clair maintenant. À la surface du sol il n'y avait absolument aucune possibilité qu'une opération comme celle-là pût passer inaperçue. Mais cette grotte n'était pas seulement un trou sous la terre où se cacher, c'était un endroit dont l'existence se dissimulait derrière un siècle entier et les promesses faites au fantôme d'un homme sacré. Grand-Père Tso avait dû apprendre que la grotte vénérée était utilisée (et profanée), lorsqu'il était venu s'occuper des bourses à médecine laissées par Homme-qui-Guérit. C'était maintenant ce qui semblait avoir été suggéré dans l'histoire que Tso avait racontée à Femme-qui-Écoute. Et la Buffalo Society savait soit qu'il avait découvert leur présence, soit qu'il utilisait la grotte. Et cela signifiait qu'il ne pouvait pas être laissé en vie. Dans l'esprit de Leaphorn, un rêve représentant le meurtre de Hosteen Tso commençait.

à se fondre dans la réalité. Il écrasa délibérément son menton contre la pierre, chassant le sommeil par la douleur.

Et la police ne trouverait jamais cette grotte. Elle demanderait au Peuple. Le Peuple ne saurait rien. La grotte n'avait dû être investie qu'en passant par l'eau... sur laquelle on ne peut suivre aucune trace. De l'extérieur, l'entrée de la grotte ne devait ressembler qu'à un surplomb sombre de la falaise parmi cent mille autres à l'intérieur desquels l'eau venait clapoter. Ils interrogeraient Grand-Père McGinnis qui d'habitude savait et McGinnis ne saurait rien. Leaphorn repoussa le sommeil en orientant ses pensées sur une autre voie. La même tactique de la "disparition dans la nature" qui avait été utilisée pour le vol de Santa Fe avait probablement servi ici aussi. Ceux qui s'étaient emparés des otages et qui les avaient livrés avaient dû partir se cacher quelque part. Ils avaient dû prendre le large en toute sécurité bien avant que le crime ne fût découvert. Seul un nombre suffisant d'hommes avaient été laissés sur place pour s'occuper des otages et récupérer la rançon. Probablement juste trois. Mais comment allaient-ils faire, eux, pour s'échapper ? Tout le monde avait pris la fuite à l'exception de ces trois. Tull, Jackie et Monture-en-Or. Ils avaient dû installer un système de relais et de rediffusion des messages radio qui empêchait la police de les trouver. Assez facile à monter, supposa-t-il. Il ne faudrait pas grand-chose (si les transmissions restaient brèves) pour tromper les détecteurs directionnels de radio. Mais comment la Société envisageait-elle de dégager ses trois derniers membres quand la rançon arriverait ? Comment pouvait-elle leur donner le temps de prendre la fuite ? Personne n'avait dû les voir à l'exception des otages. Si les otages étaient tués, il n'y aurait pas de témoins. Néanmoins, Monture-en-Or aurait quand même besoin de temps pour prendre le large : une heure ou deux afin de s'éloigner suffisamment pour n'être plus qu'un Navajo comme un autre. Comment pouvait-il se donner lui-même ce délai ? Leaphorn pensa à la dynamite, au système d'horlogerie et à John Tull qui se croyait

immortel.

À nouveau il se surprit sur le point de s'assoupir et secoua la tête avec colère. S'il avait l'espoir de quitter cette grotte vivant, il devait rester éveillé jusqu'à ce que Monture-en-Or, Tull ou Jackie vienne jeter un coup d'œil aux otages ou poser les questions rituelles à l'un des scouts. Il devait être éveillé et vigilant pour saisir l'occasion de surprendre le garde, de le maîtriser, de s'emparer de son arme et d'augmenter ses chances de réussite. Pour réussir cela, il lui fallait rester éveillé. S'endormir signifierait se réveiller mort. Avec cette pensée en tête, le lieutenant Joe Leaphorn s'endormit.

Son rêve n'avait absolument aucun rapport avec la grotte, le kidnapping, Monture-en-Or ou Hosteen Tso. Il parlait d'hiver et de châtiment, et trouvait son origine dans le froid de la pierre sous son flanc et la douleur de sa hanche. En dépit de son épuisement, ces désagréments le ramenaient continuellement à l'état de veille et finalement à une voix qui disait :

— Bon. Réveillez-le.

Pendant un instant, ces mots ne furent rien d'autre qu'une partie incompréhensible d'un rêve chaotique. L'instant suivant, Leaphorn était éveillé.

— Ne perdons pas de temps, disait la voix qui était celle de Monture-en-Or. Il me faut celui qui s'appelle Symons.

Une seconde de panique s'écoula avant que Leaphorn ne comprenne que Monture-en-Or se tenait à côté de la porte de la cage et que les mots ne lui étaient pas adressés.

— C'est vous Symons ?

La voix de Monture-en-Or était forte et ses paroles résonnaient dans la grotte.

— Réveillez-vous. Il me faut votre date de naissance et ce que votre femme vous a donné pour votre dernier anniversaire.

Leaphorn entendit la voix de Symons mais non sa réponse.

— Le 3 mai et quoi ? Le 3 mai et un pull-over. O.K.

— Est-ce que vous allez nous laisser partir ?

C'était la voix de Theodora Adams, mais elle avait quitté l'angle précédent et était sortie du champ de vision de Leaphorn.

— Bien sûr, dit Monture-en-Or. Quand nous aurons ce que nous demandons, vous serez libres comme l'air.

Il y avait de l'amusement dans sa voix.

— Qu'avez-vous fait de Ben ? demanda-t-elle.

Monture-en-Or ne répondit rien. Leaphorn voyait son dos et son profil droit en silhouette devant la lumière indirecte de la lanterne. Loin derrière lui, à la limite des ténèbres, se tenait John Tull. La lumière de la lanterne luisait sur le fusil que Tull tenait tranquillement le long de son corps. L'ombre changeait son visage abîmé en une tête de gargouille. Mais Leaphorn voyait que Tull souriait. Il voyait aussi qu'il n'y avait pas la moindre chance de pouvoir les surprendre.

— Ce que j'ai fait de Ben ? demanda Monture-en-Or.

Il s'avança brusquement vers la porte de la cage et il y eut le cliquetis du cadenas qui s'ouvrait. Monture-en-Or disparut à l'intérieur.

— Ce que j'ai fait de Ben ? répéta-t-il.

Sa voix était maintenant pleine de fureur et il y eut le bruit brusque et violent d'un coup qui atteint sa cible. Près de lui, dans l'obscurité, Leaphorn entendit une courte inspiration à l'endroit où se tenait le père Tso, et il y eut un cri étouffé poussé par Theodora Adams.

— Espèce de salope, disait Monture-en-Or. C'est à toi de me dire ce que ces fumiers de Blancs ont fait à Ben. Le résultat c'est qu'il s'est traîné sur le ventre jusqu'à une église de Blancs, qu'il s'est livré au Dieu des Blancs, et ensuite voilà qu'il y a une salope de Blanche qui arrive...

La voix de Monture-en-Or se brisa et se tut. Et lorsqu'elle s'éleva de nouveau, elle était tendue, contrôlée, espaçant bien ses mots.

— Je sais comment ça marche. Quand j'ai appris que cette chose qui prétend être mon frère était devenu prêtre, je me suis procuré un livre là-dessus et je l'ai lu. Ils l'ont obligé à se prosterner à

terre et lui ont fait promettre de ne pas approcher les femmes. Et à la première traînée qui lui court après il renie sa parole.

La voix de Monture-en-Or se tut. Il réapparut dans le champ de vision de Leaphorn au moment où il ouvrait la porte. Leaphorn entendait Theodora Adams qui pleurait et un gémissement qui venait de l'un des scouts. Tull ne souriait plus. Son visage grotesque était sinistre et vigilant. Monture-en-Or referma la porte derrière lui.

— Traînée, dit-il. Vous êtes le genre de femmes qui bouffent les hommes.

Et, là-dessus, Monture-en-Or referma le cadenas et traversa le sol de la grotte d'un élan furieux, suivi de Tull à deux pas derrière lui. La lanterne que Monture-en-Or avait à la main ne les éclairait qu'en dessous de la taille : quatre jambes qui coupaient l'air comme des lames de ciseaux, ni au pas ni en cadence. Leaphorn indiqua au père Tso où il lui faudrait se tenir en embuscade pour attendre la chance suivante, dans deux heures. Puis il suivit les jambes maintenant lointaines dans l'obscurité. C'était comme de poursuivre une bête étrange et mal coordonnée dans la nuit.

— Non, non, disait Monture-en-Or. Regarde. C'est comme ça que ça se met.

Ils étaient accroupis à côté de l'émetteur radio, Tull et Monture-en-Or, tandis que celui qu'ils appelaient Jackie était allongé sur son sac de couchage, immobile.

— Comme ça ? demanda Tull.

Il faisait quelque chose avec l'émetteur (il changeait le cristal ou procédait à un quelconque réglage de l'antenne, supposa Leaphorn). Jusqu'à l'endroit où le policier se tenait derrière les stalagmites qui constituaient l'angle le plus proche, l'acoustique de la grotte faisait parvenir les voix de manière nette, mais Leaphorn était trop loin pour tout entendre. Tull dit autre chose qui resta inintelligible.

— Bon, d'accord, répondit Monture-en-Or. Refais-le depuis le début.

Il y eut un silence.

— Oui, dit Monture-en-Or. C'est ça. Mets le haut-parleur du magnétophone à une dizaine de centimètres du micro. À peu près comme ça.

— J'ai compris, dit Tull. Tas pas à t'en faire. Et à quatre heures du matin précises. C'est ça ?

— Oui : quatre heures du matin la séance suivante. Si je ne suis pas revenu d'ici là. Dans une seconde on envoie celui-ci.

Il fixa sa montre des yeux, attendant apparemment la seconde propice. Puis il prit le micro, enclencha une série de boutons.

— Fumiers de Blancs, dit-il. Fumiers de Blancs, ici la Buffalo Society. Nous avons vos réponses et nos instructions vous concernant.

La radio dit :

— Nous vous écoutons, Buffalo, nous sommes prêts à enregistrer.

— Vos réponses sont le 3 mai et un pull-over, dit Monture-en-Or. Et maintenant nous sommes prêts à boucler l'affaire. Voilà les ordres.

Monture-en-Or se pencha vers le micro et Leaphorn ne put entendre qu'une partie des instructions. Il y avait des indications concernant des coordonnées sur la carte, une ligne tracée entre elles, un homme dans un hélicoptère, des indications concernant des heures, un signal lumineux intermittent depuis le sol. De toute évidence les instructions pour la livraison de la rançon, et comme tout le reste dans cette opération, cela paraissait minutieusement préparé. Impossible de tendre un piège si le lieu où la rançon devait être livrée n'était pas connu avant que l'hélicoptère ne l'atteigne. Tout compris, les instructions ne prirent qu'une minute. Puis la radio fut coupée et Monture-en-Or fut debout, tourné droit vers Leaphorn, s'adressant à Tull et reprenant tout avec lui. Ils s'éloignèrent côte à côte, s'écartèrent de la flaque de lumière pour se rapprocher de l'eau tout en continuant à parler. Puis le ronronnement d'un moteur très assourdi se manifesta. Pas un générateur, comme il l'avait pensé, mais presque à coup sûr un moteur de bateau au bruit étouffé qui se déplaça et s'évanouit dans la direction de la lumière diffuse marquant l'entrée de la grotte.

Leaphorn attendit suffisamment longtemps pour être absolument sûr que l'homme revenant avec la torche qui dansait était John Tull. Puis il s'écarta silencieusement des stalagmites, retourna dans les ténèbres. Il s'écoulerait sûrement au moins une heure avant que les prochaines questions ne soient posées par radio et que les prochaines réponses ne soient soutirées pour apporter la preuve que les otages étaient toujours en vie. Leaphorn avait l'intention de bien utiliser cette heure. Il avait prévu de s'assurer que, caché dans ces ténèbres, il n'y avait rien d'autre qu'il ignorait.

La dynamite n'y était plus. Leaphorn fit rapidement jouer la torche sur les cartons de provisions pour s'assurer qu'il n'avait pas simplement oublié l'endroit où s'était trouvée la caisse en bois. Au moment même où il le faisait, la

logique lui dit que la dynamite et les petites boîtes contenant le système d'horlogerie et le fil électrique avaient été enlevées. Il s'en était bien douté. Cela correspondait à l'organisation rationnelle que son esprit essayait de donner à cette affaire, à la relation qui existait entre Tull et Monture-en-Or d'une part et entre ce qui paraissait constituer de trop nombreuses coïncidences et de trop nombreuses questions sans réponses d'autre part. Il éteignit la lampe et resta immobile dans l'obscurité, se concentrant pour conférer un certain ordre à ce qu'il savait sur Monture-en-Or et la Buffalo Society, ainsi que sur ce qui se passait ici. Il essaya de prévoir, et de comprendre, les intentions de Monture-en-Or. L'homme était extrêmement intelligent. Et c'était un Navajo. Il pouvait facilement disparaître dans l'immense région désertique des canyons autour de Short Mountain, quel que soit le nombre de gens qui le traquaient. S'il disposait d'une autre cachette bien approvisionnée comme celle-ci, il pouvait s'y terrer pendant des mois. Mais ce temps finirait par s'épuiser. Il serait l'homme le plus recherché du pays. Il ne semblait y avoir aucune véritable possibilité de s'échapper pour lui : cela ne correspondait pas à son personnage. Un oubli fatal laissé au hasard. Monture-en-Or ne laisserait rien au hasard, se dit Leaphorn. Il devait y avoir un élément dont il omettait de tenir compte.

La dynamite et le système d'horlogerie devaient avoir un rapport avec cela. Mais Leaphorn ne parvenait pas à voir en quoi ça résoudrait le problème de Monture-en-Or de faire sauter la grotte. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Dans environ quarante-cinq minutes la prochaine série de questions allait être diffusée et apportée aux scouts pour obtenir les réponses qui permettaient de gagner du temps. Quand ce moment arriverait, il faudrait que Leaphorn soit en position pour prendre par surprise celui qui viendrait avec le magnétophone. Et en attendant il lui fallait découvrir la dynamite.

Il en découvrit effectivement une partie. Mais d'abord il trouva ce qui devait être les traces de

Hosteen Tso, demeurées intactes depuis des mois dans la poussière paisible. C'étaient des empreintes de mocassins qui s'étaient inscrites sur le sol blanc. Mêlées à elles se trouvaient les traces de bottes que Leaphorn avait depuis longtemps identifiées comme étant celles de Monture-en-Or. Elles conduisaient à ce qui semblait être une caverne en cul-de-sac. Mais la caverne s'incurvait puis s'enfonçait brusquement et s'élargissait pour donner une pièce dont le plafond montait pour disparaître au-dessus d'un rideau effiloché constitué de stalactites. Il examina rapidement la pièce avec sa torche. En plusieurs endroits, la surface de calcite disparaissait sous une épaisse couche de cendres provenant de feux anciens. Il fit deux pas en direction des anciens foyers et s'arrêta brusquement. Le sol en cet endroit était décoré de peintures de sables. Au moins trente, chacune étant une représentation géométrique des couleurs et des formes représentant le Peuple Sacré des Navajos. Leaphorn les étudia : il reconnut Scarabée du Maïs, Mouche Sacrée, Dieu-qui-Parle, Dieu Noir aussi, Coyote et d'autres. Il pouvait lire certaines des histoires racontées par ces images-formées-de-sables-colorés. L'une d'elles, reconnut-il, faisait partie du Chant du Soleil Père, et une autre semblait provenir de la Voie de la Montagne. Leaphorn était originaire d'une famille qui était riche en spécialistes des rites cérémoniels. Deux de ses oncles étaient des chanteurs, de même que l'un de ses grands-pères ; un neveu était en train d'apprendre un rite guérisseur, et sa grand-mère maternelle avait été une Femme-dont-la-Main-Tremble réputée dans la région Toadlena-Beautiful Mountain. Mais certaines de ces peintures sèches lui étaient totalement inconnues. Elles devaient représenter ce grand héritage que Homme-qui-Guérit avait laissé pour le Peuple : la Voie pour faire redémarrer le monde.

Leaphorn restait là à les contempler, puis, plus loin, à regarder la caisse métallique noire posée sur le sol au-delà des peintures. Le faisceau de sa torche se refléta sur le verre protégeant des cadrans et sur des boutons métalliques brillants. Il

s'accroupit près de la caisse. Sur un côté était inscrite la marque HALLICRAFTERS. C'était un autre émetteur radio. Des fils en partaient et disparaissaient dans l'obscurité. Pour le relier à une antenne, se dit Leaphorn. Solidement fixé sur lui au moyen de bandes adhésives se trouvait un magnétophone à piles et, reliée à la fois au magnétophone et à la radio, il y avait une boîte en métal émaillé. Leaphorn avait maintenant conscience d'un nouveau bruit, une sorte de vrombissement électrique qui provenait de cette boîte : un second système d'horlogerie. Le cadran situé sur le dessus montrait que l'aiguille avait franchi sept des cinquante divisions qui y figuraient. Il n'y avait aucune possibilité de dire si chacune des marques représentait une minute ou une heure. C'était visiblement modulable. Derrière la radio, un sac en papier était posé par terre : relié, lui aussi, aux bornes de la boîte du système d'horlogerie. Il ouvrit délicatement le sac. À l'intérieur se trouvaient deux bâtons de dynamite, fixés ensemble sur un détonateur au moyen de chatterton. Leaphorn se laissa basculer en arrière sur les talons en fronçant les sourcils. Pourquoi faire sauter une radio à la dynamite ? Il étudia à nouveau le système d'horlogerie. Il semblait avoir été fait spécialement. Séquentiel, estima-t-il. D'abord il devait mettre la radio en route, puis le magnétophone et, l'enregistrement une fois diffusé, faire exploser la dynamite.

Leaphorn sortit son canif de sa poche et ôta prudemment les vis qui fixaient les fils de la dynamite sur le système d'horlogerie. Puis il dégagea le magnétophone en coupant l'adhésif, s'assit par terre et enclencha le bouton écoute.

— Nous vous avons avertis. Mais notre peuple...

Les mots retentirent dans toute la caverne. Leaphorn éteignit le bouton en abattant brusquement son doigt dessus. La voix était celle de Monture-en-Or. Mais il ne pouvait pas prendre le risque de l'écouter maintenant. Les bruits portaient trop bien dans cette caverne. Il glissa le magnétophone sous sa chemise. Il l'écouterait plus tard.

Il se révéla qu'il avait calculé extrêmement

juste. Il trouva le père Benjamin Tso qui l'attendait là où il l'avait laissé, caché au milieu d'un foisonnement de stalagmites proches de la porte de la cage. Il fit part au prêtre de ce qu'il avait appris, du départ de Monture-en-Or pour aller récupérer la rançon, et de la radio reliée à la bombe à retardement qui se trouvait dans la pièce de la grotte où le père Tso avait été conduit.

— J'ai vu la radio, confirma le père Tso. J'ignorais ce qu'il y avait dans le sac.

Il observa un instant de silence puis reprit d'une voix incrédule :

— Mais pourquoi voudrait-il me faire sauter sur de la dynamite ?

Leaphorn ne tenta pas de lui répondre. Au loin, dans les ténèbres, un minuscule point de lumière venait d'apparaître, dansant au rythme de la marche de celui qui la portait. Leaphorn pria pour que ce fût Jackie, et Jackie seul. Il fit reculer le père Tso pour qu'il soit invisible et grimpa rapidement sur un rebord en calcite qui faisait saillie et d'où il pouvait observer et se tenir en embuscade. Il en était encore à essayer de contrôler sa respiration quand la lumière jaune d'une lanterne à piles vint se mêler au rougeoiement de la lampe au butane à côté de la cage.

— C'est à nouveau le moment de discuter. (C'était la voix de Jackie.) J'ai des questions pour deux de ces garçons-là.

Il accrocha la lanterne à sa ceinture, fit passer dans sa main gauche le fusil qu'il avait avec lui et sortit un bout de papier de sa poche de chemise.

Leaphorn agit très vite. Lorsqu'il atteignit le mur de stalagmites, il avait sorti de son étui le talkie-walkie qu'il brandissait tel une matraque. Là, il hésita. Une fois qu'il aurait bondi sur le sol de calcite en dessous de lui, il n'aurait plus aucun abri. Pendant trente mètres il serait à découvert et nettement visible. C'était beaucoup trop. Jackie ne le raterait pas. Il pourrait pivoter sur lui-même et l'abattre d'un coup de fusil.

Mais le père Tso était là, il s'avavançait vers Jackie.

— Hé ! fit celui-ci en tournant le fusil vers

Tso. Hé, comment vous avez fait pour vous libérer ?

— Baissez votre arme !

Le père Tso avait crié ces mots et la caverne les répercutait en écho : "Arme...arme...arme...arme." Il s'avavançait vers Jackie.

— Baissez-la !

— Arrêtez-vous, dit Jackie. Arrêtez-vous ou je vous tue.

Il recula d'un pas :

— Allez, cria-t-il. Bon Dieu, vous êtes aussi cinglé que Tull.

— Je suis aussi immortel que lui, cria le père Tso.

Il s'avavançait vers Jackie, les bras tendus devant lui, essayant de prendre le fusil.

Leaphorn courait maintenant, sachant ce qui allait se passer, sachant comment le père Tso avait décidé que cela allait se passer, sachant que c'était la seule façon que cela puisse marcher.

— Dieu pardonne...

Le père Tso criait et ce fut tout ce que Leaphorn entendit. Jackie tira, ramassé sur lui-même. Le coup de feu éclata comme une bombe, enveloppant Leaphorn dans une explosion de bruit.

L'impact projeta le père Tso en arrière sur le sol. Il tomba sur le côté. Ce ne fut qu'après que le père Tso se fut immobilisé sur le sol que Jackie entendit, à travers les échos retentissants, le bruit de la course de Leaphorn et qu'il pivota sur lui-même avec la vivacité féline qui était la sienne de telle sorte que le talkie-walkie ne l'atteignit pas sur l'arrière de la tête à l'endroit que Leaphorn avait visé mais au niveau de la tempe. Jackie donna l'impression de mourir sur le coup, le fusil lui échappant des mains et tournoyant dans le vide pendant qu'il s'écroulait. Le père Tso vécut peut-être une minute. Leaphorn ramassa le fusil (c'était un automatique Remington), et s'agenouilla à côté de Tso. Quelles que soient les paroles prononcées par le prêtre, Leaphorn ne parvint pas à les comprendre. Il approcha son oreille du visage du père Tso mais le prêtre maintenant ne disait plus rien du tout. Leaphorn n'entendait que les échos des coups de feu qui déclinaient et, les dominant, le

bruit des hurlements de Theodora Adams.

Le temps lui manquait pour préparer un plan. Il fit le plus vite possible, fouilla rapidement les poches de Jackie, y découvrant la clef du verrou mais pas de munitions supplémentaires pour le fusil. Il jeta un regard sur la cage. L'impression fugitive d'une douzaine de visages effrayés qui l'observaient... et de Theodora Adams qui sanglotait dans le coin.

— L'autre va arriver et je vais m'en charger, dit-il. Faites asseoir tout le monde par terre. Ne lui laissez pas deviner que je suis là.

Et, sur ces mots, il retourna dans les ténèbres en courant.

Il s'arrêta derrière les stalagmites et fixa la direction d'où Tull allait venir. Rien d'autre que l'obscurité. Mais Tull allait sûrement venir. La détonation avait dû s'entendre à l'entrée de la grotte. Et il avait dû percevoir les hurlements de la fille Adams. S'il arrivait au pas de course, il devrait être là d'une seconde à l'autre. Leaphorn tenait le fusil prêt à faire feu, regardant l'obscurité à l'extrémité du canon. Il le fit pivoter vers le rougeoiement de lumière, remarquant avec satisfaction que l'œillet était aligné de façon parfaite sur le V du guidon. Il entendait les sanglots de Theodora Adams : moins hystériques maintenant, ils avaient davantage l'accent du simple chagrin. Pour la première fois, il prit conscience de l'odeur de poudre brûlée. Dès que Tull serait bien visible entre la lumière et lui (dès qu'il pourrait diriger la ligne de mire sur sa silhouette), il tirerait en visant le milieu de son corps. Il n'y aurait pas d'avertissement. Dans ces ténèbres, Tull était bien trop dangereux pour ça. Leaphorn essaierait simplement de le tuer. Le temps s'écoulait silencieusement.

Mais où était Tull ? Leaphorn était tardivement conscient d'avoir sous-estimé le personnage. Tull n'avait pas sauté sur la conclusion évidente que Jackie avait abattu quelqu'un et ne s'était pas précipité pour venir voir. S'il venait effectivement, il venait silencieusement, lumière éteinte, s'approchant du lieu éclairé tel un

chasseur pour savoir ce qui s'y était passé. Leaphorn se baissa légèrement derrière la barrière rocheuse, se disant que Tull pouvait se trouver quelque part derrière lui, en train de chercher des yeux la forme de sa silhouette devant la lumière, exactement comme lui avait cherché la sienne. Mais même au moment où il s'accroupissait, même au moment où il enregistrerait ce respect accru pour John Tull en tant qu'adversaire, Leaphorn eut la certitude intense et triomphante de l'issue à venir. Quelle que soit la prudence de Tull, la chance avait tourné. Tull verrait Jackie et le père Tso sur le sol de la grotte et les otages survivants à l'intérieur de la cage. Tout le monde serait présent. Il serait obligé de s'avancer dans la lumière pour obtenir ses réponses. Et il voudrait découvrir ce qui s'était passé, comment Jackie et Tso étaient morts. L'arme prête à tirer, et tout le monde étant présent à l'appel, il n'aurait pas de raison de demeurer en retrait.

— Hé !

La voix de Tull venait de la droite, bien au-delà de la périphérie éclairée par la lanterne.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sa voix résonna, s'atténua, puis le silence s'installa de nouveau.

— Ils se sont battus. (C'était la voix du chef des scouts qui s'appelait Symons.) Le prêtre a attaqué votre gars et je crois qu'ils se sont tués mutuellement.

Une bonne réponse, pensa Leaphorn. Intelligente.

— Où est l'arme de Jackie ? cria Tull. Où est le fusil ?

— Je ne sais pas, dit Symons. Je ne le vois pas.

Une lumière vive s'alluma soudain, son faisceau émergeant de derrière un écran de stalagmites loin derrière la cage. Elle courut sur les corps, à la recherche de l'arme.

Leaphorn ressentit une déception teintée d'écœurement. Tull était encore plus intelligent qu'il ne l'avait supposé.

— Espèce de salopards ! cria Tull. Vous avez le fusil là-bas dedans. Jetez-le dehors ! Si vous refusez, je vais commencer à tirer dans le tas.

La lumière s'était rapidement éteinte mais Leaphorn avait déterminé l'endroit où Tull se trouvait. Un soupçon de reflet lumineux, à peut-être une centaine de mètres de distance. Il essaya de le tenir dans sa ligne de mire, puis abaissa le fusil. Les chances qu'il avait d'atteindre sa cible de manière efficace à cette distance étaient ridicules.

— Nous n'avons pas le fusil, cria Symons.

Dans la lumière diffuse, Leaphorn voyait que Tull avait déjà, sans prononcer une parole, levé son revolver.

C'était toujours une tentative quasiment vouée d'avance à l'échec mais il n'avait plus le choix. Il affermit sa prise sur l'arme, essayant de maintenir la silhouette diffuse visible au-dessus du guidon. Il tira sur la détente.

L'éclair qui jaillit du canon l'éblouit. Il voulait absolument savoir s'il avait touché Tull, mais il ne voyait que la blancheur inscrite sur sa rétine et n'entendait que le tonnerre de la détonation dont les échos se répercutaient dans les couloirs de la grotte. Puis il y eut le bruit d'un second coup de feu. Provenant du revolver de Tull. Leaphorn s'accroupit derrière la barrière rocheuse, attendant d'avoir retrouvé la vue et l'ouïe. Il s'aperçut que la lanterne au gaz n'était plus allumée. L'obscurité était maintenant totale. Tull avait dû éteindre la lumière en tirant dessus. C'était quelqu'un qui réagissait vite. Leaphorn scrutait les ténèbres. Qu'est-ce que Tull allait faire ? Le tireur savait maintenant qu'une autre personne avait réussi d'une façon ou d'une autre à pénétrer dans la grotte. Il pouvait supposer que cette personne était le policier navajo. Il savait que le policier avait le fusil de Jackie et... combien de munitions ? Leaphorn ouvrit le chargeur, fit tomber trois cartouches dans sa main et les remit dans l'arme précautionneusement. Une cartouche dans la chambre et trois dans le chargeur. Sachant cela, qu'est-ce que Tull allait faire ? Certainement pas, se dit Leaphorn, livrer bataille dans les ténèbres en restant sur place comme ça avec son revolver face à un fusil. L'obscurité minimisait les effets de la précision du revolver et augmentait les effets de la

dispersion des projectiles du fusil. Tull chercherait à atteindre l'entrée, la lumière et la radio. Il appellerait Monture-en-Or à la rescousse. Et celui-ci viendrait-il ? Leaphorn considéra la question. Monture-en-Or avait probablement eu pour intention de communiquer par radio avec l'hélicoptère au moment où il passerait et de lui ordonner de se poser, d'ordonner au pilote de descendre puis, s'il savait piloter un hélicoptère, de parcourir quelques kilomètres, d'abandonner l'appareil et de se lancer dans une manœuvre qu'il avait soigneusement préparée pour disparaître. S'il ne savait pas piloter un hélicoptère, il pouvait le saboter de même que sa radio, s'occuper du pilote de telle sorte qu'il ne puisse le suivre, et s'enfuir. Pourquoi revenir à la grotte ? Leaphorn ne parvenait pas à entrevoir une raison d'agir de la sorte. Est-ce qu'il reviendrait pour aider Tull dans la grotte ? Leaphorn en doutait. Lors du vol de Santa Fe, Tull avait été sacrifié. Pourquoi ne le serait-il pas maintenant ? Le face-à-face qui allait avoir lieu dans la grotte allait opposer John Tull et Joe Leaphorn. Leaphorn chercha à tâtons le long de la saillie rocheuse un endroit plat, y posa sa torche, la dirigea vers l'endroit où Tull s'était trouvé puis l'alluma. Il se courba pour avancer de trois longues enjambées sur sa droite puis passa la tête pour regarder. Le faisceau de la torche s'enfonçait à travers une fumée bleue de poudre brûlée pour révéler un néant blanc-gris. À l'endroit où Tull s'était tenu il n'y avait plus rien. Leaphorn se glissa à nouveau jusqu'à la torche, l'éteignit, la dirigea sur l'endroit où les otages avaient été gardés et la ralluma. Le faisceau lumineux tomba directement sur le corps du père Benjamin Tso et éclaira Theodora Adams, agenouillée à l'intérieur de la cage. Elle se couvrit les yeux pour se protéger de la lumière éblouissante. Leaphorn éteignit la torche et chercha dans l'obscurité son chemin jusqu'à la cage. Il ouvrit le cadenas avec la clef qu'il avait prise dans la poche de Jackie.

— Prenez la lanterne qui se trouve sur le corps de Jackie, dit-il. Éloignez tout le monde de cet endroit. Trouvez un endroit où vous cacher en

attendant que je vous appelle.

Il n'attendit pas pour répondre à leurs questions.

La vitesse avec laquelle Leaphorn poursuivit John Tull vers l'ouverture de la grotte fut tempérée par un respect salutaire envers lui. Il s'écarta largement sur la droite de la route directe, le fusil prêt à faire feu. Lorsqu'il atteignit enfin la zone où la lumière de l'entrée transformait les ténèbres en une simple obscurité vaguement éclairée, il trouva des gouttes de sang sur le sol de calcite blanc-gris. À un autre endroit, une traînée d'un brun rougeâtre décolorait un bloc de calcaire. Il supposa que c'était l'endroit où Tull avait appuyé une main ensanglantée contre la pierre. Il n'avait pas manqué son coup : le coup de feu avait touché Tull, et l'avait touché gravement.

Il marqua un temps d'arrêt et assimila cette information. En un sens, le temps jouait maintenant pour lui. Un fusil provoquait une blessure multiple qu'il était difficile d'empêcher de saigner... et Tull paraissait saigner abondamment. Au fur et à mesure que le temps allait passer, il s'affaiblirait. Mais le décompte crucial du temps se mesurait-il ici suivant les battements de cœur de Tull ou suivant un mécanisme d'horlogerie fixé à une vingtaine de bâtons de dynamite qui demeuraient encore invisibles ? Leaphorn décida qu'il ne pouvait pas attendre. Quelque part dans les ténèbres qui l'entouraient, il était certain que le mécanisme manquant (ainsi peut-être que d'autres qu'il n'avait jamais vus), égrenait les secondes.

Il trouva Tull là où il pensait le trouver : à la radio. Par rapport à l'endroit où Leaphorn les avait vus la première fois, Monture-en-Or et lui, il avait reculé la lampe à butane de quelque quinze mètres dans la grotte et il avait allumé une lanterne marchant avec des piles dont il avait orienté le faisceau vers une partie de la grotte. La zone éclairée allait donc bien au-delà de la portée réelle du fusil. Leaphorn décrivit un arc de cercle, essayant de trouver un chemin lui permettant de se rapprocher très près en restant à couvert. Il n'y en avait pas. Le sol, ici, était aussi irrémédiablement

plat que le plancher d'une salle de bal. Des séries de stalagmites déchiquetées en jaillissaient telles des îles volcaniques hétéroclites à la surface d'une mer blanche et tranquille. Tull avait emporté la radio derrière l'une de ces îles et la lanterne était posée juste à côté, ce qui lui procurait l'avantage d'être plongé dans l'ombre. De cet endroit, il pouvait viser tranquillement quiconque essaierait de quitter la grotte en passant par l'eau du lac. Celui-ci le protégeait sur l'un de ses flancs et le mur de la grotte sur l'autre. S'approcher de lui signifiait marcher tout droit dans la lumière de la lanterne et dans la gueule de son pistolet.

Leaphorn consulta sa montre et considéra la situation. Sa hanche l'élançait maintenant de manière ininterrompue.

— Hé, Tull ! lança-t-il. Si on parlait un peu ?
Cinq secondes s'écoulèrent peut-être.

— O.K., répondit Tull. Parlez.

— Il ne reviendra pas, vous savez. Il va garder l'argent et ficher le camp. Et vous, vous restez en rade.

— Non. Mais je vais vous dire un truc. Jetez donc ce fusil que vous avez de façon à ce que je puisse le voir et on vous considérera seulement comme un otage de plus. Quand on se tirera d'ici, vous retrouverez votre liberté. Autrement, quand mon ami va revenir, il va être derrière vous, moi je vais m'approcher par devant et on va vous tuer.

Et c'était bien à peu près comme ça que ça allait se passer, pensa Leaphorn, si effectivement Monture-en-Or revenait. Il ne poserait pas trop de problèmes à deux hommes, même avec le fusil. Mais il ne pensait pas que Monture-en-Or allait revenir.

— Ce n'est pas la peine de se raconter mutuellement des histoires, reprit Leaphorn. Votre ami va ramasser la rançon et ficher le camp. Et vous êtes censé attendre ici les appels suivants après quoi vous filerez à votre tour. Et quand vous le ferez, vous ferez tout sauter.

Tull ne répondit pas.

— Je vous ai blessé gravement ?

— Vous m'avez raté.

— Vous mentez. Je vous ai touché et vous perdez du sang. Et c'est une autre raison pour laquelle vous ne sortirez pas d'ici à moins que nous ne fassions un marché. Je peux vous bloquer ici et vous pouvez m'y bloquer aussi. C'est une impasse totale et nous ne pouvons pas nous le permettre parce que votre chef a installé une bombe à retardement.

Leaphorn marqua une pause, réfléchissant à l'endroit où il avait trouvé la bombe et à la manière dont elle était installée.

— Il ne vous en a pas parlé de sa bombe, hein ? ajouta-t-il.

— Allez vous faire foutre.

Non, pensa Leaphorn, il ne t'a pas parlé de la bande préenregistrée ni de la bombe dans la pièce aux peintures de sables sacrées. Les traces de Tull n'y étaient pas visibles et six bâtons de dynamite manquaient lorsqu'il avait découvert la réserve, tout au début. La bombe avait probablement été montée séparément. C'était une opération menée par la Buffalo Society, mais dans une certaine mesure, Leaphorn en était de plus en plus sûr, ce devait être une affaire très personnelle de Monture-en-Or lui-même.

— Je vais vous faire écouter un enregistrement sur bande magnétique, dit-il.

Il sortit le magnétophone de sous sa chemise et le prépara.

— Je ne l'ai pas encore écouté moi-même, alors on peut le faire ensemble. Tout ça, c'était fixé à un émetteur radio Hallicrafters, là-bas, dans une autre salle. Il y avait cette radio avec un déclencheur réglé pour le faire démarrer en mode transmission, le laisser chauffer puis enclencher ce magnétophone. Et après le défilement de la bande, le déclencheur était réglé pour faire exploser de la dynamite qui se trouve dans un sac là-bas. Vous êtes prêt à écouter ?

Le silence. Les secondes qui s'égrenaient.

— C'est bon, fit Tull. Écoutons ça. Si ça existe vraiment.

Leaphorn enclencha le bouton de lecture. La voix de Monture-en-Or résonna à nouveau.

— ...ont vu des policiers dans le territoire dont

vous aviez accepté de retirer toutes forces de police. Vous n'avez pas tenu parole. La Buffalo Society, elle, tient toujours parole. Souvenez-vous-en à l'avenir. Souvenez-vous-en et tirez-en les leçons. Nous vous avons juré que si la police pénétrait dans cette partie de la Nation Navajo, les otages mourraient. Ils vont maintenant mourir, et nous, guerriers de la Buffalo Society, allons mourir avec eux. Vous trouverez nos corps dans notre grotte sacrée dont l'entrée donne sur le bras de la rivière San Juan, dans le lac Powell, à environ quinze cents mètres en dessous du niveau actuel où la rivière se jette dans le lac, approximativement à trente-sept kilomètres à l'est-nord-est de Short Mountain, et très exactement au point 36,11,17 de latitude nord et 110,29,3 de longitude ouest. Aux membres de la Buffalo Society qui se sont emparés de ces otages, sachez que nous, les trois guerriers, avons défendu notre honneur et tenu notre parole. Aux hommes blancs, venez dans cette grotte et récupérez les corps de trois de vos adultes et de onze de vos enfants. Ils sont morts pour venger les morts de trois de nos adultes et de onze enfants lors de la Tuerie d'Olds Prairie. Avec eux se trouveront les corps de trois guerriers de la Buffalo Society : Jackie Noni de la Nation Potawatomi, John Tull des Séminoles, et moi-même que les hommes blancs appellent Hoski, ou James Tso, guerrier de la Nation Navajo. Que notre mémoire vive associée à la gloire de la Buffalo Society.

La voix claire et sonore de Monture-en-Or se tut et il n'y eut plus que le faible chuintement de la bande vierge qui s'enroulait sur la bobine réceptrice.

Leaphorn appuya sur le bouton stop puis rembobina la bande. Il se sentait comme assommé. Sa raison lui avait dit que Monture-en-Or risquait de tuer les otages pour éliminer des témoins, mais il se rendait maintenant compte qu'il ne l'avait jamais véritablement cru. Le fait d'entendre la voix agréable et dépourvue d'émotion de Monture-en-Or annoncer ce massacre collectif et ce suicide collectif était stupéfiant. Et dans la même fraction de seconde il prit également conscience que le nom

du père Benjamin Tso ne figurait pas dans la liste des morts. Il se pencha sur les implications de cette lacune dans le bilan final. Elle signifiait que Monture-en-Or avait encore bien mieux planifié son affaire qu'il ne l'avait supposé.

— Vous voulez la réentendre ? cria-t-il. Depuis le début cette fois.

Tull ne dit rien. Leaphorn appuya sur le bouton.

— Nous vous avons prévenus, commença l'enregistrement. Mais les nôtres ont vu des policiers dans le territoire...

Quand le magnétophone atteignit la liste des victimes, Leaphorn l'arrêta.

— Je veux que vous remarquiez qu'il manque un nom dans cette liste, lança-t-il à l'adresse de Tull. Vous remarquez que c'est le nom du frère de votre petit copain. Je veux que vous y réfléchissiez un peu.

Leaphorn y réfléchit également de son côté. Des fragments du puzzle s'emboîtaient. Il savait maintenant qui avait écrit la lettre rappelant le père Benjamin Tso au hogan de son grand-père. Monture-en-Or l'avait écrite lui-même. Leaphorn se sentit glacé d'admiration pour le cerveau qui avait conçu un tel plan. Hoski avait compris qu'il ne pourrait pas échapper à la chasse à l'homme, laquelle serait massive et implacable. Il avait donc inventé un moyen de la faire avorter. Ce que la dynamite allait laisser du corps de son frère, selon la manière dont Hoski avait organisé les choses, serait découvert en même temps que la radio détruite et identifiée comme étant le cadavre de Hoski. Ainsi, tout le monde serait retrouvé. Il n'y aurait plus personne sur les traces de qui se lancer. En même temps qu'il comprenait cela, Leaphorn comprit également que son problème personnel s'en trouvait sérieusement compliqué. Monture-en-Or serait contraint de répondre à l'appel à l'aide que Tull lui avait envoyé par radio. Il ne pouvait prendre le risque que Leaphorn, ou que quiconque avait vu le père Tso, s'échappe de la grotte. Hoski serait obligé de revenir.

Leaphorn enclencha à nouveau le magnétophone, fit défiler la bande, l'arrêta puis la rembobina. Il se

sentaient à la fois effrayé et saisi d'admiration. C'était parfait. Sans faille. Impeccable. Ça ne laissait rien au hasard. Le plus bel enjeu pour James Tso ne devait pas être seulement la rançon. Ce devait être une nouvelle vie, libéré de toute surveillance, libéré de l'obligation de se cacher. Il n'y aurait aucune raison de douter de l'identité du corps. Hoski n'avait jamais été arrêté et ses empreintes digitales jamais relevées. Et personne ne savait que le prêtre était là. Ou plutôt, personne qui fût susceptible de rester en vie. Et il y avait un air de famille.

— Hé, Tull ! hurla Leaphorn. Vous avez compté les corps ? Il y a Jackie, plus tous les scouts, la femme, l'un des frères Tso, et vous. Vous êtes sur la liste des morts, Tull. Mais votre ami Hoski, lui, il va rester tranquillement en vie. Et riche par-dessus le marché.

Tull ne répondit pas.

— Mais bordel de merde, Tull, réfléchissez donc ! Il vous baise dans les grandes largeurs. Pareil pour la Buffalo Society. Kelongy ne verra jamais un dollar de la rançon. Hoski va disparaître avec.

Il écouta et n'entendit que les échos de sa propre voix qui s'éteignaient dans la grotte. Il espérait que Tull était en train de réfléchir. Hoski allait disparaître. Et un jour, un homme qui aurait un autre nom et une autre identité ferait son apparition à Washington et contacterait une femme nommée Rosemary Rita Oliveras. Et quelque part, où qu'il se cache, un fou appelé Kelongy se demanderait ce qui avait bien pu faire échouer son plan démentiel et peut-être pleurerait-il son brillant lieutenant. Mais il n'y avait pas de temps à perdre à penser à ça pour l'instant. Leaphorn consulta sa montre. Il était deux heures quarante-sept du matin. Dans une heure treize il leur faudrait diffuser les réponses qui tiendraient les représentants de la loi à distance pendant deux heures supplémentaires. Quel était le minutage établi par Hoski ? À deux heures du matin il avait fait ordonner à l'hélicoptère de livrer la rançon. Il aurait probablement récupéré l'argent aux alentours de deux heures trente. Quelle heure avait-il choisie pour que le poste

Hallicrafters diffuse son message, et pour que la bombe explose ? Étant donné que Hoski devait tenir à ce que la diffusion de son message soit bien enregistrée, il l'avait certainement réglée pour l'une des heures de diffusion intervenant toutes les cent vingt minutes. Mais dans combien de temps ? Leaphorn essaya de se concentrer, de chasser de son esprit la douleur lancinante de sa hanche, la fatigue douloureuse, l'odeur humide de moisissure qui régnait dans cette partie de la grotte saturée d'eau. Ce serait pour bientôt. Hoski n'aurait pas besoin de beaucoup de temps pour s'enfuir. Une heure d'obscurité ou deux lui suffiraient pour parvenir suffisamment loin de la grotte et de ses environs. Car il n'y aurait aucune recherche entreprise une fois que cette bande aurait été diffusée par radio. Il n'y aurait que l'immense ruée des gens qui chercheraient tous ce point précis sur la carte : l'entrée de la grotte crachant sa fumée. Ce serait le chaos. Les criminels auraient été découverts. Hoski/Monture-en-Or, en sécurité à l'extérieur du périmètre où régnerait la confusion s'éloignerait tranquillement en marchant. Leaphorn eut tout à coup la certitude qu'il comprenait la façon dont le plan de Hoski était organisé.

— Tull ! cria-t-il. Vous ne comprenez donc pas que cette espèce de salaud s'est servi de vous ? Réfléchissez un peu.

— Non. Pas lui. C'est vous qui avez fabriqué cette bande.

— C'est sa voix. Vous n'êtes pas capable de reconnaître sa voix ?

Silence.

— Il ne vous a pas dit pourquoi il a séparé son frère des scouts, hein ? cria Leaphorn. Il ne vous a pas parlé de cette bande. Il ne vous a pas parlé de la bombe.

— Mais bordel, dit Tull, je l'ai aidé à les fabriquer. J'en ai une pas plus loin qu'ici avec moi, à côté de la radio. Et quand le moment sera venu, elle vous pètera à la gueule.

— À vous aussi par la même occasion, Tull, dit Leaphorn.

Et en le disant il entendit le ronronnement

assourdi d'un moteur de hors-bord.

— Vous n'étiez pas là quand il a fait l'une des bombes, insista-t-il. Et il ne vous en a pas parlé. Pas plus que de la bande. Ou de sa diffusion sur la seconde radio. Allez, Tull. À Santa Fe c'est vous qui avez eu le rôle de l'andouille. Vous vous croyez immortel mais vous ne commencez pas à en avoir marre d'être toujours celui qui se fait baiser ?

Tull ne répondit rien. En arrière-fond des échos que ses propres paroles avaient soulevés, Leaphorn percevait le ronronnement du moteur.

— Réfléchissez ! cria-t-il. Comptez les bâtons de dynamite. Il y en avait vingt-quatre dans la boîte. Il en a utilisé plusieurs pour murer l'autre sortie de la grotte. Plus d'autres pour fabriquer une bombe pour liquider les scouts et vous en avez probablement deux ou trois avec vous. Alors, est-ce que vous arrivez au total de vingt-quatre ?

Silence. Ça n'allait pas marcher. La tonalité du bruit du moteur avait changé. Il était à l'intérieur de la grotte maintenant.

— Vous m'avez dit qu'il y avait de la dynamite dans un sac à côté de cet Hallicrafters, dit Tull. C'est ça que vous m'avez dit ?

Sa voix semblait faible, attristée. Il ajouta :

— Combien de bâtons vous m'avez dit ?

— Deux bâtons.

— Combien de détonateurs ?

— Seulement un. Je crois qu'il n'y en a qu'un. Avec un fil de connection.

Le ronronnement du moteur du hors-bord s'arrêta.

— Je parierais que c'est Hoski qui a réglé lui-même le système d'horlogerie, reprit Leaphorn. Je parierais qu'il vous a dit que la bombe que vous avez avec vous va exploser à six heures environ. Vous allez effectuer la transmission radio de quatre heures, puis foutre le camp et prendre vos jambes à votre cou. Mais il a réglé le système deux heures plus tôt que ça.

— Hé ! Jimmy ! cria Tull. Il est là.

— Qu'est-ce qu'il a ? cria Hoski. Juste le fusil de Jackie ? C'est tout ?

Sa voix venait du bord de l'eau et était encore lointaine.

— Bordel ! Tull ! cria Leaphorn. Soyez pas con ! Il est encore en train de vous baiser, je vous dis. Il vous a compté au nombre des morts sur cette bande alors il faut que vous soyez mort quand ils arriveront.

— Il a que le fusil ! hurla Tull. Prends-le à revers.

— C'est lui qui a réglé le système d'horlogerie sur la bombe que vous avez. Vous n'êtes pas capable de comprendre qu'il faut qu'il vous tue vous aussi ?

— Non, dit Tull. Jimmy est mon ami.

C'était presque un cri.

— Il vous a abandonné à Santa Fe. Il ne vous a pas parlé de l'enregistrement. Il vous a compté au nombre des morts. Il a réglé le...

— Fermez-la. Fermez-la. Vous vous trompez, espèce de fumier, et je peux vous le prouver. (La voix de Tull s'enfla pour devenir un hurlement.) Allez vous faire foutre, je peux prouver que vous vous trompez.

Le ton de sa voix, ses accents d'hystérie en disaient plus à Leaphorn que les mots eux-mêmes. Il sut exactement, avec un sentiment d'horreur profonde, ce que Tull voulait dire lorsqu'il disait qu'il pouvait le prouver.

— Il te raconte des conneries, criait Monture-en-Or dont la voix était maintenant beaucoup plus proche. Il te ment, Tull. Qu'est-ce que tu fous, bon Dieu ?

Leaphorn essayait de se relever à toute vitesse.

La voix de Tull annonçait :

— Rien qu'en avançant la petite aiguille jusqu'au...

— Fais pas ça ! hurla Monture-en-Or et la voix de Tull fut interrompue par le claquement d'un coup de pistolet.

Leaphorn courait aussi vite que son cœur, ses jambes et ses poumons voulaient bien le lui permettre, tout en se disant que chaque mètre supplémentaire qui le séparait du cœur de l'explosion augmentait ses chances de survie. De derrière lui lui parvinrent le cri de Monture-en-Or qui hurlait le nom de Tull puis un autre coup de feu.

Puis ce fut la déflagration. Éblouissante, comme

si mille flashes électriques éclairaient l'intérieur blanc-gris de la grotte. Puis le choc l'atteignit et le projeta sur le sol de calcite où il glissa jusqu'à ce qu'il finisse par rencontrer un obstacle.

Il prit conscience qu'il n'entendait ni ne voyait rien. Peut-être avait-il perdu connaissance suffisamment longtemps pour que les échos s'évanouissent au loin. Il remarqua qu'il saignait du nez et passa la main sur le sol rocheux au-dessous de son visage. Il n'y avait que quelques gouttes d'humidité. Il ne s'était écoulé que peu de temps.

Il s'assit avec précaution. Lorsque la cécité due à l'éclair lumineux se fut suffisamment atténuée pour qu'il puisse voir sa montre, il était deux heures cinquante-sept. Il se dépêcha. Il commença par retrouver sa torche derrière les rochers où il l'avait laissée, le fusil juste à côté. Puis il trouva deux bateaux : une petite embarcation pouvant transporter trois personnes qui était pourvue d'un moteur extérieur, et un modèle en fibre de verre à fond plat avec un moteur intérieur calfeutré pour en étouffer le bruit. Dans le fond il y avait un sac à dos en nylon de couleur verte et un lourd sac de toile. Leaphorn fit jouer la fermeture Éclair du sac de toile. À l'intérieur se trouvaient des dizaines de petits paquets en plastique. Il en extirpa un, l'ouvrit et dirigea le faisceau de sa lampe sur d'épaisses liasses de billets de vingt dollars. Il remit le paquet à sa place puis porta le sac à dos et celui qui était en toile dans la grotte. Près de l'endroit tout noirci où James Tso et John Tull étaient morts, il s'arrêta, fit osciller le lourd sac à bout de bras et envoya l'argent de la rançon glisser sur le sol de la grotte jusque dans les ténèbres.

Lorsqu'il eut fait monter tout le monde dans les bateaux il était trois heures passées.

À trois heures dix, les deux bateaux sortirent ensemble par l'ouverture de la grotte et s'avancèrent à ciel ouvert dans le ronronnement des moteurs. La nuit paraissait incroyablement claire. Il n'y avait pas de vent.

Une demi-lune était accrochée à mi-hauteur dans

le ciel, vers l'ouest. Leaphorn s'orienta rapidement. Il y avait probablement cent trente kilomètres de lac jusqu'au barrage et au téléphone le plus proche : quatre ou cinq heures au moins. Sa hanche l'élançait. Rien à foutre, pensa-t-il. Il y aurait sûrement une surveillance aérienne. C'était un peu aux autres de travailler. Il s'empara du bidon d'essence de secours, en dévissa le bouchon, plaça le récipient à la surface du lac et, lorsqu'il se fut éloigné en flottant, tira dessus avec son fusil. Le bidon explosa en flammes et se mit à brûler, signal lumineux d'un blanc bleuté qui se reflétait sur l'eau, éclairant les parois des falaises alentour, éclairant les visages sales et épuisés des onze scouts. En temps normal nul ne le remarquerait dans cette région isolée. Mais cette nuit, si. Cette nuit, tout se remarquerait.

À trois heures quarante-deux, il entendit l'avion. Très haut d'abord, mais décrivant des cercles. Leaphorn pointa sa torche vers le ciel. Il l'alluma puis l'éteignit à plusieurs reprises. L'avion descendit, passa en rase-mottes au-dessus du bateau avec ses feux d'atterrissage allumés. Ça ressemblait à un appareil de reconnaissance de l'armée.

Leaphorn gardait maintenant le regard fixé sur la forme sombre à l'endroit où falaise et eau se rencontraient, et sur l'obscurité qui dissimulait l'ouverture de la grotte. La seconde aiguille de sa montre franchit quatre heures. Rien ne se produisit. L'aiguille descendit, remonta, redescendit. À quatre heures deux, les ténèbres à la base de la falaise se muèrent en un éclair aveuglant de lumière blanche. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Un énorme bruit étouffé se répercuta à la surface de l'eau, suivi d'un grondement. Les pans de roche qui s'écroulaient à l'intérieur de la grotte. Trop de rochers à enlever pour que les hommes blancs dégagent l'accès jusqu'aux peintures de sables de Homme-qui-Guérit, se dit Leaphorn. Mais pas trop de rochers à enlever pour récupérer un sac de toile rempli de billets de banque. Une vague de trente centimètres consécutive au choc de l'explosion s'élargissait rapidement dans leur direction à la surface du lac qui était telle

un miroir. L'image des étoiles ondulait. La vague atteignit l'embarcation, la secoua brusquement et poursuivit sa course sur le lac.

Ils restèrent assis à attendre.

Par-dessus le bord du bateau, Leaphorn plongea le regard dans l'eau limpide et sombre. Quelque part là-dessous devait se trouver la cachette de l'hélicoptère et la tombe de Haas. Il se représenta la façon dont cela s'était passé. Haas qui, un pistolet braqué sur la cage thoracique, immobilisait son appareil au-dessus de ce même bateau, le butin de la banque qui était descendu, les passagers qui descendaient ensuite. L'avaient-ils abattu à ce moment-là ou avaient-ils laissé à bord une bombe qu'ils avaient fait exploser lorsque l'appareil s'était trouvé à une distance plus sûre de cinquante mètres ? Quelle qu'ait été la méthode adoptée, les traces qu'elle avait laissées étaient impossibles à suivre.

Sur le lac, en aval, se manifesta le bruit d'un autre hélicoptère qui volait vite et bas en venant vers eux.

Combien étaient-ils, comme Haas, à avoir trouvé la mort pour rendre la piste de Monture-en-Or impossible à suivre ? Hosteen Tso et Anna Atcitty, assurément, et presque aussi sûrement Frederick Lynch. Leaphorn imagina comment cela avait dû se passer. L'existence de la grotte secrète avait été révélée à Monture-en-Or en sa qualité de fils aîné. Il l'avait gardée en mémoire pour servir de base à cette opération et avait tué son grand-père pour que le secret reste bien gardé. Puis il avait dû retourner à Washington. Pourquoi Washington ? Kelongy devait s'y trouver avec les fonds de la Buffalo Society qui provenaient du vol de Santa Fe. Et quand le moment du kidnapping était arrivé, Monture-en-Or était retourné à Safety Systems, Inc., avait pris le chien convoité et corrompu ainsi que la voiture de son employeur, et avait laissé Frederick Lynch dans un état tel qu'il ne puisse signaler le vol et dans un lieu où jamais on ne le retrouverait. Ce crime-là, se dit Leaphorn, avait dû être motivé autant par vengeance personnelle que par réelle nécessité. Quant à Tull, ce n'était qu'un

pion qu'il pouvait utiliser. Et quant à Benjamin Tso...

Theodora Adams interrompit le fil de ses pensées.

— Pourquoi Ben a-t-il fait ça ? demanda-t-elle d'une voix étranglée. C'était comme s'il savait qu'il allait être tué. Est-ce qu'il l'a fait pour me sauver ?

Leaphorn ouvrit la bouche et la referma. Ben l'avait fait pour se sauver lui-même, pensa-t-il. Mais il ne le dit pas. Ce n'était pas quelque chose qu'il pouvait lui expliquer si elle ne le comprenait pas déjà d'elle-même.

GLOSSAIRE

Adobe : briques de boue et de paille séchées au soleil.

AIM : l'American Indian Movement est le principal mouvement militant des Indiens. Créé en 1968, il regroupe alors une vingtaine d'organisations. Ses actions les plus spectaculaires sont les occupations de l'île d'Alcatraz (1969), de l'immeuble du Bureau des Affaires Indiennes à Washington (1972), du site de Wounded Knee (1973) ainsi que la Longue Marche de Californie à Washington en 1978.

Anasazi : les premiers habitants de l'Amérique du Nord. Venus probablement par le détroit de Bering, ils se réfugient dans les habitations troglodytiques du plateau du Colorado et parviennent à vivre de la chasse et de l'agriculture dans ce climat semi-aride. Puis, brusquement, ils disparaissent à la fin du XIII^e siècle.

Arroyo : terme espagnol désignant le lit sec, en général au fond d'une gorge ou d'un canyon, d'une rivière dont l'eau se tarit en été.

Bain de vapeur (ou bain de sueur) : il a vocation purificatrice, de même que le lavage des cheveux.

Belacana ou **belacani** (mot navajo) : homme blanc.

Bica : probablement le nom de l'un des monstres tués par les Jumeaux Héroïques.

Bourse des quatre montagnes ou bourse à médecine (jish en navajo) : indispensable pour assurer les rites guérisseurs, elle symbolise l'harmonie, la substance de la vie et la force de vie, et est

constituée d'un ensemble d'objets sacrés parmi lesquels des échantillons provenant du sol des quatre montagnes sacrées.

Ceux-qui-Appellent-les-Nuages : nom donné par les Navajos aux Indiens pueblos dont les rites ont pour but de faire apparaître leurs esprits tutélaires sous la forme de nuages de pluie.

Chant : v. Chanteur.

Chanteur (hataalii en navajo) : chez les Navajos, il est celui que l'on appelle pour tenir les rites guérisseurs car il est le dépositaire de ces procédures extrêmement complexes destinées à libérer le malade de l'emprise d'un sorcier au moyen de chants et de prières associés à des peintures de sable (v. ce mot). Un chanteur ne peut donc connaître que plusieurs " chants " et certains rites disparaissent actuellement. Mais le chanteur n'est ni un homme-médecine, ni un shaman : la guérison est collective, et profite d'abord au patient puis, par voie de fait, à l'univers tout entier qui retrouve l'harmonie (hozro).

Chindi : v. Fantôme.

Clan : concept familial très élargi. Chez les Navajos, on en dénombre soixante-cinq (v. Famille).

Concho : les ceintures concho se composent d'une forme unique répétée ou de deux formes alternées en argent rappelant des coquillages.

Conseil des Dieux : sorte de paradis Zuni. Le terme désigne l'ensemble des esprits ancestraux bienfaisants qui dansent sous les eaux de Kothluwalawa.

Conseil Tribal : créé vers 1930, il siège à Window Rock et administre la Grande Réserve et ses richesses naturelles. Ses membres, élus au suffrage universel à bulletin secret, représentent les 78 divisions administratives constituant la réserve.

Corn Mountain : le Mont Maïs. Le maïs est l'une des plantes sacrées des Indiens du Sud-Ouest. Par exemple, quantité de rites hopi font appel à l'utilisation de la farine de maïs.

Courge : autre plante sacrée des Indiens. (Les Navajos en ont quatre : maïs, courge, haricot et tabac.) Les jeunes filles Hopi portent la coiffure en fleur de courge : deux rouleaux de cheveux relevés en larges rosaces sur les oreilles.

Cushing, Frank (1857-1900) : anthropologue américain qui se fit accepter des Indiens pueblos du Nouveau-Mexique et tint un rôle dans les cérémonies religieuses Zuni ; il est l'auteur d'ouvrages fondamentaux sur ces Indiens. De son côté, le photographe Joseph Mora a ramené des documents extrêmement précieux de son séjour chez les Hopis (1904-1906).

Dieu-qui-Parle : l'un des membres du Peuple Sacré. Associé à Dieu-qui-Appelle, il est celui qui, dans la mythologie navajo, offre le don de création à Femme-qui-Change (v. ce nom).

Dineh ou **Dinee** : le Peuple (également le Clan) ; tel est le nom que se donnent les Navajos. Ils habitent la région qu'ils appellent Dinetah.

Dinetah : les limites des terres du Peuple, marquées par les quatre montagnes sacrées (v. Montagnes).

Dualisme : Dieu-qui-Parle et Dieu-qui-Appelle, Premier Homme et Première Femme, Garçon Abalone et Fille Abalone, la source de vie qui contient à la fois la " matière " nécessaire à la vie et le moyen lui permettant de passer l'épreuve du temps, la forme non physique dissimulée à l'intérieur de la forme physique des choses, tous ces éléments de la mythologie navajo relèvent d'un dualisme presque systématique pouvant être associé à un pôle positif et un pôle négatif, un caractère masculin et un

caractère féminin ; ces contraires complémentaires sont ensuite regroupés pour donner des séquences de quatre dont le premier couple est à son tour considéré comme " positif ", le second comme " négatif ". L'association des contraires peut alors culminer dans la fusion finale et le recommencement.

Émergence : v. Origine.

Famille : système matrilineaire chez les Navajos ; les jeunes époux se mettent en quête d'un endroit où construire leur hogan, tant pour s'isoler que pour avoir suffisamment d'espace afin de pratiquer l'élevage des moutons. Il faut ici distinguer la notion de clan de ce que Hillerman appelle " outfit " : une sorte de famille ou de clan géographique élargi permettant aux Navajos isolés de se regrouper pour participer à certains travaux ou à certains rites. Cette famille élargie peut regrouper de 50 à 200 personnes.

Fantôme (chindi en navajo) : les Navajos ne croient pas à un au-delà après la mort. Au mieux, ils trouvent le néant. Au pire, la partie malsaine et malfaisante de l'individu revient hanter les vivants et leur apporter la maladie et la mort.

Femme-qui-Change : dans la mythologie navajo, elle est fille de Premier Homme et de Première Femme ; elle s'accouple avec Shivanni, le Soleil-Père, pour donner naissance aux Jumeaux Héroïques, Tueur-de-Monstres et Né-de-l'Eau. Elle est la seule représentante du Peuple Sacré à être entièrement bonne.

Four Corners : la région des États-Unis où, fait unique dans le pays, les frontières séparant quatre États (Arizona, Utah, Colorado, Nouveau-Mexique), se coupent à angle droit.

Galette : dans les pueblos, les fours se trouvent à l'extérieur des maisons et l'on y cuit des spécialités locales, notamment des galettes de maïs.

Grand-Père : terme qui, du fait du système clanique des Navajos, s'applique aux hommes âgés appartenant au clan de la mère.

Halona : le Milieu du Monde pour les Zunis ; l'endroit où ils habitent et qu'ils ont atteint après la grande migration postérieure à l'émergence.

Harmonie (hozro en navajo) : l'harmonie, ou beauté, désigne l'état de parfait accord et d'équilibre qui doit exister entre l'individu et le monde.

Heure : selon Tony Hillerman, le concept navajo le plus difficile à saisir : « Pour eux, ce n'est pas un continuum, un flot régulier. Ils se le représentent sous la forme de blocs. De rencontres. Et par voie de conséquence des mots comme " en avance " ou " en retard " n'ont pour eux aucun sens. (...) Les Navajos ne sont jamais où ils sont censés être. Les autres Indiens appellent cela " l'heure navajo " ce qui signifie " Dieu sait quand ! " » (Interview accordée au traducteur, octobre 1987.)

Hogan : la maison de l'Indien Navajo, sorte de structure au toit arrondi faite de rondins et de boue séchée. Un abri et un corral, au minimum, viennent la compléter. Le hogan d'été, utilisé pendant le pacage des moutons, est de facture plus grossière. Des règles précises commandent l'orientation de l'habitation traditionnelle : la porte fait face à l'est qui symbolise la vie ; l'ouverture pratiquée dans un mur après un décès doit être dirigée vers le nord qui représente le mal ; l'ouest figure la mort.

Homme-dont-la-Main-Tremble : Celui (ou Celle)-dont-la-Main-Tremble, Celui (ou Celle)-qui-Écoute, Celui (ou Celle)-qui-lit-dans-le-Cristal (ou les Étoiles), autant de " voyants " que l'on consulte pour déterminer le rite guérisseur nécessaire afin de faire retrouver l'harmonie à un malade, avant de faire appel à un chanteur qui exécutera le rite, mais dont les services sont onéreux.

Hopis : dans la langue de ces Indiens pueblos, hopitu signifie " le peuple paisible ". Leur réserve se trouve enclavée dans la réserve navajo du nord de l'Arizona : 3 000 d'entre eux environ vivent dans des villages perchés sur trois mesas. Leur mythologie est proche de celles d'autres pueblos. Ils sont célèbres pour leur Danse du Serpent et leurs cérémonies religieuses. Ce sont avant tout des cultivateurs et des chasseurs.

Hosteen : mot navajo exprimant le respect dû à l'homme à qui l'on s'adresse.

Hu-tu-tu : le Dieu de la Pluie du Sud (Zuni).

Initiation : les Navajos, comme les Zunis, marquent par cette cérémonie le passage à l'âge adulte.

Jish (mot navajo) : v. bourse des quatre montagnes.

Jésus (la route de) : v. religion.

Jumeaux héroïques : v. Femme-qui-Change.

Kachina : essentiellement, les esprits tutélaires ancestraux chez les Hopis et les Zunis, mais également les masques portés pour les personnifier et les statuettes qui les représentent. Ils protègent, nourrissent et guident les vivants auxquels ils apparaissent sous la forme de nuages de pluie.

Keet Seel : les plus grandes *cliff dwellings* (habitations troglodytiques à flanc de falaise où vécurent les Anasazis) de l'État d'Arizona. Situées dans Tsegi Canyon, elles sont également les mieux conservées de tout l'État. (Les plus célèbres se trouvent à Mesa Verde, dans le Colorado.)

Keres : Indiens du Nouveau-Mexique dont la culture se situe à mi-chemin entre celle des pueblos

du Rio Grande d'une part, et celle des Hopis et Zunis d'autre part.

Kinaalda : la cérémonie célébrant l'arrivée des premières menstruations et le passage d'une jeune fille à l'âge adulte.

Kiowa : il ne s'agit pas ici des Indiens Kiowas des grandes plaines, mais de l'une des tribus apaches.

Kiva : chez les Indiens pueblo, une chambre cérémonielle souterraine (on y accède par une échelle) où se préparent et se tiennent danses et rites ; il en existe plusieurs par village. Le terme désigne aussi fréquemment une fraternité religieuse regroupant des membres appartenant à des clans très différents, ce qui renforce ainsi la cohésion de la tribu.

Koyemshi : clowns cérémoniels Zuni nés de l'inceste entre le fils et la fille de Shivanni, le Soleil Père. Ils sont difformes et idiots, mais essentiellement chargés de faire rire par leurs pitreries et de rassurer ainsi les enfants que les kachinas pourraient trop effrayer. Leur corps comme leur masque sont maculés de boue, d'où leur surnom de Tête-Boueuse (*Mudhead* en américain).

Kothluwalawa : l'Endroit-où-Dansent-les-Morts, situé à l'ouest de la réserve.

Longue Corne : Longhorn en américain, Saiyatasha en Zuni, le Dieu de la Pluie du Nord.

Longue Marche : le célèbre Kit Carson mena une campagne sauvage contre les Navajos tout au long de l'année 1863 et au début de 1864, tuant sans merci et pratiquant la politique de la terre brûlée. Huit mille Navajos rescapés furent acheminés en plusieurs convois au cours d'une " Longue Marche " de près de cinq cents kilomètres, puis parqués à Bosque Redondo, à côté de Fort Sumner (Nouveau-Mexique), jusqu'en 1868 : les sept mille survivants purent

alors regagner leur territoire.

Loup Navajo (ou Porteur-de-peau) : nom donné par les Navajos aux sorciers, hommes ou femmes décidés à apporter le mal à leurs congénères et à les voler : ils commettent leurs méfaits la nuit en se dissimulant souvent sous des peaux d'animaux.

Maïs : l'une des quatre plantes sacrées des Navajos, les autres étant la courge, le haricot et le tabac. Quantité de rites font appel à la farine de maïs qui peut être offrande faite aux dieux mais également symbole de purification ou de fécondité.

Mesa (mot espagnol) : montagne aplatie caractéristique des États du sud-ouest. Lorsqu'elles ressemblent plus à des collines qu'à des plateaux elles deviennent des buttes. Et les buttes au sommet arrondi sont des collines. Parmi les mesas les plus connues, citons Mesa Verde, dans le Colorado, haut-lieu archéologique, et les Première, Deuxième et Troisième Mesas sur lesquelles se perchent les villages hopi ancestraux.

Montagnes sacrées : les limites des terres du Peuple (Dinetah ou Dineh Bike'yah) sont marquées par les quatre montagnes sacrées qui correspondent grossièrement aux points cardinaux et sont symboliquement associées aux quatre couleurs, coquillages et moments de la vie : Sis no jin ou Tsisnadzhini à l'est (Blanca Peak, Nouveau-Mexique, couleur blanche, coquille blanche, l'enfance) ; Tso'dzil ou Tsotsil au sud (Mont Taylor, Nouveau-Mexique, couleur bleue, turquoise, âge adulte) ; Dook o'ooshid ou Dokoslid à l'ouest (San Francisco Peak, Arizona, couleur jaune, abalone, mort) ; Debe'ntsa ou Depentsa au nord (La Plata Mountains, Colorado, couleur noire, obsidienne, recommencement).

Mort : les Navajos ont une crainte malade de la mort au point de s'entourer de toutes sortes de précautions et d'éprouver une intense répugnance à toucher un cadavre qu'ils enterrent le plus vite

possible dans un lieu secret. Pour eux, il n'y a pas de " paradis ", au mieux le repos. Dans la mythologie navajo, les Jumeaux Héroïques, après avoir dérobé les armes au Soleil et massacré les monstres qui apportaient la mort au Peuple, épargnent une sorte de mort appelée Sa qui regroupe la Vieillesse, la Saleté, la Misère, la Faim et quelques autres.

Navajos : les prêtres espagnols les appelaient " Apaches del nabaxu " ; le terme actuel est la corruption espagnole du mot pueblo signifiant " grands champs cultivés ". Arrivés tardivement en Arizona, ils se rendirent odieux par leur violence et leurs rapines avant d'acquérir, au contact des autres civilisations, nombre de techniques et de connaissances. Leur faculté d'adaptation s'est une nouvelle fois vérifiée lors de la Deuxième Guerre mondiale. Ils habitent la plus grande réserve des USA, la terre de leurs ancêtres, et exploitent eux-mêmes les ressources naturelles d'un sous-sol riche par l'intermédiaire du Conseil Tribal (v. ce mot) qui est une création récente. Par le passé en effet, ce peuple ne constituait pas une tribu à proprement parler, ce qui explique le non-respect de certains traités au XIX^e siècle : la parole d'un chef de clan n'engageait pas les autres Navajos. Ils constituent la nation indienne la plus importante du pays (près de 200 000 habitants).

Neveu : v. oncle.

Native American Church : v. religion.

Oiseaux : alouette hausse-col (eremophila alpestris), busard, chouette (cryptoglaux acadica), chouette des terriers (speotyto cunicularia), colombe, corneille, corbeau, engoulevent (chordeiles minor), faucon (Cooper's hawk, occipiter cooperii), geai des pins pignons (gymnorhinus cyanocephalus), hibou, merle moqueur (mimus polyglottos).

Ombre-qui-Vient : autre nom de Dieu-qui-Parle (v. ce nom) correspondant à une autre forme

métaphysique.

Oncle : appellation commune chez les Navajos, due à la particularité du système clanique. De même, le terme grand-père n'a qu'un rapport fort lointain avec ce qu'il évoque dans les sociétés occidentales.

Origine : avant d'atteindre la surface de la Terre, les hommes durent émerger des mondes inférieurs (de 4 à 12 suivant les mythologies) en empruntant le tronc d'un arbre perçant les différentes couches successives. Les Navajos émergèrent du quatrième et dernier monde souterrain, alors envahi par les eaux, en empruntant un roseau (sipapu). Le monde actuel est la fusion des quatre mondes précédents (v. quatre et surtout dualisme).

Paiute : tribu du Nevada et de l'Utah dont la langue est affiliée à celle des Utes.

Peintures de sables (ou peintures sèches) : elles font partie des rites guérisseurs et ont donc pour but de permettre au " malade " de retrouver une unité d'harmonie entre le monde et lui-même. Le chanteur et ses aides y travaillent pendant des heures et utilisent pollens, pierres écrasées, charbon de bois, etc. pour représenter des sujets ayant trait au Peuple Sacré. L'œuvre est détruite avant la tombée de la nuit de peur que les esprits mauvais ne reprennent le dessus et ne rendent la guérison impossible.

Peuple : le nom que se donnent les Navajos.

Peuple Sacré (yei en navajo) : concept navajo. Ils sont capables du bien comme du mal et l'on peut arriver à les manipuler avec les chants et les prières appropriés : ce sont des animaux (le Coyote), le Peuple du Vent, le Peuple du Tonnerre, etc.

Peyote : (peyotl en américain) : terme mexicain. Plante qui contient de la mescaline laquelle possède la particularité de provoquer des hallucinations.

Les Navajos l'utilisent pour avoir des visions. (cf. religion)

Playa : terme espagnol. Terrain creux, généralement à sec, qui après une grosse pluie, se remplit d'eau pour quelque temps.

Plaza : terme espagnol. Ces places sont au nombre de quatre dans le village de Zuni.

Plumes de prière : il s'agit d'un bâton ou d'une baguette ornée de plumes que les Indiens pueblos plantent dans le sol en guise d'offrande et qui permet d'établir un dialogue entre les hommes et les esprits ancestraux. Ces baguettes votives sont appelées paho en langue hopi, prayer plumes en américain, termes parfois traduits en français par plumes-prières ou bâton de prière.

Points cardinaux : ils jouent un très grand rôle dans les rites religieux. Certaines tribus en dénombrent six, et les enfants reçoivent souvent leur nom en étant présentés au soleil levant, (v. Hogan et montagnes sacrées)

Porteur-de-peau : v. Loup Navajo.

Porteur-du-Soleil : ce nom désigne la lumière étincelante qui porte le Soleil (v. dualisme).

Prêtrise de l'Arc : v. religion.

Pueblo : village en espagnol. Au contraire des bergers navajos, semi-nomades, les Indiens pueblo (Hopis, Zunis, etc.) sont des agriculteurs sédentaires. On les trouve exclusivement dans le sud-ouest des USA. Taos, au Nouveau-Mexique, est le plus visité des pueblos.

Quatre : ce chiffre joue un grand rôle chez les Navajos qui dénombrent quatre plantes sacrées, quatre bijoux sacrés, etc. (v. dualisme).

Religion : pour l'essentiel, les Indiens du sud-

ouest croient à l'interdépendance des choses de la nature et à l'harmonie, ou beauté, hozro en navajo, qui doit régner dans leur réserve et, par voie de conséquence, dans l'univers tout entier.

Mais les rites navajo sont, à l'exception de la Voie de la Bénédiction, destinés à guérir, à redonner la santé à l'individu et à restaurer l'équilibre de l'univers, alors que chez les Indiens pueblo, les cérémonies religieuses ont pour but d'appeler les bienfaits que les kachinas, ou esprits ancestraux, pourront leur apporter sous la forme de nuages de pluie.

Des Navajos convertis au christianisme, on dit qu'ils suivent la route de Jésus. Certains se convertissent à la foi mormone. D'autres adhèrent par exemple aux croyances de la Native American Church, organisation religieuse regroupant plusieurs tribus ; elle adapte le christianisme à des croyances et à des rites locaux, autorisant en particulier l'utilisation sacramentelle du peyote : cette plante contient de la mescaline, laquelle provoque des hallucinations ou des visions.

Chez les Pueblos, l'organisation est essentiellement religieuse, il existe une pluralité de prêtrises et de fraternités qui se partagent l'administration du sacré. La prêtrise de l'Arc, chez les Zunis, constitue l'exécutif, elle est plus particulièrement chargée des délits et des éventuels conflits avec des voisins, Blancs ou Indiens. Ses membres appartiennent à diverses prêtrises.

Réserve aux Mille Parcelles ou Réserve en Damier (Checkerboard Reservation en américain) : selon les propres termes de Tony Hillerman, " au dix-neuvième siècle, lorsque la politique nationale fut de construire des voies de chemin de fer d'un bout à l'autre du continent, le Congrès attribua aux compagnies ferroviaires des portions de terres qui s'étendaient sur presque cinquante kilomètres (30 miles) de part et d'autre de la voie. Une parcelle sur deux, chacune de 2,5 km², était donnée à la compagnie alors que l'autre restait la propriété du gouvernement, c'est ce que nous appelons les terres appartenant au domaine public. Par la suite, une

part de ce domaine public a été attribuée aux Navajos comme faisant partie intégrante de leur réserve. D'où le damier que constituent terres navajo et terres privées. Aujourd'hui, une grande partie de ces terres privées ont été acquises par la tribu. "

Richesse : le désir de posséder est, chez les Navajos, le pire des maux, pouvant même s'apparenter à la sorcellerie. Citons Alex Etcitty, un Navajo ami de l'auteur : « On m'a appris que c'était une chose juste de posséder ce que l'on a. Mais si on commence à avoir trop, cela montre que l'on ne se préoccupe pas des siens comme on le devrait. Si l'on devient riche, c'est que l'on a pris des choses qui appartiennent à d'autres. Prononcer les mots " Navajo riche " revient à dire " eau sèche " ». (Arizona Highways, août 1979).

Rite guérisseur : à chaque maladie correspond chez les Navajos un rite guérisseur qui peut durer jusqu'à neuf jours. Parfois, pour un seul chant, plusieurs centaines de prières et d'incantations doivent être exécutées au mot près. Si le chanteur est à la hauteur, la guérison suivra.

Par exemple, la Voie de l'Ennemi permet de guérir celui qui est sous l'emprise d'un sorcier, la Voie du Sommet de la Montagne soulagera celui qui s'est trop approché d'un ours...

Salamobia : le guerrier kachina chargé d'exécuter les ordres des autres membres du Conseil des Dieux. Chacune des six kivas Zuni possède son propre Salamobia.

Saiyatasha : Longue Corne, le Dieu de la Pluie du Nord chez les Zunis.

Scarabée du Maïs : également surnommé Celui-qui-fait-mûrir (ou Celle-qui-fait-mûrir lorsqu'il s'agit de Fille Scarabée du Maïs, v. dualisme), il tient un rôle extrêmement important dans la mythologie de la fécondité. Dans la Voie de la Bénédiction, Femme-qui-Change qui, à ce moment-là, a obtenu le pouvoir

de création, fait notamment appel à lui dans le processus de l'apparition du maïs sur la terre. Le Chant du Scarabée du Maïs a également valeur purificatrice et est utilisé lors des bains rituels.

Shalako : ce terme désigne aussi bien les cérémonies présidant au retour des esprits ancestraux Zuni que certains de ces kachinas : ce sont les oiseaux-messagers des Dieux, forme pyramidale de presque trois mètres de haut portée par un seul homme. Les fêtes de Shalako ont lieu vers la fin de novembre ou le début de décembre.

Shivanni : le Soleil Père (Zuni).

Sorciers : hommes et femmes qui ont décidé de faire le mal, très présents chez les Navajos.

Temps : v. heure.

Tueur-de-Monstres : v. Femme-qui-Change et mort.

Ute : tribu du Colorado longtemps ennemie des Navajos.

Végétation : cèdre d'Amérique, genévrier (juniperus), pin pignon (pinus pinea), olivier de Bohême (elaeagnus angustifolia), pin ponderosa (pinus ponderosa), saule, tamaris, tremble d'Amérique (populus tremuloides) pour les arbres. Pour herbes et buissons : bouteloue (bouteloua ou grama grass en américain), cactus, cèdre (arbustes divers, différents des cèdres d'Asie et d'Afrique, mais les rappelant par leur odeur), chamiso ou chamiza (terme indien dont la traduction est herbe-aux-lapins), cornacée (dodgeweed en américain, famille des cornaceae), créosote (larrée en français, larrea tridentata), herbe-aux-bisons (variété de dactyle, buchloë dactyloides), herbe-aux-lapins (chamisa, terme local), herbes-aux-taupes (datura stramonium), herbes-qui-roulent (tumbleweeds, terme collectif américain, peut-être traduit du hopi ou du navajo, qui désigne ces plantes épineuses que le vent arrache et fait rouler

sur le sol), hierochloée (sweet grass en américain, hierochloe odorata), mesquite (prosopé en français, prosopis), sauge (artemisia tridentata), yucca (v. ce mot). Pour certaines de ces plantes nous avons préféré le terme local au terme français.

Vision : les pueblos évitent l'extase et la vision que recherchent beaucoup d'autres Indiens par le jeûne, la contemplation du soleil et l'absorption d'hallucinogènes.

Voie : rite guérisseur navajo tels la Voie de la Beauté ou la Voie du Sommet de la Montagne. Seule, la Voie de la Bénédiction a un but préventif en enseignant comment le Peuple Sacré a créé le Peuple de la Surface de la Terre, et comment il lui a communiqué les techniques nécessaires pour y vivre.

Voie Navajo : ce terme désigne l'ensemble de la culture et des coutumes traditionnelles des Navajos.

Wash : le lit, souvent asséché, d'un important cours d'eau, que des pluies torrentielles tombées parfois très loin en amont peuvent soudain transformer en un fleuve en furie.

Wounded Knee Creek : lieu du massacre de plusieurs centaines d'Indiens Sioux en 1890 par les troupes US (Dakota du Sud).

Ya-ta-hey : salutation navajo.

Yei : v. Peuple Sacré.

Yeibachi (ou **Yeibichai**) : neuvième et dernière nuit de la Voie de la Nuit au cours de laquelle les exécutants portent des masques (navajo).

Yucca (mot haïtien) : plante arborescente à tige ligneuse dont les Indiens du sud-ouest ont toujours tiré un maximum de ressources tant au niveau alimentaire que vestimentaire et pratique (cordes, paniers, etc.).

Zunis : peu nombreux, vivant en accord avec leurs coutumes ancestrales, ils ont su préserver leur identité au fil des siècles. Ce sont avant tout des agriculteurs travaillant une terre aride. Ils sont 5 500 à vivre sur la réserve du pueblo le plus important du Nouveau-Mexique.

1) Bench : un plateau en terrasse. (NdT) ↵

- 2) Pick-up truck : omniprésent dans les États de l'Ouest, il s'agit d'un camion léger, en général monté sur un châssis d'automobile, dont l'arrière ouvert autorise tous les transports. (NdT) «

- 3) Les cattle-grids sont des grilles encastrées horizontalement dans le sol afin d'interdire au bétail l'accès des routes ou des ponts.
(NdT) ↵

4) Buffalo Society : Société du bison (NdT) ↵

5) BIA : Bureau of Indian Affairs. (NdT) 4

6) Voir *Là où dansent les morts*, Rivages/Noir n° 6 (NdT). ↵

- 7) Joe Justin fut le fabricant de ces bottes de cow-boys dont la marque est aussi célèbre que Colt, Stetson ou Levi. (NdT) ↵

Table of Contents

Tony Hillerman FEMME QUI ÉCOUTE

Note des traducteurs

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

GLOSSAIRE